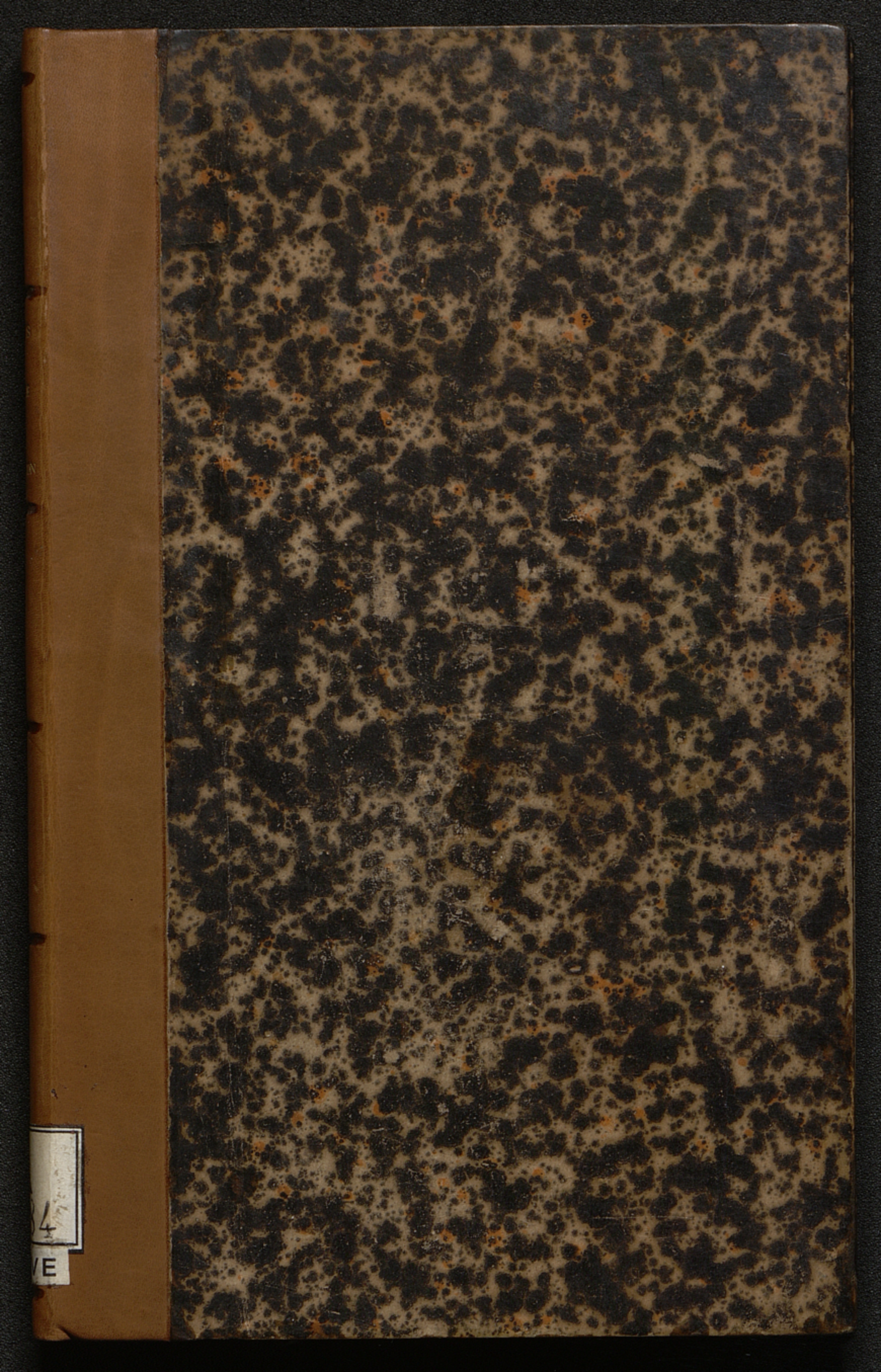
F. DENIS

LE GÉNIE
DE LA
NAVIGATION







## *Époques des principales découvertes.*

années de J.-C.

- Les Canaries, des navigateurs génois et catalans . . . . . 1345
- Jean de Béthencour en fait la conquête de . . . . . 1401 à 1405
- Porto Santo, Tristan Vaz et Zarco, portugais . . . . . . 1418
- Madère, par les mêmes . . . . 1419
- Le cap Blanc, Nuno Tristan, portugais . . . . . . . . . 1440
- Les Açores, Gonzallo Vello, portugais . . . . . . . . . 1448
- Les îles du cap Verd, Antoine Nolli, génois . . . . . . . . 1449
- La côte de Guinée, Jean de Sentaren et Pierre Escovar, portugais . . . . . . . . . . 1471
- Le Congo, Diego Cam portugais, 1484
- Le cap de Bonne-Espérance, Dias, portugais . . . . . . . 1486
- L'Amérique (île San-Salvador) dans la nuit du 11 au 12 octobre, Christophe Colomb . 1492
- Les Antilles, Christophe Colomb . . . . . . . . . . . 1493
- La Trinité, continent de l'Amérique, Christophe Colomb . 1498
- Les Indes orientales, côtes d'Afrique, côtes de Malabar, Vasco de Gama . . . . . . 1498
- Amérique, côtes orientales, Ojéda accompagné d'Améric Vespuce . . . . . . . . . . 1499(1)
- Rivière des Amazones, Vincent Pinçon . . . . . . . . . . . 1500
- Le Brézil, Alvarès Cabral, portugais. . . . . . . . . . . . 1500
- Terre-Neuve, Cortereál, portugais . . . . . . . . . . . . . 1500
- Ile Sainte-Hélène, Jean de Nova, portugais . . . . . . . . . . 1502
- L'île de Ceylan, Laurent Almeyda . . . . . . . . . . . 1506
- Madagascar, Tristan de Cuna . 1506

(1) Cette date est contestée et portée par quelques auteurs à 1497.

- Sumatra, Siqueyra, portugais . 1508
- Malaca, Siqueyra, portugais . . 1508
- Iles de la Sonde, Abreu, portugais . . . . . . . . . . . . . 1511
- Moluques, Abreu, Serrano . . 1511
- La Floride, Ponce de Léon, espagnol . . . . . . . . . . . 1512
- La mer du sud, Nugnez Balboa 1513
- Le Pérou, Perez de la Rua . . 1515
- Rio Janeiro, Dias de Solis . . 1516
- Rio de la Plata, le même . . . 1516
- La Chine, Fernand d'Andrada, portugais . . . . . . . . . . 1517
- Mexique, { Fernand de Cordoue 1518 ; Fernand Cortès, en fait la conquête . 1519 }
- Terre-de-Feu, Magellan . . . 1520
- Les îles des Ladrones, Magellan . . . . . . . . . . . . 1521
- Les Philippines, Magellan . . 1521
- Amérique septentrionale, Jean Verazani . . . . . 1523 et 1524
- Pérou, Pizarre en fait la conquête . . . . . . . . . . . . 1524
- La Bermude, Jean Bermudez, espagnol . . . . . . . . . . 1527
- La Nouvelle Guinée, André Vidaneta, espagnol . . . . . . 1528
- Côtes voisines d'Acapulco, par ordre de Cortès . . . . . . 1534
- Le Canada, Jacques Cartier, français. . . . . . . 1534 et 1535
- La Californie, Cortès . . . . . 1535
- Le Chili, Diego de Almagro . . . . . . . . . 1536 et 1537
- Acadie, Roberval, français, s'établit à l'île Royale . . . . 1541
- Camboje, Antonio Faria y Sousa, Fernand Mindez Pinto . . . 1541
- Les îles Likeio, les mêmes . . 1541
- Heinan, les mêmes . . . . . . . 1541
- Japon, { Diego Jamoto et Christophe Borello, à l'ouest . . . . . . . . ; Fernand Mindez Pinto, à l'est, au Bungo } 1542
- Cap Mendocino, à la Californie, Ruis Cabrillo . . . . . . . . 1542
- Le Mississipi, Moscoso Alvarado 1543
- Le détroit de Waigats, Steven Borrough . . . . . . . . . . . 1556
- Iles Salomon, Mandana . . . . . 1567
- Détroit de Frobisher, sir Martin Frobisher . . . . . . . . . . 1576
- Voyage de Drake . . . 1579 ou 1590
- Détroit de Davis, John Davis . 1587
- Côtes du Chili dans la mer du sud, Pedro Sarmiento . . . 1579
- Iles Malouines ou Falkland, Hawkins . . . . . . . . . . . 1594
- Voyage de Barentz à la nouvelle Zemble . . . . 1594 à 1596
- Marquises de Mendoça, Mandana . . . . . . . . . . . . . 1595
- Santa-Cruz, Mandana . . . . . 1595
- Terres du Saint-Esprit de Quiros, Ciclades de Bougainville, nouvelles Hébrides de Cook . 1606
- Baie de Chesapeak, John Smith 1607
- Quebec, fondée par Samuel Champlain . . . . . . . . . 1608
- Détroit de Hudson, Henri Hudson . . . . . . . . . . . . . 1610
- Baie de Baffin . . . . . . . . . . 1616
- Cap Horn, Jacob Lemaire . . . 1616
- Terre de Diemen, Abel Tasman 1642
- Nouvelle Zélande, Abel Tasman 1642
- Iles des Amis, Abel Tasman . 1643
- Iles des Etats, au nord du Japon, de Uries . . . . . . . 1643
- Nouvelle Bretagne, Dampier . 1700
- Le détroit de Béring . . . . . . 1728

vers 1578 ou 1579

Marc Lescarbot né à Vervins en Picardie, serait mort vers 1630 selon la biographie et selon le bulletin du bibliophile, il aurait vécu jusqu'en 1640, âgé de 60 ans. Avocat au parlement de Paris, il suivit le S[r] de Poutrincourt au Canada — histoire de la nouvelle france 1609, in 12, plusieurs fois réimp. — Tableau (en vers) de la Suisse. — Lescarbot se maria le 1[er] aout 1619.

Discours de l'Origine des Russiens par le cardinal Baronius traduit en françois par Marc Lescarbot Paris, 1599, (réimp. par les soins du prince Galitzin) chez Techener, 1856. in 16 de XIV et 60 pages.

Nouv. édit. rev. et corrigée par le prince Augustin Galitzin. ce grand seigneur éditeur, a donné à 30 exemp. Légende du bienheureux Raoul de la Roche Aymon de l'ordre de Citeaux Archevêque de Lyon en 1235 broch. de 12 p.

c'est moi qui ai mis M[r] Galitzin en rapport avec la Biographie générale, à la quelle il a donné plusieurs articles.

Pierre Margry. Les navigations françaises et la Révolution maritime du XIV au XVI[me] siècle, d'après des documents inédits tirés de France, d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie Paris, Librairie Tross, 1867 pet. in 8.

J'ai lu complètement cet ouvrage qui m'a été prêté par M[r] d'Avezac du 8 au 11 Sept[bre] 1867.

Voir pour la discussion qui s'établit à ce sujet, R. H. Major Prince Henry the Navigator.

Antonin a dit: Je suis le maître du monde, mais la loi est maîtresse de la mer —

Voir Sestier

Sestier (J. M. La piraterie dans l'Antiquité. Paris, A. Marescq. 1880 in 8 de VII 320 p.

# LE GÉNIE

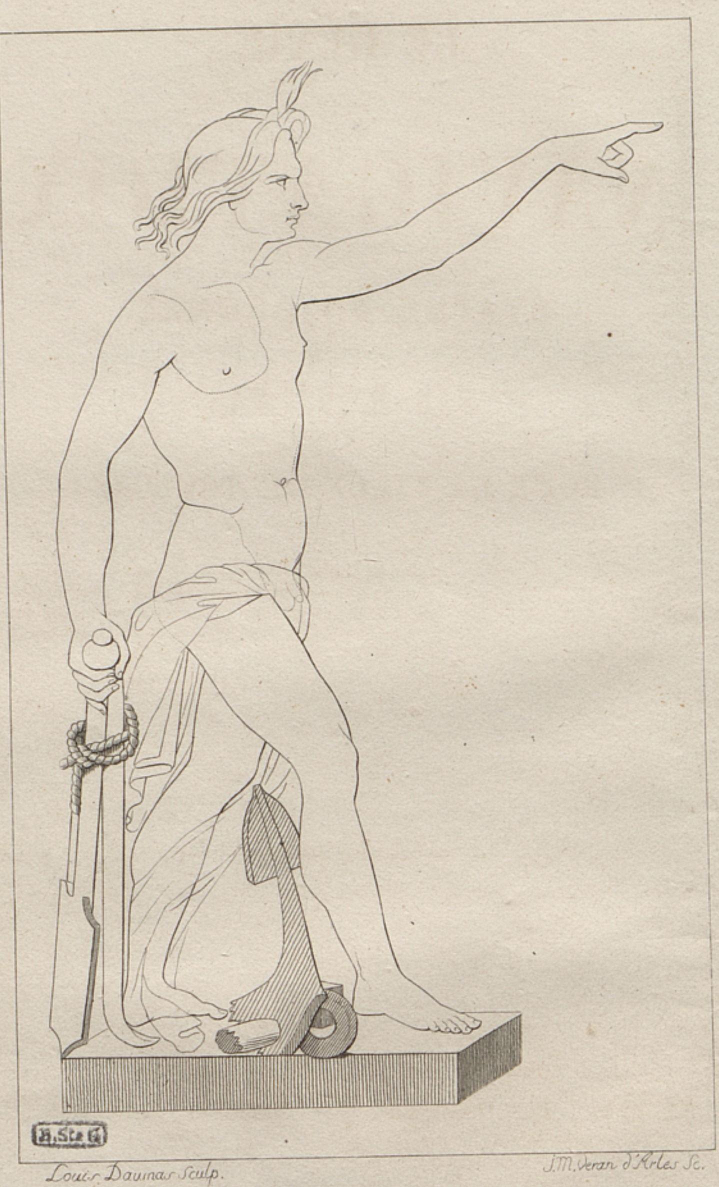
DE LA

# NAVIGATION

ERRATUM.

Le renvoi (47) aux *Notes et Éclaircissements*, page 47, est annulé.

Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Augustins.




Louis Daumas Sculp. J.M. Veran d'Arles Sc.

GÉNIE DE LA NAVIGATION

# LE GÉNIE
DE LA
# NAVIGATION

## STATUE EN BRONZE
EXÉCUTÉE
## PAR M. DAUMAS

## POUR LA VILLE DE TOULON.

> Si la Méditerranée paraît nous être plus soumise que l'Océan, c'est que cette mer, qui baigne des rivages immortels, semble nous être dévolue par le droit de notre gloire.
>
> CHATEAUBRIAND.



TOULON
LAURENT, IMPRIMEUR-LIB.
SUR LE PORT,
En face la Consigne.

PARIS
LEDOYEN, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL,
Galerie d'Orléans, 31.

1847

# AUX GRANDS MARINS

## LA VILLE DE TOULON.

En 1843, le gouvernement avait décidé dans sa munificence qu'une statue s'éléverait sur la place carrée du port. M Alphonse Denis, maire de la ville d'Hyères, alors député du Var, obtint que ce travail fut confié à M. Daumas, statuaire, né dans Toulon même, et dont les premières études ont eu lieu dans cette ville. A M. Denis appartient l'idée qu'il y aurait convenance et opportunité parfaite à représenter le *Génie de la Navigation*. Le modèle fut admis à l'exposition du Lou-

vre. En 1845, le conseil municipal de Toulon voulut bien voter des fonds pour que la statue fut coulée en bronze ; sa sollicitude alla plus loïn, et dans la même année une nouvelle somme fut allouée, afin que l'artiste pût éxécuter, en bronze également, les quatre bas-reliefs qui décorent le piédestal en marbre destiné à exhausser la statue.

*Le Génie de la Navigation* a de hauteur 3 m. 40 c. Posé sur sa plinthe, qui figure une partie de la sphère, il se porte en avant : son bras gauche est levé, et du geste il convie les peuples à le suivre, il leur indique les régions lointaines qu'il faut explorer; la main droite, fortement contractée, s'est saisie du gouvernail qu'il doit diriger. Le voile qui couvrait le monde flotte agité autour de lui.

Les quatre bas-reliefs en bronze sont de dimensions inégales: le premier, présentant 1 m. 32 c. de longueur sur 95 c. de hauteur, montre l'Histoire tenant le burin avec lequel elle vient de graver le nom des marins illustres; le second, qui offre la même surface, représente le barbare recevant au-de là des mers les bienfaits de la civilisation; les autres ont tous les deux 1 m. 8 c. de longueur

sur 95 c. de hauteur. Sur l'un on voit la navigation à son origine et la navigation dans son progrès: la boussole, puis la vapeur, domptent les éléments et font franchir tous les obstacles. Le quatrième bas-relief personnifie Toulon, l'antique Génie de la Gaule; il grave sur un bouclier une date: c'est celle de l'année durant laquelle le monument a été achevé.

La notice intitulée: *Le Génie de la Navigation* a été composée par M. Ferdinand Denis.

# LE GÉNIE
# DE LA NAVIGATION

## I

## LES GRANDS EXPLORATEURS.

Si la statue qui rappelle le Génie des peuples navigateurs devait s'élever quelque part en France, c'est assurément sur ces plages d'où partit, trois cent cinquante ans avant Jésus-Christ, Pythéas le Marseillais (1), en quête des régions ignorées avant lui, et d'où le génie de la navigation lui-même devait reprendre son vol pour éclairer le reste du monde. Telle fut en effet la surprise causée par cette conquête toute pacifique, que l'antiquité douta des merveilles qui lui étaient racontées, tout en profitant des richesses nouvelles que lui avaient values les explorations hardies du Marseillais ; mais la science impartiale, qui tient compte de l'ignorance des siècles et de la juste valeur des hommes, a vengé Pythéas des doutes injurieux de ses contemporains, et elle a vu en lui le type le plus noble et le plus vrai de

ces hommes qui savent réunir le double génie de la spéculation qui propose et de l'action qui accomplit.

Ces hommes prodigieux, par lesquels le monde s'est agrandi, sont rares dans l'antiquité, et trop souvent les merveilles dont ils transmettent le récit confus deviennent un symbole plutôt qu'elles n'amènent à d'autres découvertes. Un grand souvenir demeure parmi les nations, et ne trouve point d'imitateurs. Cependant le nom du premier navigateur que nous ait transmis l'histoire n'est pas celui du Marseillais; Colœus de Samos apparaît bien avant lui, et il est plus vieux de trois siècles ([2]). C'est l'homme qu'un savant a su caractériser ingénieusement naguères, en l'appelant le Christophe Colomb de l'antiquité : « Colœus explore l'Océan. »

Mais l'Océan sera sillonné après lui par les Phéniciens. Hannon et Himilcon sauront plus tard réaliser les grandes découvertes dont il aura montré le chemin ([3]). Une nation jalouse cachera néanmoins leurs conquêtes, et lorsque les peuples reconnaissants voudront assigner une époque précise à de telles découvertes, lorsqu'on essaiera de dévoiler ce que ces navigations heureuses ont fait pour le genre humain, les dates certaines manqueront à nos souvenirs, et l'histoire ne saurait encore révéler qu'avec des traits confus deux des plus mémorables expéditions dont puissent s'enorgueillir les fastes des anciens peuples navigateurs.

Le temps où nous apparaît Pythéas est donc une ère nouvelle pour l'histoire de la navigation, puisque la science moderne se montre encore étonnée de la précision mathématique des calculs du Marseillais; et d'ailleurs, les barrières sont rompues, comme devait le dire plus tard l'im-

mortel Génois. Bientôt Alexandre, guidé par le génie d'Aristote, demandera à la navigation la solution des plus grands mystères. Néarque, conduisant sa flotte, sera l'homme d'exécution, et après qu'il aura longé les côtes de l'Inde, qu'il aura été témoin du phénomène imposant des marées, qu'il aura poursuivi les explorations par-delà la mer Rouge, on pourra répéter ce mot, si vrai et si juste dans sa concision, qui fait du conquérant des Indes et du chef de ses flottes les premiers promoteurs de la navigation ([4]). Il faut dire du héros de la Macédoine ce qu'en a dit un écrivain de l'antiquité : « Il ouvrit le monde à la connaissance du genre humain. »

Les Romains ont asservi une partie du globe, mais leurs expéditions sont des expéditions guerrières avant tout ; et si la science des découvertes recueille quelque chose de ces prodigieux voyages, si Denys le Péryégète reçoit l'ordre de faire une description du monde connu, il semble que ce soit pour servir un insatiable besoin de conquêtes : le premier besoin de ces soldats est d'agrandir l'empire, et non de reculer pour l'accroissement de la science géographique le champ des découvertes. Un écrivain habile, familier plus que tout autre avec ses sortes de matières, l'a expliqué naguère encore avec une heureuse précision :

« Lorsque les colonies de l'ancienne Grèce tombèrent « au pouvoir des Romains et que les aigles de la ville impé- « riale planèrent victorieuses sur tout ce qu'il y avait alors « de terre connue, les envahissements de la conquête n'en- « richirent guère la géographie. Rome ne dut sa puissance « ni à la marine ni au commerce ; ses trirèmes n'osèrent « s'engager dans de lointaines expéditions : leur mission « fut de combattre, et non de découvrir et d'explorer. Pour

« les maîtres du monde, la géographie ne se traduisit qu'en « mesures terrestres, en journées de route, en millions de « pas. Dévoré d'ambition et insatiable de gloire, ce peuple « dominateur ne marqua sur ses itinéraires que sa marche « triomphale à travers les nations subjuguées ; mais la « tourmente des révolutions souffla sur le grand empire, « l'Occident tout entier devint la proie des Barbares, l'œu- « vre de Rome fut anéantie, et il ne resta de cette géogra- « phie acquise par six cents ans de conquêtes que quelques « noms célèbres et plusieurs grandes ruines *.

Parmi ces noms illustres, cependant, nous en choisirons un qui représentera au milieu des explorateurs un grand peuple et une grande époque. Tacite nous raconte que Germanicus s'embarqua durant une expédition mémorable sur la mer du Nord, et qu'entraîné par des tempêtes, il visita des îles inconnues avant lui ([5]). Continuant les conquêtes maritimes de son père Claudius Drusus, Germanicus fit de réelles découvertes; et si les fragments de ce poëme qui raconte ses navigations étaient plus nombreux, la géographie, s'appuyant sur ces documents, n'en serait pas réduite aux conjectures. Elle sait cependant que l'illustre Romain ne s'en tint pas aux hasards des voyages lointains, et qu'il traduisit le poëme astronomique d'Aratus.

La lecture de Tacite offre encore des récits dont peut s'enrichir l'histoire de la navigation. On voit surtout s'établir, dès l'époque où il écrivait, une croyance bizarre, qui se reproduira bien des siècles après durant le moyen-âge, et qui sera, par la terreur dont elle était suivie, un des plus grands obstacles que les hommes aient rencontrés pour

* Sabin Berthelot.

poursuivre leurs tentatives audacieuses. Au temps d'Agricola on parlait d'une « mer engourdie, fatigante pour les rameurs, et qui n'était pas agitée comme celle que l'on fréquentait alors, au gré des vents. » Durant la troisième campagne de Cneius Julius Agricola, le grand historien raconte de nouvelles découvertes, et il nous représente les Bretons « consternés à la vue d'une flotte qui semblait avoir arra- « ché à la mer un secret dont dépendait la dernière res- « source des vaincus. »

Il nous serait facile d'inscrire encore ici d'autres noms; mais il faudrait bientôt les mêler à ceux des Barbares: l'œuvre de dissolution va commencer. Effrayé de ces luttes où les maîtres du monde ne sont plus toujours vainqueurs, un citoyen gallo-romain pourra s'écrier dans sa douleur: « Nous avons vu comment les villes pouvaient mourir [6]. »

C'est qu'en effet, au temps de Claudius Numatianus, l'antique voyageur sorti des Gaules, les villes dépeuplées ne sont plus déjà ce qu'elles étaient au temps d'Auguste; c'est que les sciences défaillantes vont se taire durant plusieurs siècles, et que le Génie de la Navigation ploiera ses ailes pour ne les développer que sur les rivages de Gènes et de l'Adriatique.

En voyant les noms inscrits ici, en se rappelant ce qu'ils disent à l'humanité entière, on pourrait supposer que nous allons essayer de reconstruire l'histoire des grands peuples navigateurs, et tenter d'offrir le récit sommaire des expéditions qu'ils ont accomplies; mais ce récit, quelque rapide qu'on pût le faire, nous conduirait bien au-delà des bornes que nous nous sommes assignées. Nous ne prétendons rappeler les souvenirs qui se rattachent à certains hommes que dans le but de constater de grandes actions

ou de grands bienfaits. Nous convierons donc à ce tribut tous ceux qui ont admiré ces explorateurs hardis de notre monde inconnu, nous adjurerons chaque historien de nous dire le mot qui les fait connaître, ou bien l'action qui leur assigne un rang; et lorsque le marin lui-même, plein de sa pensée, aura ingénieusement rappelé le motif qui lui fit surmonter tant de périls, le mobile qui l'anima, nous recueillerons précieusement cette parole sincère comme le plus noble hommage que l'on puisse rendre au génie.

Après les grands hommes de l'antiquité, celui qui ouvre cette liste, c'est Marco-Polo le Vénitien, c'est le père de cette lignée de voyageurs qui changeront bientôt pour l'Europe l'aspect du monde, et dont Christophe Colomb recueillera les précieux souvenirs. Les hommes qui ont le plus fait pour les progrès de la géographie en France, durant ces derniers temps, ont ingénieusement caractérisé ce vieux voyageur en imprimant son œuvre : « Marco-Polo fut sincère en ses récits, mais un siècle plus éclairé lui manquait (7). »

Ceci est à la fois un jugement digne de l'homme et une réhabilitation digne des savants de notre âge. Plus tard, M. Michelet a dit avec son éloquence accoutumée :

« En 1291, l'Europe perd la Terre-Sainte; en 1295, l'Europe voit la terre (8). »

L'impulsion est donnée, et des noms connus pourraient être prononcés à côté de celui du Vénitien; nous pourrions inscrire ceux de trois Génois célèbres : Vadino et Guido Vivaldi, Ugolino Vivaldi qui leur succède en compagnie de Theodosio Doria. M. de Humboldt a dit, à propos de cette expédition du treizième siècle : « Elle mérite « d'autant plus d'intérêt qu'elle est de près de soixante-

« cinq ans antérieure au voyage du Catalan D. Jayme
« Ferrer ([9]). »

Mais celle qui fut la reine des mers au moyen-âge envoie encore deux de ses enfants en quête des aventures lointaines. Malgré des récits imparfaits, des traditions sans doute altérées, l'histoire doit inscrire ici le nom des Zeni. Venise a douté des merveilles racontées par Marco-Polo, car elle l'a stigmatisé par dérision du nom de *Messer Milione;* bien d'autres merveilles lui seront dévoilées, mais cette fois ce sont les prodiges qui se passent dans les régions désolées voisines du pôle que lui disent les deux frères Zeni. Et de ce bruit confus, de ces relations bizarres, naîtra quelque jour la certitude que le nord de l'Amérique fut découvert bien avant l'époque où parut Colomb, sans que cela puisse altérer en rien une gloire que rien désormais ne saurait ternir ([10]).

Après ces noms vient celui d'un Français; néanmoins, le bon chevalier normand n'a pas vu le premier la terre fertile dont il médite la conquête, et cependant cette navigation toute guerrière du sire de Béthencourt, celle de Gadifer de la Salle et de Bertin de Berneval, ses compagnons, forment comme une ère nouvelle dans l'histoire des découvertes. En 1402, le digne seigneur de Grainville-la-Taincturière part de son manoir pour asservir les Canaries; puis, après des événements bien étranges, des débats bien orageux, il revoit la France pour mourir paisiblement en son château de Normandie. Lisez le récit des bons religieux qui ont raconté si naïvement les pérégrinations de leur seigneur, lisez surtout le simple exposé du vieux Bergeron; ce sera lui qui vous dira, dans son style charmant, le rang qu'il faut assigner au hardi soldat parmi tant de

grands voyageurs. C'est qu'en effet on peut le répéter avec lui : « Béthencourt a esté ceste estoile matinière qui par son lever a ouvert la porte à la lumière du soleil par laquelle le monde, en ces derniers temps, a esté remply de la veue et de la cognoissance de soy-mesme ([11]). »

Les Français, les Vénitiens, les Génois, les Catalans, les hommes du Nord, sont en quête désormais, et l'histoire trouvera mille problèmes à résoudre dès qu'il s'agira de constater la priorité des expéditions ([12]); mais bientôt nous arrivons à l'époque mémorable où paraît un prince pour lequel les conquêtes de la science sont un besoin de tous les instants. C'est ce noble Infant dont la mémoire anime encore le promontoire de Sagres, et que caractérise un mot éloquent d'un de nos plus habiles écrivains : « Ne pouvant accroître le territoire de son peuple, il lui donna l'Océan », a dit M. Villemain en parlant de l'Infant D. Henrique. Et en effet tout constate la justesse de cette expression; dans moins d'un siècle, le petit royaume de Portugal s'égalera presque en étendue au vaste empire des Romains.

Mais tout se réunit au début pour favoriser cette succession de grandes explorations maritimes. Dans l'école nautique qu'il a fondée, le fils de Jean Ier trouve des serviteurs pleins de zèle et des savants attirés même des pays étrangers, qui prodiguent leurs enseignements. Le gouvernement du royaume est remis aux mains d'un prince dont l'Europe admirait à cette époque la science élevée, et surtout le grand caractère : le frère de D. Henrique, D. Pedro d'Alfarrobeira, tient la régence pour Alphonse V ; et, dans l'ordre des faits qui nous occupe, une seule circonstance de sa vie peut le caractériser. Lorsque, de retour d'une expédition entreprise contre les musulmans et où il a com-

battu en Allemagne près de Sigismond, D. Pedro séjourne durant quelque temps à Venise, la *Seigneurie* veut lui offrir des présents magnifiques; il refuse, et il n'accepte qu'un livre. Ce livre, c'est le voyage de Marco-Polo, augmenté, on le suppose, des récits de Nicolas Conti ([13]).

Avec un tel frère au pouvoir, avec des serviteurs qui ne connaissent point de bornes dès qu'il s'agit de donner des preuves de leur dévouement, d'admirables découvertes vont s'accomplir sous l'influence de D. Henrique. En 1418, la vue d'une petite île déserte, parée de dragonniers gigantesques, récompensera les efforts de Tristam Vaz et de Gonçalez Zarco ([14]), deux jeunes écuyers, nous dit la chronique, qui n'ont d'autre but que d'acquérir renom glorieux. Après la découverte de Porto-Santo, les riches forêts de Madère accroîtront le domaine de l'Infant. Dès lors, les conquêtes prévues par la science, le long des côtes de l'Afrique, ne seront plus interrompues. L'histoire a inscrit dans leur ordre les noms de Gil Eannez, d'Alfonso Gonçalvez Baldaya; elle n'a point oublié ceux qui leur succédèrent, les Nuno Tristam, les Diniz-Fernandez, les Cadamosto, les Jean de Santarem, les Gonçalo Velho, les Antonio de Nolle, les Diogo Cam, les Cintra ([15]).

Martin Behaim, le gentilhomme de Nuremberg, vient après ces pilotes aventureux, ou, pour mieux dire, il accompagne dans ses courses l'un des plus hardis d'entre eux tous, et il poursuit sa navigation jusqu'en des régions inexplorées. Savant cosmographe, bon marin, homme intrépide, la tradition avait revêtu Behaim, dans les premiers temps, d'une importance qu'une appréciation plus sage a dû nécessairement diminuer; elle prétendait en faire le rival heureux de Colomb. En réalité le chevalier allemand,

qui était passé au service du roi de Portugal, ne voyagea que dans les mers d'Afrique; il accompagna Diogo Cam jusqu'aux bouches du Zaïre, et lorsqu'il inscrivit sur son fameux globe de bronze des paroles bien connues, les merveilles qui se préparaient sourdement, la part qu'il avait prise à diverses expéditions durent faire excuser la pompe des souvenirs mythologiques. « Il faut savoir, dit-il, que la mer appelée l'*Océan,* qui se trouve entre le cap Vert et ce pays, forme un courant rapide vers le Sud ; lorsqu'Hercule fut arrivé ici avec ses vaisseaux, il s'en retourna et planta ses colonnes, dont l'inscription prouve qu'on croit qu'Hercule n'a pas été au-delà. » Mais celui qui a écrit ceci fut envoyé plus avant par le roi de Portugal l'an 1485 *.

Ce roi, c'était Jean II de Portugal, le petit-neveu de l'Infant don Henrique, prince par excellence, comme l'appelait une grande reine rivale. Il avait su juger l'homme du Nord, en quête des théories, des instruments nouveaux, des procédés de calculs ignorés avant lui; il avait placé à son rang l'étranger qu'un des savants les plus éminents de notre âge ** n'hésite pas à inscrire, « comme géographe, comme « voyageur et comme marin (16) », parmi ceux qui sont dignes de la plus haute considération.

Au point de vue qui nous occupe, la plus grande gloire de Jean II sera toujours d'avoir su apprécier comme il le fit les hommes; il ne commit en ce genre qu'une seule faute, et il la fit sans doute parce qu'au lieu d'obéir à ses instincts toujours sûrs, il écouta les théories verbeuses de Calçadilla, son géographe en titre; livré à lui-même, il choisit toujours admirablement les hommes d'action, et il fit mieux encore: il sut les récompenser.

* Notice sur le chevalier Behaim, par de Murr.

** Alexandre de Humboldt.

Parmi ces noms que nous avons cités tout à l'heure, il y en a un que nous avons réservé et dont le monde a gardé avec juste raison le souvenir : c'est celui d'un de ces hommes privilégiés, dont les efforts sont récompensés par une renommée populaire. Le 2 août 1486, un gentilhomme de la maison du roi part avec le désir d'effacer par ses découvertes toutes celles de ses devanciers : Barthélemy Dias va si loin en effet qu'*il atteint de nouveaux climats,* qu'il sent s'affaiblir l'ardeur du soleil de Guinée *, et qu'il voit mille terreurs parmi les hommes de ses navires. C'est en réalité à lui qu'il faut attribuer cette prière d'un délai de trois jours que le navigateur demande à son équipage, et dont on a déversé l'intérêt dramatique sur une autre expédition encore plus mémorable. Secondé par Pero-Infante, il parvient enfin à ce grand cap ignoré où Camoëns devait placer son Génie des tempêtes. A cette nouvelle, dit-on, un des marins de l'expédition qui n'avait pu visiter ces parages expira saisi par la joie. Quelques mois après, dans les derniers jours de l'année 1487, Barthélemy Dias était de retour à Lisbonne : la nouvelle qu'il apportait fit pressentir à Jean II les changements que le monde allait subir. Lorsque le hardi marin se présenta au roi pour lui signaler les résultats de son expédition, la tradition rapporte qu'il lui désigna d'abord le promontoire orageux qu'il avait su franchir : il l'avait appelé le Cap des Tempêtes. — « Non, Barthélemy Dias, lui dit Jean II, ce sera le Cap de Bonne-Espérance. »

Ce grand espoir plein de mystères qui préoccupait l'Europe allait se réaliser, mais dans des régions inconnues !

Malgré tant de découvertes, l'Europe vivait encore sur

* *Voy.* Barros.

les doctrines antiques, transmises mais modifiées par Isidore de Séville, par Pierre d'Ailly, le pieux évêque dont les Italiens eux-mêmes appréciaient le savoir. Mais, à la fin du quinzième siècle, un homme puissant par son génie et par sa persévérance, une femme admirable par sa pénétration et par cette forte douceur dont nous parle le poëte, unirent leur pensée. Grâce à cette alliance toute providentielle, le monde changea d'aspect.

Christophe Colomb avait offert sa grande idée à plusieurs souverains; il avait été dédaigné. A l'exception d'un Florentin et de quelques Espagnols, esprits ardents, il n'avait trouvé nulle sympathie parmi les hommes de science, et nul secours parmi les gens d'action; l'Université entière avait ri de son projet. Fatiguée des délais que multipliait une doctrine erronée, confiante dans les prévisions du génie, Isabelle s'écria un jour:—«J'y engagerai, s'il le faut, les joyaux de ma couronne; mais le Génois partira!...»

Quelques années après, Christophe Colomb entendait une voix céleste qui lui parlait de sa gloire et qui le consolait dans la persécution :

« Dieu a fait résonner merveilleusement ton nom sur la terre. »

« Les barrières de l'Océan étaient comme fermées par des fortes chaînes, il t'en a donné les clefs *. »

On lit ces paroles dans le plus beau livre qui ait été écrit sur les découvertes de l'immortel Génois : « Colomb n'a « joui de quelque bonheur que dans les cinq ou six pre-

* La lettre qui renferme ces paroles mémorables a été écrite d'abord en espagnol, puis traduite en italien ; on trouvera le premier texte dans Navarrete et dans Humboldt. Le texte italien a été reproduit intégralement par M. Libri. Voy. *Lettera rarissima*, 7, di Julio 1503.

« mières années qui ont suivi la découverte de Guanahani;
« son étoile a pâli dès l'été de 1498 * »

On y lit encore :

« Colomb a servi le genre humain en lui offrant à la fois « tant d'objets nouveaux... Il a agrandi la masse des idées; « il y a eu par lui progrès de la pensée humaine... A aucune « autre époque... une masse plus variée d'idées nouvelles « n'a été mise en circulation que dans l'ère de Colomb et « de Gama, qui était aussi celle de Copernic, de l'Arioste, « de Durer, de Raphaël et de Michel-Ange. Si le caractère « d'un siècle est « la manifestation de l'esprit humain dans « un temps donné », le siècle de Colomb, tout en étendant « inopinément la sphère des connaissances, a imprimé un « nouvel essor aux siècles futurs. »

Et cependant il faut ajouter aux paroles célestes de l'ange qui parla à Colomb ces mots amers :

Pianga il cielo, e pianga per me la terra (17) !

Après ce nom il en est un que les hommes ont trop glorifié d'abord et que les siècles ont trop dédaigné. Amerigo Vespucci a été jugé par Christophe Colomb. Touché de ses misères, il l'a plaint avec sincérité, et la postérité, mieux éclairée sans doute sur cette question d'inique rivalité qui a exercé tant d'esprits éminents, ne se montrera pas plus sévère que ne le fut le grand homme. Selon Colomb, Amerigo était un homme probe, qui n'avait point reçu le prix dû à ses travaux. Nous pourrions faire voir comment un malentendu fatal, et auquel nous aimons à croire qu'il ne dut point participer, lui fit usurper une gloire dont on ne saurait le grandir. Lui aussi, il a dit quelques paroles

* Humboldt.

simples que la postérité doit recueillir, en lui assignant un rang honorable parmi les martyrs de la science. Voué à des travaux astronomiques dont les résultats ne se montraient que sous un jour douteux, il s'écrie :

« C'est pour ces déterminations de longitude que j'ai « sacrifié souvent le sommeil et raccourci ma vie de dix « ans, sacrifice que je ne regrette pas, dans l'espoir d'obte- « nir un renom pour des siècles, si je reviens sain et sauf « de ce voyage. Dieu n'imputera pas ces aveux à une pré- « somptueuse arrogance, puisque tous mes travaux ne « doivent aboutir qu'à le servir dignement*. »

Après ces paroles que cite un illustre voyageur **, nous ajouterons ces tristes détails, révélés aux perquisitions infatigables de la science*** :

« Vespuce ne fut guère plus heureux que Colomb : sa « veuve se vit réduite à mendier une pension de soixante « francs par an (18). »

Mais, quelques années avant que ne commençassent ces luttes de l'action et de l'intelligence, qu'il fallait bien signaler en passant, l'Europe avait eu un spectacle que l'histoire ne se lasse pas encore d'admirer. Le génie maritime, éveillé chez tous les peuples de l'Europe, s'était promené des régions où se développe la végétation des Tropiques aux contrées neigeuses du Nouveau Monde qu'on dédaigna d'abord. Dès le règne de Henri VII, Londres avait été émerveillée de la grande nouvelle qui circulait alors vaguement. Un légat du pape nous a conservé l'expression naïve de cette surprise générale que l'on ressentait

* Voy. *Essai sur la Géographie du nouveau continent.*

** Alexandre de Humboldt.

*** Libri.

en Angleterre, en apprenant ces prodigieuses pérégrinations vers les régions aux épices, qui s'opéraient par une voie si mystérieuse « que cela semblait chose plutôt divine qu'humaine. » Grâce à l'hospitalité qu'elle avait accordée à un marin célèbre de Venise, l'Angleterre entra, dès le quinzième siècle, dans ce vaste champ des découvertes maritimes où elle ne devait plus s'arrêter ([19]).

Le premier nom vraiment illustre qui se présente après le nom de Colomb, c'est celui d'un des martyrs de la science, qui agrandissent le monde, et dont le monde ne connaît pas même la tombe. Sébastien Cabot doit réaliser pour sa patrie d'adoption les rêves dorés qui circulent parmi les Espagnols et les Portugais; non-seulement le jeune pilote a la gloire de coopérer avec son père au merveilleux voyage commencé en 1496, terminé en 1497, durant lequel fut découvert le continent du nord de l'Amérique, quatorze mois avant que Colomb n'accomplît sa troisième expédition, mais ce sera lui que ses contemporains surnommeront le *Grand Marin*, et qui plus tard, après avoir assisté au congrès de Badajoz, aura encore la gloire de visiter le premier les bords magnifiques du Paraguay. Un historien de l'Amérique a dit :

« Celui qui a découvert notre pays fut un des hommes « les plus extraordinaires de son siècle, il donna un « continent à l'Angleterre, et l'on ne sait pas où il est en- « terré*. »

Cabot cependant, de retour dans sa patrie adoptive, fut nommé grand pilote du royaume et gouverneur de la compagnie des terres inconnues.

* Bancroft.

Ici viennent se grouper les noms fameux des Corte Real, et leurs découvertes des terres de *Labrador;* ici commence également une de ces polémiques qui se sont engagées entre les peuples, et que les peuples doivent oublier en confondant leur admiration pour une intrépidité malheureuse, et pour le dévouement, même lorsqu'il est inutile ([20]). Mais nous ne devons point quitter la Péninsule, un voyage magnifique s'y prépare, et c'est le seul que par ses résultats on doive opposer à ceux de Colomb: rétrogradons un moment de quelques années.

Il y eut un jour à jamais mémorable dans la vie de Jean II, le roi rival d'Isabelle et de Ferdinand: ce fut celui où il reçut un pauvre Juif de Lamego, cordonnier, dit-on, qui s'en était allé aux terres de l'Orient, devinant la pensée de l'habile souverain, et voulant aider à ce qu'elle pût s'accomplir. Chose étrange, mais attestée par l'histoire, lorsqu'Alphonse de Païva et Covilham s'en étaient allés en quête des terres lointaines du *prestre Jehan*, ils n'avaient point compté sur les erreurs de calcul dans leur chemin et sur les fatigues inséparables du voyage. Païva avait succombé avant le terme. Covilham était allé jusqu'aux terres du Malabar, puis s'en était revenu sur les rives de l'Arabie Heureuse. Ce fut là que le rejoignit le pauvre artisan en compagnie de Rabbi Abraham, docte Israélite envoyé également vers ces contrées par Jean II. Après avoir reçu les communications de ces deux messagers, le chevalier aventureux poursuivit son voyage et s'en alla en Abyssinie. Rabbi Abraham demeura en Orient; le pauvre cordonnier de Lamego fut le seul qui transmit fidèlement les utiles renseignements obtenus par ce voyage difficile: l'expédition de Vasco da Gama fut résolue.

Celui que Luis de Camoëns a surnommé l'Achille de la Lusitanie, ce grand homme qui mourut dans un hôpital après avoir asservi une des plus belles cités de l'Inde, Duarte Pacheco nous a initiés, dans un livre retrouvé récemment, à tous les préparatifs de cette grande expédition: c'est là qu'il faut étudier le secret d'une réussite presque miraculeuse; c'est là qu'on surprend dans ses minuties prévoyantes une volonté qui ne dévie point, et dont un roi plus heureux doit recueillir les efforts. Plus tard Barros et Camoëns ne trouveront pas d'expressions assez fortes, d'images assez vives pour colorer tant de souvenirs et pour dire ce mémorable voyage qui clôt dignement le quinzième siècle ([21]).

Ce fut en 1497, le 8 juin, que Vasco da Gama partit pour découvrir la route des Indes. Le cap des Tempêtes fut doublé de nouveau; Calicut reçut les Portugais : la prophétie du grand homme se réalisa et ses prévisions défrayèrent le règne de son successeur. Emmanuel put s'appeler le *Roi fortuné;* mais aux résultats féconds, fruits naturels d'une infatigable prévoyance, viennent se joindre durant ce règne les hasards vraiment heureux, les découvertes dont on doit remercier le ciel sans avoir pour ainsi dire à remercier les hommes. En l'année 1500, une seconde expédition aux Indes a été résolue. Pedro Alvarez Cabral commande la flotte, et le 22 avril le Brésil est découvert. Pour livrer à l'Europe cette paisible conquête, il avait suffi d'un jour : la Providence, comme dit l'Écriture, s'était contentée d'appeler les vents.

Et toutefois Cabral se montra alors explorateur humain et capitaine prévoyant : toute gloire ne saurait lui être refusée ([22]).

Avant le retour de Cabral, Joam da Nova le Galicien découvre l'île de la Conception ; en 1502 il voit le rocher de Sainte-Hélène. Comme si l'infortune donnait quelquefois le don de prophétie, lorsque le nom de cette île vient à la mémoire d'Antonio Galvam, il s'écrie : « C'est une terre de peu d'étendue, mais bien célèbre. »

Gama, revêtu du titre d'amiral, était bientôt tombé en disgrâce ; mais celui qui avait donné le signal de la conquête des Indes ne devait pas mourir paisiblement dans son château de Vidigueira. Il fut nommé vice-roi des Indes, car après Albuquerque il fallait enfin contenir ceux qui soumettaient les nations. Il eut en mer, comme le Génois, une de ces inspirations prophétiques que les peuples n'oublient jamais : il était huit heures du soir *, le ciel était serein, l'air demeurait paisible, les vagues se succédaient dans une majestueuse lenteur, et nul bruit sur l'Océan n'indiquait un présage sinistre, lorsque la masse des eaux se souleva ; « tout ce qu'il y avait sur le pont roula pêle-mêle, comme cela avait lieu alors dans une rude tempête. » Terrifiés par ce bouleversement imprévu, ne comprenant pas encore les terribles phénomènes qui accompagnent un tremblement de terre sous-marin, les équipages jetèrent un cri d'effroi ; mais rien n'avait altéré la sérénité du front de Gama : il avait deviné la cause de cette lutte subite de la terre bondissant contre les flots, et d'un mot, nous dit le vieux chroniqueur, il rassura ces hommes qui cherchaient à lire dans ses yeux : « La mer des Indes tremble devant « nous, et la terre fait de même.... Enfants, c'est un pro- « nostic de victoire **. »

* Septembre 1523, jour de la Notre-Dame.

** *Voy.* Luiz de Souza, Annales du règne de Jean III, publiées par

Depuis vingt ans en effet, les Indes tremblaient devant ce petit royaume de Portugal, qui n'avait que quatre-cents ans d'existence: nulle contrée de l'Orient ne semblait à l'abri de ses conquêtes ou de ses audacieuses incursions, nulle plage de l'Afrique ne refusait ses établissements; mais lorsque Gama prononçait les paroles qui semblent clore sa carrière, il avait bien peu de jours à vivre; Duarte Pacheco attendait une fin douloureuse dans l'hôpital où il s'était réfugié, et Nuno da Cunha devait ordonner dans son testament que l'on payât au roi les fers avec lesquels il avait voulu que son corps fût jeté à la mer. Depuis quinze ans Albuquerque avait prononcé les mots mémorables qui prouvaient les angoisses d'une si grande vie et qui accusaient tout au moins les retards d'Emmanuel, s'ils n'attestaient son ingratitude ([23]).

« Mal avec le roi pour l'amour des hommes, mal avec « les hommes pour l'amour du roi.... Vieillard, tourne-toi « vers l'Église; achève de mourir, car il importe à ton « honneur que tu meures, et jamais tu n'as négligé de « faire ce qui importait à ton honneur. »

C'était sur un navire qui le ramenait d'Ormuz et qui venait de jeter l'ancre devant Goa que parlait ainsi le grand homme; il écrivit alors quelques lignes et elles ont été transmises religieusement. Nous les dirons ici puisque nous avons tenté de réunir tous ces mots héroïques qui, dans l'histoire de la marine, peignent les hommes et les temps ([24]).

« Seigneur, au moment où je vous écris je sens un trem- « blement, vrai signe de mort.... Au royaume j'ai un fils,

Hercolano; l'historien donne les détails les plus circonstanciés sur ce phénomène.

« faites-le grand comme mes services le méritent. Je lui
« ordonne au prix de ma bénédiction de vous le demander.
« Quant aux choses de l'Inde je n'en dis rien, elles vous
« parleront pour elle et pour moi ([25]). »

L'empire de la Perse, les côtes du Malabar, les îles de l'océan Indien, tout parlait de ses conquêtes ou de ses découvertes; il n'y avait point de régions inconnues vers lesquelles il n'envoyât des navires. Dès l'année 1506, la grande île de Madagascar avait été signalée par Jean Gomez de Abreu, et en deux années successives le tour de cette terre si importante aux yeux des Européens avait été fait deux fois par les Portugais. Après qu'il a assujetti Malacca, Albuquerque expédie pour la première fois vers les Moluques Abreu et Francisco Serrâo, l'ami et le parent même de Magellan; plus tard, Duarte Barbosa doit le rejoindre; il séjournera dans ces îles durant seize années, et ce sera lui qui peindra des couleurs les plus sincères l'histoire de ces régions ignorées. On le voit donc, grâce aux persévérants efforts de la navigation, l'Europe connaîtra enfin ces terres privilégiées où croissent les parfums et les précieuses épices ; elle sera en possession d'un secret que lui cacha longtemps l'Orient et que l'opulente Venise ne sut jamais.

Mais il faut le dire ici, cette époque si fertile en événements prodigieux était également fertile en avertissements sévères, car la cupidité menaçait déjà de détruire tout ce qu'avaient fait tant d'hommes désintéressés. Il se disait des choses, durant ce siècle, qui garantissaient l'honneur des hommes et qui grandissaient la dignité des peuples. Les Annales de la marine dans la Péninsule nous en donneront une preuve de telle nature, que nous l'offririons pres-

que comme un exemple de ces nobles enseignements que les âges doivent se transmettre.

C'était encore au temps de Gama : Ormuz s'était révolté, un incendie terrible avait été la suite de cette rupture des traités ; les chefs musulmans vinrent se soumettre et crurent un instant faire oublier par la richesse de leurs présents la perfidie de leur conduite. Le jeune amiral, Don Luiz de Menezes, refusa dignement les magnifiques cadeaux entassés devant lui, et plus tard il fit connaître cette lettre que lui avait écrite Ignacio de Bulhoẽs son ancien gouverneur.

« J'ai été serviteur du comte votre père et je suis ici mi-
« nistre du roi; l'une et l'autre circonstance m'oblige à vous
« écrire. J'ai foi qu'au nom de toutes les deux vous me
« donnerez crédit. Venez porter secours à la meilleure
« place des Indes, venez venger la mort de cent vingt
« Portugais assassinés traîtreusement et de sang-froid. Je
« vous fais savoir que nous sommes déjà au temps prophé-
« tisé par un Gentil, qui disait qu'après avoir gagné l'Inde
« comme des chevaliers, les Portugais la perdraient comme
« des marchands.... Il ne suffit pas, monsieur, d'avoir les
« mains nettes et d'être de condition, il faut qu'il y pa-
« raisse. La première de ces choses sert de sécurité lorsqu'il
« s'agit d'affaires, la seconde doit servir à conserver sa
« dignité. Ici tout est en telle situation, qu'il n'y a pas un
« maure qui croye que notre fer ne puisse fléchir devant
« l'argent, et vous ne trouveriez pas non plus un chrétien
« qui pensât qu'il en pût être autrement. Vous êtes fils de
« bon père, élevé à bonne école; à bon entendeur il suffit
« de montrer la route et de le laisser : Dieu vous garde. »

Mais pour suivre l'ordre que tiennent ici les noms de

tant de marins illustres, il faut rétrograder simplement de quelques années; il faut recueillir le récit sommaire des découvertes accomplies par des navigateurs sortis de la Péninsule, de la France ou de l'Angleterre. Deux Espagnols se présentent d'abord.

Tous ceux qui se sont familiarisés avec le récit des événements si imposants et si variés qui accompagnèrent la découverte du nouveau monde se rappellent, sans aucun doute, cette riche famille des Pinzon, établie à Palos-de-Moguer et toujours prête à partager les périls des expéditions lointaines: je ne sais quelle ardeur irréfléchie peut-être, quel sentiment de haine injuste s'empare de l'aîné de ces marins, d'Alonzo Pinzon, lorsqu'il se trouve en contact avec Colomb. Soit qu'il envie les succès obtenus par le grand homme, soit qu'il se méprenne sur les droits que lui ont donnés des secours dirigés d'une main habile, ses prétentions vont toujours au-delà de l'équité; mais après tout, c'est un homme expérimenté dans le conseil et fort durant l'action; c'est un de ces esprits hardis qui ne mesurent point l'œuvre à accomplir sur les forces communes, et qui triomphent par la persévérance de leur volonté. Son frère Vicente Yañez Pinzon, moins âpre de caractère, est un esprit plus méditatif; en l'année 1508 il unit ses efforts à ceux de Juan Dias de Solis, qui a déjà accompli plusieurs découvertes, et à eux deux appartient la gloire d'avoir exploré les premiers la plus grande portion de ce vaste littoral de l'Amérique Méridionale qui se perdait sur les cartes dans un vague mystérieux. En cette même année, 1508, comme l'a fait observer un voyageur illustre « Solis et Vicente Yañez Pinzon étaient déjà parvenus au quarantième degré de latitude australe; ils avaient vu fuir les

côtes de l'Amérique vers le cap Saint-Augustin sur une longueur de neuf cents lieues marines. » Cette communauté dans la persévérance, cette persistance à braver l'inconnu durant d'immenses explorations, tout se réunit pour qu'on ne sépare pas dans sa pensée les deux braves navigateurs qui mirent en commun la gloire et les dangers. Toutefois, dans l'histoire de ces deux marins, il y a un fait notable qui échappe souvent au souvenir: l'un explore l'embouchure du fleuve des Amazones *, quelques mois avant la mémorable découverte de Cabral; l'autre va trouver la mort, en l'année 1516, aux bouches du Rio de la Plata (26).

Mais que d'efforts tentés à cette époque par l'Espagne, et que de courage employé pour continuer dignement l'œuvre du Génois! Heureux s'il ne se trouvait pas, parmi ces hommes énergiques, un Ovando, que le noble Las Casas n'aura que trop bien le droit de stigmatiser en l'appelant « le premier artisan de la destruction des Indes! » Plus favorisé que l'historien, qui ne doit rien céler, nous n'avons ici qu'une mission : c'est de dire en peu de mots quels sont les efforts de ces hommes qui méritent l'admiration et la reconnaissance.

Dès l'époque où Solis et Pinzon naviguent ensemble, l'île de Puerto Rico est soumise. L'année suivante, Alonzo de Hojeda et Diego de Nicuessa, se partagent la côte continentale, du cap Vela au cap Gracias-à-Dios; en 1512, l'ancien gouverneur de l'île de Saint-Jean, Ponce de Léon, entraîné par un rêve qui se reproduit jusque dans les mythes orientaux, s'en va chercher la fontaine de Jouvence, et à la Pâque fleurie il voit une terre abondante, fertile, à laquelle on conservera le doux nom de Floride.

* 26 janvier 1500.

Mais rien ne surprend plus l'Europe, ni la découverte de régions immenses, ni la vue des mers inconnues; à peine se sentira-t-elle émue de la grande nouvelle qui circule l'année suivante : en 1513, Vasco Nunez de Balboa part de la terre du Darien pour contempler des rives ignorées jusqu'à lui; il franchit la Cordillère, traverse des forêts peuplées d'Indiens, il se bat courageusement, il emploie habilement la ruse; et un jour (bien mémorable dans l'histoire des découvertes), les flots de la mer du Sud se déroulent à ses pieds; il est parvenu à un golfe que l'on appellera après lui le Golfe de Saint-Michel : le nom du guide des phalanges célestes est bien justement imposé à ce pays, qui deviendra si rapidement le théâtre de tant de luttes orageuses. Le noble Galvam nous dit, avec sa naïveté habituelle, que Balboa, parvenu à cette mer, qui devait s'appeler plus tard le Grand Océan, ne put résister au désir de compléter sa découverte; il monta certaines barques qui étaient là abandonnées, et le fit contre la volonté de l'Indien seigneur de cette côte; celui-ci le priait de n'en rien faire parce que ces eaux étaient périlleuses. « Mais il voulait « savoir ce qu'il en pouvait être et dire qu'il y avait navi- « gué; il s'en revint assez satisfait, ayant beaucoup d'or, « d'argent, grand nombre de perles qu'on pêche en ces « lieux, d'où il advint que D. Fernand lui fit faveur et « honneur *. »

Parlerons-nous de l'expédition de Pedrarias d'Avila et de Gaspar de Morales, qui eut lieu en 1515, dans ces contrées où l'on était en quête de l'île des Perles ; dirons-nous, les navigations de Gonçalo de Badajoz et de Luiz de Mercado,

* Antonio Galvam.

le long des côtes de la mer du Sud? ceci a lieu encore en l'année 1515, qui fut marquée par l'expédition d'Ayrès d'Avila et de l'Alcayde Gaspar d'Espinosa, auxquels il était donné de découvrir dans ces parages deux cent cinquante lieues de côtes, et qui fondèrent *la Cité de Panama.*

Grâce à ces navigations incessantes, une terre plus riche et plus fertile va bientôt être aperçue: en l'année 1518, Jean Grijalva, qui devait périr d'une manière si misérable neuf ans plus tard, voit le premier les côtes du Mexique ; « et les Indiens de ces contrées, nous dit une vieille « chronique, le prenaient pour un dieu voyageur, tant « ils étaient d'esprit simple et de coutumes supersti- « tieuses ([27]). »

Le signal est donné, et l'année suivante Hernando Cortez doit paraître. Promoteur de la navigation comme Alphonse d'Albuquerque, il n'appartient pas plus que le héros des Indes à cette phalange de marins qui illustrent l'époque. Pour dire seulement quelques-unes des actions de cet homme extraordinaire, un volume suffirait à peine : contentons-nous de quelques souvenirs, qui le peignent. Son mot, lorsqu'il s'adressait à ses compagnons, était le vieux proverbe espagnol : « Où ira donc le bœuf s'il ne laboure? »

Voyez-le cependant, quand ce rude travail est accompli : il est déjà vieux, et c'est blanchi par les fatigues qu'il se présente à la portière du char qui conduit l'empereur. « Qui êtes-vous? —Majesté, je suis l'homme qui vous ai « donné plus de provinces que vos pères ne vous ont « laissé de villes. »

Plus heureux que Christophe Colomb, néanmoins, le conquérant du Mexique a été dignement honoré par ses contemporains : une mer porte le nom de Cortez ([28]).

Pizarre a été jadis le compagnon de Balboa; mais il ne se contente point d'une exploration presque pacifique, et nous ne dirons rien ici de la sanglante conquête qui asservit le Pérou (29).

Mais avant que ces grandes choses n'aient lieu dans le Nouveau Monde, les navigateurs qui sillonnent les terres de l'Orient ne se lassent point. Le premier Portugais qui but les eaux du Gange, nous dit un vieux voyageur, ce fut Jean Coelho, et durant cette même année, en 1516, la Chine fut vue pour la première fois, de la mer, par Fernand Perez d'Andrade; à Jean de Sylva, appartient aussi l'honneur d'avoir visité le premier les Maldives : nous sommes parvenus en 1518. L'année suivante commencera un voyage mémorable, qui doit former comme une ère nouvelle dans les fastes de la navigation.

Après les noms de Colomb et de Gama, le plus grand nom, c'est celui de Magellan. En 1519, ce compatriote de tant de hardis marins part, non comme un traître, on l'en a accusé, mais comme un homme qui a changé de patrie (30)... Que lui importe à lui, il va changer le monde... S'il a quitté le Portugal et si l'Espagne l'a accueilli, il est du petit nombre de ceux que l'univers doit glorifier : ainsi que cela est arrivé tant de fois, Magellan ne doit pas recueillir les fruits de son génie ; il meurt assassiné par un roi sauvage. Mais deux hommes sont partis avec lui, qui achèveront son œuvre. L'un, Pigafetta, c'est le patricien de Venise, raconte l'étonnant voyage ; l'autre, simple pilote, se pare légitimement d'un rayon de cette gloire : c'est Sébastien del Cano ; au-dessous du globe que Charles-Quint lui a donné pour armes parlantes, il a seul le droit d'inscrire cette devise :

Primus me circumdedisti ([31]).

Elle dit, dans sa concision, le plus grand voyage maritime qui ait été encore fait par les hommes ; elle atteste que, grâce à la prudence de l'habile pilote, tous les doutes enfantés par la théorie sur la forme de notre globe, viennent enfin de s'évanouir.

« Magellan avait fait entrer dans le monde extérieur et « visible cette même vérité que Colomb avait été chercher « dans un autre ordre de choses et d'idées *. »

Bientôt nous arrivons au temps de François Ier, et dans l'histoire de la marine c'est une époque glorieuse pour la France, c'est un temps de découvertes vraiment mémorables, d'expéditions hardies, qu'il faut rappeler ici en peu de mots, mais qui se basaient sur des travaux antérieurs que l'on n'a pas suffisamment appréciés, parce qu'on ne les a pas toujours connus.

M. de Humboldt a dit excellemment : « A toutes les époques de la vie des peuples, ce qui tient au progrès de la « raison, au perfectionnement de l'intelligence, a ses ra- « cines dans les siècles antérieurs, et cette division des « âges, consacrée par les historiens modernes, tend à sé- « parer ce qui est lié par un enchaînement mutuel. Sou- « vent au milieu d'une inertie apparente, de grandes idées « ont germé dans quelques esprits supérieurs, et dans le « cours d'un développement intellectuel non interrompu, « mais limité pour ainsi dire dans un petit espace, de mé- « morables découvertes ont été dues à des impulsions « lointaines et presque inaperçues. »

Avant que la France possédât ses habiles cosmographes

* Barchou de Penhoen.

du seizième siècle, les Guillaume Le Testu, les Rotz, les Vallard, les Hamon Blesien, avant que les grandes villes de la Provence et de la Normandie ne couvrissent les mers d'expéditions commerciales qui inquiétaient si fréquemment Gènes, Venise et les deux nations maritimes de la Péninsule, la France possédait quelques hommes de théorie dont les noms sont complétement oubliés. Il faut bien le dire, elle a conservé meilleur souvenir de ses braves conducteurs de nefs, de ses hardis combattants. Qui sait aujourd'hui que le docte Charles V consacrait des heures sans nombre à l'étude de l'astronomie, et qu'il poussait si loin son ardeur pour cette science qu'on était effrayé à la cour de sa persévérance à s'initier à de tels secrets? Qui s'est enquis des travaux de Nicole Oresme, le savant évêque de Lisieux, auquel on doit l'un des traités cosmographiques du quatorzième siècle. Ce roi de France, dont la sagesse est demeurée proverbiale, a cependant apposé sa signature au bas d'un de ces antiques monuments de la cartographie naissante, qu'un splendide ouvrage nous transmet aujourd'hui pour établir la marche de la géographie ([32]); et le prélat, nourri de l'étude des anciens, mais élevé au sein d'une cité maritime, nous fait connaître, dès l'année 1377, les doctrines d'Aristote sur le ciel et sur le monde. Il fait mieux encore, il compose un traité de la sphère que le siècle des découvertes adopte, puisqu'il l'imprime en en modifiant seulement le langage. Ainsi deux hommes séparés par leur naissance, mais unis par la nature de leurs études, travaillent secrètement, pour ainsi dire, et sans que leurs noms doivent plus tard être glorifiés, à l'avancement d'une science dont ils reculent les bornes au profit d'autres nations. Il est bon de le répéter ici, dans un temps où cer-

taines connaissances précises étaient si rares, la France compte deux hommes éminents par leur rang et par leur doctrine, qui font leur étude particulière de cette science indispensable aux progrès de la navigation : elle peut les placer avec orgueil à côté des hommes pratiques qui ne lui manquèrent jamais ([33]). Un peu plus tard, un autre prélat surnommé l'*aigle des docteurs*, Pierre d'Ailly publiera dans la langue universelle de ce temps un traité de cosmographie destiné à jouer dans les destinées du monde un rôle dont le savant du quatorzième siècle ne se doutait certes pas. Son *Imago mundi* devint l'un des livres vraiment usuels de Chistophe Colomb. Pierre d'Ailly devait partager avec le Florentin Toscanelli la gloire d'avoir dirigé, dans ses premiers essais d'investigations scientifiques, celui qui donna aux souverains de l'Espagne un nouveau monde ([34]).

Mais si ces livres étaient purement théoriques, s'ils ne constataient même que les doctrines de l'antiquité sans les discuter, au moyen de quelques découvertes nouvelles qui n'échappèrent point à Roger Bacon et à Raymond Lulle, les hauts faits de la marine n'étaient point dédaignés au point de vue militaire. Nous ne dirons rien de l'admirable livre de Joinville, que tout le monde a présent au souvenir. Vers le milieu du quinzième siècle, un chanoine nommé Sébastien Mamerot, écrivait pour Louis de Laval, seigneur de Châtillon, son livre des *Passaiges fais oultremer par les rois de France contre les Turcs et les aultres Sarrasins*, et le siècle de Louis XI vivait de ces grands souvenirs. A défaut de nouvelles expéditions guerrières, telles que celles des croisades, il se plaisait dans ces récits, où le moins beau rôle n'était pas joué toujours par ces Musulmans de Syrie que Mamerot appelle les *Maures oultre ma-*

*rins*. Ces splendides volumes, qui nous restent encore sous le nom de *Merveilleuses histoires*, et dans lesquels on raconte en style du quinzième siècle les voyages de Rudbroeck, de Hayton, d'Ascelin, de Plano Carpini, prouvent que la France avait toujours les yeux fixés sur les régions lointaines, et que, pour elle, rien de ce qui se rattachait à la science difficile de la navigation ne devait être négligé ([35]).

Dès le temps même de Louis XII, d'aventureuses expéditions avaient été accomplies par des navigateurs français; on fait même remonter à l'année 1504 celle de Paulmier de Gonneville, à qui certains historiens veulent faire honneur de la découverte des terres Australes, mais que la critique plus attentive de notre époque considère avec juste raison comme l'un des premiers explorateurs des côtes de Madagascar : nous ne pensons point que l'on puisse reléguer complétement parmi les récits apocryphes une relation où figurerait bien antérieurement un Dieppois nommé Cousin, auquel on fait jouer un rôle d'une haute importance dès 1488. Nous supposons qu'il y a ici confusion dans des relations mal indiquées; ce qui demeure irrévocablement acquis à la science, c'est que les navigateurs normands fréquentèrent les côtes du Brésil, bien avant le sacre de François Ier, et que le nom de Denis de Honfleur figure en tête de cette liste.

Tout le monde sait que la cour de France eut le tort, irréparable au quinzième siècle, de refuser l'adoption de l'idée féconde qui lui était offerte par le Génois. François Ier, qui monta sur le trône en 1515, n'eût pas eu probablement ce tort à se reprocher, lui qui fondait le Hâvre-de-Grâce, et qui commençait par des efforts habilement dirigés une ère nouvelle pour les fastes maritimes de la France. Les

admirables cartes que nous a léguées Guillaume Le Testu, dont les travaux se basaient certainement sur des travaux antérieurs, prouvent que des marins pratiques d'une incontestable supériorité ne manquaient pas alors à nos ports; un louable esprit d'équité toutefois y faisait accueillir dignement des étrangers. Verazzani vint se mettre au service de la France. En 1524, le pilote florentin explora les côtes de l'Amérique Septentrionale, depuis le 30° nord jusques à Terre-Neuve, et il prit possession de cette froide région au nom de sa patrie adoptive (36).

C'était bien peu sans doute pour elle, dans un temps où chaque année apprenait aux divers États de l'Europe l'acquisition de fertiles provinces ou d'opulentes cités, dont l'Espagne et le Portugal agrandissaient leurs vastes domaines. Ne pouvant mieux acquérir, on ne dédaigna point les régions désertes. Après le mot si connu du spirituel rival de Charles-Quint *, plusieurs navigateurs provençaux et normands s'en allèrent hardiment sillonnant les mers, prétendant sans doute, et avec raison, faire chose sérieuse des railleries du roi. Qui ne connaît l'opulente fortune d'Ango, et la terreur qu'inspirait ses nombreux navires: le vicomte de Dieppe se montre du moins religieusement reconnaissant de cette prospérité, car dans un charmant missel qui lui a appartenu, selon que le veut la tradition, nous lisons ces vers pieux, adressés à Jésus (37).

Grâce te rends humblement des bienfais
Et des honneurs qu'en ce monde m'a fais,

* François Ier souffrait avec plus d'impatience qu'un autre cet accroissement de puissance, et il avait coutume de dire : « Je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui donne toutes ces terres nouvelles à mes frères d'Espagne et de Portugal. »

Je te requiers que soye ton homme lige,
A tout jamais à cela je m'oblige *.

Quinze ans après que ces vers eurent été écrits, au fort de l'heureuse fortune du hardi corsaire, un homme qu'il aimait, qu'il protégeait, et qui selon toute probabilité avait déjà visité les mers du Brésil et de l'Inde, un bourgeois de Dieppe s'en alla aventureusement vers l'archipel de la Sonde, vers ces contrées que les Orientaux ont nommées les paupières du monde ; Jean Parmentier partit en 1529, avec son frère Raoul, pour l'île de Sumatra. Comme Jacques Cartier, qui lui succédera bientôt dans cet exposé rapide, Parmentier n'est pas sans doute un explorateur de terres inconnues, un navigateur qui a su accroître le domaine de la géographie ; mais il se dirigea vers les régions désignées plus haut, à l'époque où les Portugais frappaient de la peine de mort quiconque en dévoilerait la route par la communication des cartes marines. Poëte renommé en son temps, cosmographe habile, navigateur plein de hardiesse, il n'hésite pas à entreprendre, pour le bien de la science surtout, un voyage qui ne lui fut pas nécessaire quant à l'accroissement de sa fortune; son but est d'acquérir « haulte renommée. » Nous l'offrons ici comme un type de ces voyageurs qui visitent les régions lointaines, plutôt en quête des idées qu'à la recherche des biens de la terre. Voyez-le s'enquérir des singularités d'un art inconnu ; écoutez-le lorsqu'il raconte ses admirations naïves ! Au temps de la renaissance, il nous donne le spectacle d'un de ces esprits curieux dont les observations amèneront tant

* Cette prière est de 1514 et elle est composée à l'occasion de la naissance de Marie Ango.

de changements inattendus dans le domaine de l'intelligence. Dans cette île de Ticou, à deux lieues de Sumatra, où doit être creusée sa tombe, le voyageur dieppois n'est certes pas préoccupé uniquement des périls qui se multiplient pour lui et ses braves compagnons; il admire les monuments, il visite les édifices sacrés, il est toujours préoc« cupé des choses étranges et curieuses » qui s'offrent à ses regards; écoutons le vieux narrateur qui le remplacera. Le 20 septembre de l'année 1529, les navigateurs normands étaient arrivés « à une isle verde et bien plantée de palmes, « contenant une lieue ou environ... En cette isle avoit un « temple ou mosquée de façon assez antique et magistra« lement composée de pierres. Le capitaine le voulut vi« siter tant dedans que dehors. Le grand prestre le fit ou« vrir, et entra dedans, et l'ouvrage lui plut fort, et en « espécial une closture de hucherie de mouleures d'antique, « les meilleures qu'il vit jamais, avec balustres mignone« ment tournées, si que le menuisier de nostre nef s'esba« hissoit de voir si bon ouvrage [38]. »

Voilà bien l'admiration d'un de ces enfants de Dieppe qui se reposent, par la culture des arts et de la poésie, des hasards auxquels ils sont toujours voués durant ce siècle aventureux.

Ce serait peut-être ici l'occasion de dire quelques mots du voyage maritime dont les détails nous ont été transmis par le seigneur de la Borderie; il nous ferait connaître une grande expédition qui partit de Marseille par ordre de François Ier, et que commandait le baron de Saint-Blanquart, général des armées navales. Ce récit ne nous conduirait qu'en des régions bien connues, car l'amiral s'en allait au secours de l'ile de Rhodes. L'intérêt qui s'attache

aux grandes explorations, et même l'ordre chronologique, nous conduisent vers les régions que venait de visiter Verazzani, et qui laissaient encore ouvert un vaste champ aux découvertes ([39]). Ce fut en 1534 que Jacques Cartier accomplit sa première expédition au Canada, et il en fit trois autres. Rien n'est curieux et naïf comme la relation de la seconde, qui nous a été transmise dernièrement dans un précieux recueil * ; rien n'est sincère même comme le récit du vieux navigateur, et il eût été à désirer qu'on l'imitât plus fréquemment qu'on ne le fit par la suite, lorsqu'on prétendit nous initier en termes pompeux aux coutumes de ces peuples infortunés. Un chef avait été arraché aux siens, les sauvages le réclamèrent, il y eut alors parmi ces Indiens un de ces conseils solennels qu'on nous a si souvent dépeints.

« Et à l'heure, nous dit un des compagnons de Cartier, « les dicts peuples et Donacoua firent entre eulx plusieurs « prédications et serymonies, lesquelles il n'est possible « de escripre par faulte de l'entendre. »

Quatorze ans plus tard, lorsque Henri II fut monté sur le trône et qu'il eut chargé le marquis de la Roche de faire la conquête du Canada, du Labrador, de la Grand'Baye et des terres adjacentes, un poëte du temps conviait les contemporains en ces termes à la colonisation de ces vastes contrées, qui offraient déjà leur asile aux luttes orageuses des partis :

Comme on voit la vigueur d'une plante engourdie,
Au changement de place, alaigre s'éveiller
Et de plus riches fleurs le parterre émailler;

* M. Ternaux-Compans, *Archives des Voyages*.

Ainsi France alemande en Gaule replantée :
Ainsi l'antique Saxe en l'Angleterre entée.
Bref, les peuples ainsi, nouveaux sièges traçants,
Ont redoublé, gaillards, leurs sceptres florissants...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Sus, sus donc, compagnons qui bouillez d'un beau sang,
Et auxquels la vertu éperonne le flanc,
Allons où le bonheur et le ciel nous appelle;
Et provignons au loin une France plus belle!

Grâce au génie de la navigation, ce doux nom de *France* devait être imposé à trois vastes régions du nouveau Continent; il fallait encore néanmoins, persuader bien des hommes et braver bien des périls *.

Avant qu'une colonie naissante s'établisse dans ces contrées grâce aux efforts de Roberval et à ceux de ses compagnons, dans l'ordre des temps le pilote qu'on doit nommer, après l'explorateur le plus célèbre de l'époque de François Ier, c'est Jean Alphonse, c'est le marin saintongeois dont les étrangers se sont quelquefois attribué la gloire, mais dont la nationalité n'est plus douteuse et qui mérite qu'on inscrive son nom après celui de Jacques Cartier ([40]).

Nous avons dit bien rapidement les premiers travaux de la France, nous avons vu quel est le rude labeur qui occupe les Espagnols et les Portugais. L'Angleterre réclame sa place.

Le tour du monde avait été fait; mais l'Europe avait besoin d'entendre une fois encore le récit de cette grande nouvelle. A nos voisins appartient incontestablement l'hon-

* Le Canada s'est appellé la *Nouvelle-France*, le Brésil la *France antarctique*, et la Guyane la *France équinoxiale*.

neur d'avoir renouvelé l'expédition merveilleuse de Magellan. En 1577 nous voyons partir un homme brave et habile, du comté de Devonshire, en quête des aventures : ce sont les riches galions de l'Espagne et les trésors entassés déjà dans les cités de l'Amérique qui entraînent ce marin audacieux : les besoins de la science ne sont pour rien dans ses prévisions. En ce temps Élisabeth a déjà dit au souverain des Espagnes ces mots mémorables qui font prévoir sa grandeur :

L'Océan est libre comme l'air.

Drake entreprend de réaliser les prévisions de sa souveraine. Il va braver la puissance espagnole jusqu'en ces mers où elle se croit à l'abri de toute attaque ; mais après avoir pillé les trésors du Pérou, il juge prudent de ne point traverser le détroit de Magellan, et il revient par les mers de la Chine : esprit entreprenant, bravoure, sagacité, ce chef audacieux sait tout réunir, et il ne lui manque qu'une pensée plus noble à livrer aux souvenirs de l'histoire (41).

Après Drake, après l'infortuné Sarmento, Cavendish * ne fait, pour bien dire, « qu'une œuvre de guerre et de spoliation. » Il incendie Payta et Puma ; il s'empare des riches cargaisons de l'Espagne ; il allie toutefois à cet amour du pillage les grandes libéralités d'un gentilhomme de ces temps. D'un mot les contemporains peignent d'ordinaire sa merveilleuse fortune. « Il avait fait assez de butin, disent-ils, pour acheter un beau comté. » Il alla cependant mourir misérablement sur les côtes du Brésil. Il fut donné à Cavendish d'accomplir encore une fois le tour du monde, et

* Ou Candish.

il le fit en huit mois de moins que celui de Drake. S'il faut flétrir cette âpreté pour le gain, qu'il oubliait d'ailleurs dès qu'une contestation s'élevait entre lui et ses compagnons, il faut le louer de son sincère amour pour la science. « Ses « observations ne contribuèrent pas médiocrement à « augmenter les connaissances nautiques de son épo- « que *. »

Au temps où une reine énergique sait faire évanouir d'un seul mot les bruits calomnieux qui s'attachent à toute renommée, l'Angleterre compte plus d'un marin, moins heureux que Drake peut-être, qui a reçu la grande Élisabeth à son bord, mais dont les travaux souvent inaperçus ne sauraient être oubliés. Tel est ce Frobisher, qui eut pour se consoler la gloire attachée aux grandes tentatives; tel est Humphrey Gilbert, à qui il resta au moment du péril la noble résignation des grandes âmes, et qui dans l'imminence du péril sut consoler ses compagnons, grâce à une pieuse énergie:

« Courage, enfants! on arrive aussitôt au ciel par l'Océan que par la terre. »

On doit se le rappeler, l'idée dominante vers ce temps, c'est la recherche du passage au nord-ouest. Parmi les marins qu'entraînera une vaine espérance et qui ne reculeront qu'au dernier instant lorsqu'il s'agira de cesser d'audacieuses tentatives, le plus célèbre est John Davis, qui précède l'entreprenant Baffin. En 1585 il part; la terre de la Désolation reçoit de lui un nom qu'elle gardera longtemps; puis il désigne un de ces promontoires neigeux qui se dressent devant ses navires, pour rappeler l'une des

* Desborough Cooley.

plus grandes renommées de l'Angleterre : celle de Ralegh. Sa navigation difficile continue, et, s'avançant à l'ouest, il entre dans un vaste détroit qu'il explorera plus tard : cette fois, l'épaisseur des brouillards et la violence des vents s'opposent à ce qu'il accomplisse des découvertes qu'il entrevoit. Mais il reviendra deux fois encore dans ces parages désolés. Ce détroit, auquel a été imposé le nom de Cumberland, il le visitera sur une plus grande étendue durant un troisième voyage ; il ira même plus loin qu'aucun de ses devanciers, si bien qu'un écrivain moderne croira pouvoir dire : « Que le détroit auquel a été donné le nom de Hudson « a été, en fait, découvert par Davis, dont le nom est d'ailleurs fort justement resté à celui qu'il avait traversé sous « la latitude nord la plus éloignée *. »

Davis, qui a parcouru durant tant d'années les mers du Nord, accompagnera plus tard Cavendish dans son deuxième voyage au détroit de Magellan, et il ira mourir de la main d'un pirate sur les côtes de Malacca ([42]).

Mais les noms des martyrs qui s'offrent à d'inévitables périls se pressent en foule, et l'espace nous manque pour les nommer ; ils n'appartiennent pas tous d'ailleurs à l'Angleterre. Parmi les plus persévérants, il y a deux Hollandais. Tels sont Cornelis Cornelison, et William Barentz. Grâce aux derniers efforts que nous signalons, la Nouvelle-Zemble et le Spitzberg sont découverts ; il y aurait ici de grandes douleurs à faire connaître, d'admirables dévouements à raconter. Si l'ordre que nous suivons nous met en présence d'autres souffrances, il nous ramène heureusement vers des contrées plus riantes.

Dix-huit ans ne se sont pas écoulés, depuis l'expédition

* Desborough Cooley.

du chevalier Drake, lorsqu'un Espagnol, Alvaro Mendaña de Neira accomplit avec Queiros de nouvelles découvertes dans le Grand Océan. Ce marin donne alors au monde un spectacle étrange et inouï sans doute dans les fastes de la navigation. Dès 1556, explorateur trop peu connu, il avait navigué dans la mer du Sud; et la vue des îles de Salomon, si vaguement indiquée d'ailleurs, avait été le résultat de ce premier voyage. Lorsqu'en l'année 1595 il voulut aller chercher de nouveau cet archipel où l'Espagne prétendait établir une colonie, il entraîne avec lui sa femme, que l'histoire nous représente comme appartenant à l'une de ces familles distinguées que la mère-patrie envoyait alors dans ses nouvelles possessions : elle était jeune encore ; Mendaña la jette sans crainte au milieu de ces périls, et lorsqu'il expire sur des rivages à peu près inconnus sans avoir accompli la mission qui lui était dévolue, il a encore la force de tracer ses volontés dernières; celle qui l'a si courageusement suivi, la femme qui l'a soutenu de son noble courage, deviendra la gouvernante de la flotte. Dona Isabelle Barretos accepte ce dernier legs; elle comprend toutes les obligations qui lui sont imposées, et pour les remplir, elle sait trouver un courage viril. Comme elle prétend continuer les découvertes de Mendaña, elle sait, quand il le faut, menacer d'un châtiment sévère l'un des officiers supérieurs de la flotte, qui prétend se soustraire à son autorité. Alors que les difficultés paraissent être devenues insurmontables, c'est par ses ordres que le célèbre pilote portugais de l'expédition la ramène à Manille; avant que Fernandez de Queiros n'ait fait ses dernières dispositions pour abandonner cette île inhospitalière de Santa-Cruz, elle recueille pieusement les

restes de son mari, qui ont été ensevelis avec pompe sur ces rivages ; elle y joint ceux de son frère, et bientôt elle arrive à l'Ile, où devait cesser pour elle cette mission étrange durant laquelle elle avait su déployer un courage si persévérant, et qui a contribué sans doute à sauver de l'oubli le nom d'Alvaro Mendaña (43).

Hâtons-nous de le dire cependant, parce qu'il s'agit ici d'un fait qui semble avoir échappé aux historiens les plus minutieux : ce n'est pas à la première expédition de 1556, due au navigateur dont nous venons de signaler la fin douloureuse, qu'il faut faire remonter les premières découvertes dirigées vers l'Océanie. En 1526, Saavedra avait visité la Nouvelle-Guinée ; puis, ainsi que nous le raconte l'illustre et malheureux gouverneur de Ternate *, Fernand Cortez avait envoyé en exploration dans ces mers inconnues deux navigateurs dont les travaux n'avaient pas été sans succès. Fernand Grijalvares et Alvarado, après une navigation de plus de mille lieues, nous dit-on, avaient vu plusieurs îles dont les noms sont altérés sans doute dans une relation confuse, mais qui étaient habitées par des sauvages appartenant évidemment à la race des nègres océaniens.

Encore quelques années, et cette mer immense n'aura plus de mystères, grâce à Queiros, à Torres, aux navigateurs hollandais ; il faut répéter encore, à la fin du siècle, cette grande parole de Colomb : « Les chaînes qui retenaient les barrières de l'Océan ont été brisées. »

L'histoire est là pour nous l'attester, en 1596 c'est du fond d'une prison de Lisbonne que sortent les renseignements qui vont changer pour quelque temps encore la face du monde maritime. De même qu'il est arrivé, un siècle

* Antonio Galvam.

auparavant, que Vasco da Gama a ravi le commerce des Indes aux Vénitiens, de même il arrive, vers la fin du règne de Philippe II, que Cornelis Houtmann enlève à la Péninsule la suprématie commerciale qu'elle a cru pouvoir conserver. Privé de la liberté parce qu'il a su dérober un de ces secrets que cèlent si soigneusement les deux grandes nations maritimes, Houtmann s'adresse à l'énergique persévérance des marchands d'Amsterdam, et ces marchands peupleront bientôt les mers de l'Inde de leurs fécondes colonies. Dans ce mouvement immense et d'abord mystérieux qui déplace une partie de la puissance du monde, la grandeur des événements et la variété des faits empruntent un aspect nouveau du caractère des conquérants. Ces hommes, qui font de l'économie une des vertus premières et qui savent si bien gagner des royaumes, reviennent toujours sans faux orgueil au lieu d'où ils sont partis ; le luxe encore splendide de l'Orient ne saurait les éblouir ; avant tout, ils sont gens de sens, et ils songent à la gabelle des terres bien plutôt qu'à l'asservissement des nations ; ici la magnificence des événements procédera de la patience dans le courage, comme elle est venue jadis de l'enthousiasme dans les sentiments religieux. Ces marchands hardis dédaigneront toujours le caractère chevaleresque de leurs rivaux ; et cependant ils s'immoleront de sang-froid, dès qu'il faudra laisser un grand exemple. Voyez au pied de son mât brisé l'amiral Patry : désemparé, prêt à tomber au pouvoir d'Oquendo, il sent que le Brésil va échapper à la Hollande ; il refuse toutefois de se rendre, et il se jette à la mer, laissant pour enseignement à ses compatriotes un mot sublime : « L'Océan est le seul tombeau digne d'un amiral batave. »

Avancez encore de quelques années, et la prophétie du vieux soldat d'Albuquerque sera réalisée, car plus d'un demi-siècle avant l'expédition dirigée par Cornelis Houtmann, un vieux compagnon du conquérant d'Ormuz, brisé par l'âge, privé de la vue, n'avait plus d'autre consolation que celle qu'il puisait dans les souvenirs d'inflexible sévérité qui avaient maintenu si longtemps l'honneur intact de son pays. « Lève-toi, s'écriait-il en frappant la tombe de « son bourdon, on perd ce que tu avais gagné. »

C'est qu'en effet par ses rigueurs salutaires, Alphonse d'Albuquerque avait su maintenir intactes ses immenses conquêtes : il était d'ailleurs le père de cette lignée de braves qui poussaient l'abnégation d'eux-mêmes jusqu'au stoïcisme, et qui ne se montraient avides que pour l'accroissement du pays ; mais si Jean de Castro, l'héroïque explorateur de la mer Rouge, put prouver en mourant qu'il ne laissait pas même de quoi se faire soigner en sa maladie dans le palais désert des vice-rois de l'Inde, si Fernand d'Ataïde n'emportait pour tout bien dans son pays que les quatre vases remplis de eaux des quatre grands fleuves de l'Orient, magnifique emblème de tant de conquêtes, tout sera fini lorsqu'un grand poëte navigateur se sera écrié dans son désespoir, en parlant de la patrie expirante : « Elle meurt, mais je meurs avec elle *. »

Robertson a dit que la conquête de l'Amérique n'était qu'un admirable épisode de la vie de Charles-Quint : la perte des Indes dont l'Espagne avait hérité avec toutes les acquisitions du royaume voisin, l'anéantissement du commerce de l'Orient surtout, voilà sans doute un bien dou-

* Luiz de Camoëns.

loureux épisode de la vie de Philippe II et de celle de son fils. Sans compter les désastres de l'invincible Armada, peu de temps après la bataille d'Alcaçar Kébir, on avait vu commencer, dans la patrie de Gama, cette série de victoires navales qui devaient enrichir la Hollande; mais dans le grand Océan, l'Espagne avait fait quelques conquêtes maritimes, dont il est vrai elle ne semblait pas vouloir multiplier le nombre: c'est pour l'Espagne, si riche déjà des efforts de Colomb, que le dernier grand navigateur des Portugais sillonne des mers inconnues. Il est juste d'inscrire son nom à côté de celui de l'Espagnol célèbre qui vit le premier un nouveau continent, et que la géographie moderne a d'ailleurs justement glorifié. Fernandez de Queiros n'est que le pilote de l'expédition où Torres commande ; mais si ce dernier visite l'immense contrée qui portera plus tard le nom de Nouvelle-Hollande, son compagnon, presque ignoré aujourd'hui, découvre l'île délicieuse de Sagittaria ** et la terre des Nouvelles-Hébrides. Son esprit actif médite d'autres découvertes. Qui ne gémirait de le voir écrire au roi d'Espagne ces paroles pleines d'un douloureux regret, destinées à rester toujours sans réponse :

« Si de simples indices ont rendu Christophe Colomb « opiniâtre; quand j'ai vu de mes yeux, quand j'ai touché « de mes mains ce que j'offre aujourd'hui, il faut bien que « je devienne importun. »

Queiros ne se fatigua point dans ses demandes; mais à peine fut-il écouté, et il mourut obscurément (44).

Après ce nom qui trouve aujourd'hui si peu d'écho, vient

* Pedro Fernandez de Queiros et non Quiros, comme l'écrivent à tort les biographies, naquit à Evora.

** Otahiti, 11 février 1606.

un nom qui fatigua l'univers de sa renommée, et que l'Angleterre ne se lasse point de suivre d'un œil curieux, à travers les innombrables événements auxquels il se rattache. Nous laisserons dire à sa patrie les douloureux souvenirs qu'il lui a légués et le récit de ses déceptions amères. Un écrivain célèbre a vengé Walter Ralegh * des iniques persécutions qu'il souffrit par amour d'une renommée tardive; il l'a mis sans hésitation au nombre des trois grandes figures sur lesquelles on s'arrête lorsque les principaux événements de l'histoire du Nouveau Monde commencent à se dessiner et appellent notre méditation. Humboldt juge l'illustre captif digne du rang auquel notre siècle l'élève « par l'influence immense qu'il a exercée sur le genre hu-« main..., par la colonisation de la Virginie.

Sur le bronze, c'est la date de la mort qui a été inscrite, car dans les fastes de la marine elle constate une grande injustice et une grande infortune : sir Walter Ralegh fut décapité en 1618, à l'âge de soixante-six ans.

Et toutefois l'un des écrivains éminents de son pays n'a pas craint de le faire comparaître devant un tribunal qu'il ne pouvait plus récuser. Nous l'avouerons cependant, tout en admirant jusque dans ses écarts ce génie entreprenant, on ne saurait trouver sévère le jugement du poëte ** :

« Ralegh préféra la gloire à sa conscience ([45]). »

Mais le commencement du dix-septième siècle, où nous sommes parvenus, est une brillante époque dans les fastes de

* L'orthographe de ce nom a été fixée ainsi par le savant M. Walkenaer.

** Ben-Jonson.

notre marine. Avant de nommer nos grandes expéditions guerrières ou scientifiques, il faut dire au moins les noms de cette phalange de Français intrépides, qui explorent sans relâche les côtes de l'Amérique, qui visitent ses îles, qui descendent ses fleuves, qui entonnent leur chant de victoire après le chant de mort des Indiens! à partir de Villegagnon dont la mémoire se rattache à un rocher, qu'on nous désigne encore dans la baie délicieuse de Rio-de-Janeiro, à partir surtout de Jean Ribaut, du noble Goulaine de Laudouinière, qui nomme la Caroline et qui la colonise. Que de navigateurs intrépides et désintéressés, que d'abnégation dans le dévouement, que de grandeur dans les sacrifices! Quelques-uns de ces noms ont pu être inscrits parmi ceux qui disent notre gloire militaire; il en est d'autres dont nous voulons parle ici :

Parvenus à l'époque où l'on méditait l'établissement des grandes colonies, l'intrépide Samuel Champlain devra être toujours considéré comme le type du fondateur. En présence des misères de son temps, au souvenir des terres fécondes explorées jadis, mais inutilement, par les Français, il répète les paroles d'un vieux voyageur qui le suivit dans ces régions; il s'étonne qu'un si beau lieu ne soit qu'une magnifique solitude. « Alors que tant de gens languissent au monde, qui auroient pu faire profict de ceste terre. » Voyez-le en 1603, de retour de sa première expédition, où figurent Demons, Angibault, dit Champ-Doré, l'habile pilote, Poutrincourt, qui deviendra aussi fondateur de cités. Il ne fait qu'un court séjour en France, et il part pour gagner de nouveau les régions qu'il a si bien explorées : en 1608, Québec, la nouvelle capitale du Canada, s'élève. Après avoir sillonné courageusement les mers où il a su montrer

la science du marin, Champlain remonte les grands fleuves, il pénètre dans la région des forêts inconnues, il fait admirer le courage des Français à des hommes que nul genre de courage ne semble devoir étonner. Plus tard, les Anglais eux-mêmes admirent son intrépidité devant la cité naissante qu'il cède à la force, mais qu'il ne saurait abandonner, et que d'ailleurs Richelieu va lui faire rendre : lorsqu'il meurt, l'œuvre qu'il a méditée est accomplie; il est environné d'Indiens et d'Européens, dont la réunion fait pressentir ce que deviendra cette société nouvelle. Plein de sympathie pour l'idée qui a tenté de personnifier le génie de la navigation, nous faisons aussi des vœux afin que l'art du statuaire reproduise le noble souvenir qui s'attache au marin français. Nous nous associons à la pensée de l'un des derniers biographes de Samuel Champlain : nous voudrions que « sa statue s'élevât comme un colosse antique...,
« sur l'un de ces lacs immenses, véritables mers inté-
« rieures, où le premier il aura conduit la vieille Europe et
la France (46). »

Mais dès l'origine, l'Angleterre devra se rencontrer dans ces régions avec nous. L'époque à laquelle Champlain fonde Québec est l'époque à laquelle s'accomplit une mémorable découverte. Expédié par des négociants de Londres à la recherche du fameux passage vers les Indes à travers le pôle nord, Henri Hudson part d'abord en 1607, avec dix hommes et un mousse, et il commence sur sa frêle embarcation les explorations qui ont rendu son nom célèbre. Il prélude à ces grands travaux qui ont fait de lui un vrai martyr de la science. L'année suivante, son équipage est augmenté ; il emmène quatre matelots de plus ; il fait dès lors plusieurs observations sur l'aiguille aimantée, dont les

navigateurs modernes lui tiennent compte aujourd'hui encore. La Hollande l'emploie ensuite. Ce n'est en réalité qu'à un quatrième voyage qu'il parvient à l'extrémité nord-ouest du Labrador et qu'il voit le baie de Saint-Michel; mais jeté par son équipage dans une frêle chaloupe, abandonné sur ces mers inhospitalières, il y périt, sans que nulle voix nous ait peint ses dernières souffrances.

Il faut répéter avec l'un de ses historiens, que la grande mer qu'il avait explorée à l'Est, au cap Wolstenholm, devait ouvrir la route aux explorations à venir. En 1612, Thomas Button succède à l'illustre victime. Button ne peut être glorifié d'aucune grande découverte; mais, le premier dans ces parages, il joint à la science du marin l'art d'éveiller l'esprit des hommes et de maintenir leur âme dans son énergie, au milieu de l'engourdissement d'une nature qui sommeille. Marin philosophe, il prélude par ses efforts aux admirables résultats que saura obtenir plus tard en l'imitant un grand navigateur (47).

Vers cette époque, un homme qui joint la théorie à la pratique a préludé, lui, depuis longtemps déjà, aux travaux qui doivent illustrer son nom. En 1616, Baffin part de nouveau pour les mers polaires. Il s'avance dans ces eaux inconnues plus loin qu'il n'a été donné de le faire jusqu'alors à aucun marin. La relation un peu confuse de ses travaux obscurcit sans doute sa renommée; mais deux siècles plus tard, ce sera pour lui une gloire suprême que d'être loué par l'illustre Parry (48).

Les noms de Bennet, de Jonas Pole, nous conduisent jusqu'à l'année 1619, époque à laquelle Jean Munk, le Danois, doit découvrir la terre nouvelle à laquelle il donnera le nom de son pays; puis viendra James Fox, marin

inhabile, mais homme entreprenant, qu'il faudra ranger du moins parmis les rares esprits qui penchèrent à croire impossible la découverte d'un passage au nord-ouest.

Vers ce temps la France cite encore avec reconnaissance les noms des la Touche de la Ravardière, des Razilli, des Diel d'Enambuc, des Jean Bourdon, qui tous s'illustrent en Amérique ; ces hommes sont tous de braves marins ou de hardis soldats. Mais parmi les grands explorateurs de ce temps, l'homme le plus extraordinaire sans doute, c'est Cavelier de la Salle, c'est le voyageur qui fait un trajet de près de quinze cents lieues pour servir une colonie naissante et pour glorifier son pays. Et toutefois son indomptable courage, son héroïque persévérance mettent en relief de hautes qualités, différentes de celles que l'on exigeait dès lors chez le marin. Si plus heureux qu'Orellana, qui descendit le fleuve des Amazones, il acquit une gloire sans mélange lorsqu'il entreprit d'éclaircir tous les doutes qui existaient sur le cours immense du Mississipi ; s'il lui fut permis d'imposer le nom de *Louisiane* au beau pays dont la magnificence ravit ses regards, la renommée qu'il gagna alors, et qui doit désormais grandir, se rattache à un autre ordre de travaux que ceux dont nous offrons ici un rapide exposé. Nous répéterons sans doute volontiers avec M. Léon Guérin, que Cavelier de la Salle accomplit par terre une découverte dans laquelle avaient échoué par mer les Ponce de Léon, les Pamphile de Narvaez et les Ferdinand de Soto ; mais il nous a semblé que si nous comptions son nom parmi ceux des navigateurs, il aurait fallu inscrire ceux des Benalcaçar, des Ursua, des Lewis, des Klarke, des Clapperton, des Laing, et en dernier lieu celui de cet héroïque Caillié qui s'embarqua sur le *Dhiolibâ* et qui vit enfin Tombouctou.

Et toutefois l'année 1683, qui retrouve La Salle à Québec après tant de travaux, est une grande époque à signaler dans l'histoire de la géographie du nouveau continent.

Les explorateurs de l'océan Pacifique réclament maintenant un nouveau coup-d'œil.

Nous l'avons déjà dit, durant la première moitié du dix-septième siècle, l'empire de la mer est aux Hollandais ; ce sont eux qui accomplissent la plupart des grandes découvertes. Ici nous nous appuierons du témoignage de l'un des marins les plus illustres dont la France ait droit de s'honorer*. Après avoir dignement apprécié les efforts de l'infatigable pilote de Mendaña et de Torres, il juge ainsi ses successeurs :

« Passons promptement sur le voyage de Spilberg en 1615 et en 1616, qui n'ayant rencontré au nord de la ligne que deux ou trois îlots encore indéterminés, ne devra peut-être sa triste célébrité qu'au traitement injuste et barbare que cet amiral eut à exercer au nom de la Compagnie envers le célèbre et malheureux Jacques Lemaire.

« Celui-ci, de concert avec Schouten, venait d'immortaliser son nom par la découverte du détroit de Lemaire, des *îles des Chiens, Sans-Fond, Water, des Mouches, des Cocos, des Traîtres, Espérance, Horn ;* il avait encore reconnu les îles nommées par Tasman *Ontong-Java, Vertes, Saint-Jean-Moïse* et plusieurs autres sur la côte nord de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Guinée qu'il avait laissées sans nom ; car il avait prolongé presque entièrement toute l'étendue de cette grande terre. »

* Dumont-d'Urville.

Lemaire, abreuvé de dégoûts, mourut sur l'Océan en revenant en Europe.

Dumont-d'Urville énumère les découvertes faites successivement, de 1616 à 1629, sur divers points de la Nouvelle-Hollande ; il nomme en passant Hertog, Zeachen, Édels, Nuitz, Witt, Carpenter et Pelsart ; il mentionne même Jacques Hermite, dont le voyage infructueux remonte à 1624 ; mais le nom de Tasman lui semble digne d'occuper une place à part dans les fastes de la navigation. Selon ce marin célèbre, qui a bien le droit d'être sévère : « On le doit citer avec honneur : c'est le plus remarquable « des navigateurs au dix-septième siècle, après Lemaire et « Dampier. » Nul n'a oublié sans doute, qu'Abel Tasman a découvert la Nouvelle-Zélande en 1642 ; l'année suivante, d'autres explorations trop longues à énumérer achèvent d'immortaliser son nom. Il prolonge d'ailleurs, durant cette expédition mémorable, une portion de la côte nord de la Nouvelle-Guinée, et dans un autre voyage que l'inquiète jalousie des Hollandais tient caché au reste du monde, « il accomplit d'importantes découvertes sur la côte méri- « dionale de cette grande contrée » Le noble nom de Tasman a été imposé à ces îles, qui donnent à l'Europe l'étrange spectacle d'une race vraiment poétique dans sa barbarie, et dont les expéditions guerrières nous rappellent les temps héroïques des peuples les plus heureusement doués ([49]).

Le nom de Van Diemen reste imposé par Abel Tasman lui-même à une terre déjà célèbre, où le repentir peut avoir un asile si le crime y est puni. Une tradition touchante lie ce souvenir à la plus noble pensée du navigateur ; il exprima ainsi, dit-on, un amour saintement voilé et une recon-

naissance qu'il avait besoin de dire au monde. Mais le gouverneur-général des Indes Néerlandaises fut à la fois un promoteur zélé de la navigation et un explorateur éclairé ; il visita les côtes de la Nouvelle Hollande, et il découvrit même dans ces parages un point ignoré avant lui.

Nous sommes désormais dans le champ des découvertes incontestées, nous marchons au milieu des faits signalés avec précision ; la parole du marin nous est plus nécessaire, et nous lui demandons son autorité pour juger encore quelques hommes éminents de la Hollande et de l'Angleterre.

« Le voyage de Cowley, en 1683, ne mérite guère d'être « cité que parce que ce capitaine reconnut d'une manière « positive les îles Gallapagos, jusqu'alors très-vaguement « indiquées.

« En 1696, vingt-neuf habitants des îles *Palaos* sont jetés « par une tempête sur les côtes de Samal, et prouvent « ainsi la première connaissance de leur archipel. »

Le temps où va briller Dampier est marqué en France par les explorations trop peu connues de de Gennes et de Beauchênes-Gouin (50).

« Dampier, le plus judicieux des navigateurs de cette « époque, est expédié en 1699 pour faire de nouvelles dé- « couvertes dans les mêmes parages. Son expédition n'eut « pas tout le succès qu'on eût pu attendre d'un marin si « expérimenté et d'un observateur si laborieux. Cependant « il vit encore la côte nord de la Nouvelle-Guinée, décou- « vrit les îles *Mathias* et *Orageuse*, reconnut la côte orientale « de la Nouvelle-Irlande, et, franchissant le premier le « détroit qui porte son nom et sépare cette dernière île de « la Nouvelle Guinée, il découvre ensuite les îles du *Volcan*, « *Couronne*, *G. Rook*, *Longue*, *Rich* le long de cette terre

« Toutes les descriptions de ce navigateur sont exactes ;
« mais, comme ses prédécesseurs, privé de moyens sûrs
« pour déterminer les longitudes, son voyage ne peut
« prouver que l'existence de ces terres, sans assurer leur
« position.

« Huit ans plus tard, il parcourt encore, en qualité de
« pilote, l'océan Pacifique avec le capitaine Roggers, mais
« sans rien trouver de nouveau ([51]).

« François Padilla, en 1710, commence la reconnais-
« sance des îles *Palaos;* le mauvais temps le force de
« les quitter sans l'avoir terminée.

« La Barbinais traverse en 1716 ce même océan sans
« rien voir.

« Roggeween*, en 1722, découvre l'île de Pâques, les îles
« Pernicieuses » ; celles encore auxquelles il impose les noms de l'*Aurore,* des *Vêpres,* du *Labyrinthe,* et bien d'autres parmi lesquelles il en est quelques unes, nous dit-on, qui sont encore à retrouver. La rédaction de ce voyage fut confuse, les résultats de l'expédition furent jugés insuffisants. Cependant des découvertes réelles furent accomplies, et un pieux souvenir se rattache cette fois aux travaux imparfaits du navigateur. Lorsqu'il parcourt la mer du Sud, il remplit, au bout d'un demi-siècle, un projet médité par son père.

Ainsi dans l'œuvre que perfectionne le génie de la navigation, tous les sentiments qui dominent le cœur humain

* Roggeween, Roggewein, Roggewin. Ce nom est écrit ainsi dans un grand nombre de relations; nous avons conservé la première orthographe qui est adoptée par la *Biographie universelle* et par la *Biographie portative* de 1844. L'illustre auteur de l'*Histoire de la géographie du nouveau continent* l'appuie d'ailleurs de son autorité. *Voy.* t. III, p. 73.

servent à faire dédaigner l'idée du péril, toutes les espérances se laissent entrevoir, tous les mobiles puissants se retrouvent. Heureux quand c'est un pieux devoir qui s'accomplit, ou bien l'amour désintéressé de la gloire qui entraîne; plus heureux lorsque c'est l'amour de la science qui réclame ses conquêtes pacifiques: l'époque où nous sommes parvenus est, du reste, dans l'histoire de la navigation, le commencement d'une ère nouvelle. « Là s'arrêtent les voyages entrepris dans l'unique but de conquérir « de nouvelles terres et d'y chercher de l'or *. »

Disons-le cependant: quoiqu'on ne puisse pas les inscrire parmi les explorateurs proprement dits, il y a quelques noms recommandables qu'il faut prononcer ici. Feuillée qui visite le Chili en 1708, Roggers qui fait mieux connaître les Gallapagos vers la même époque, Frézier qui en 1712 exécuta des travaux réellement utiles à la géographie, enfin Le Gentil de La Barbinais qui traversa l'océan Pacifique en 1716, rattachèrent plus ou moins directement leurs travaux à la science.

Vitus Behring eut la gloire d'être deviné par Pierre-le-Grand. Choisi par ce souverain pour commander une expédition qui devait explorer les côtes ignorées du Kamtschatka, il remplit admirablement sa laborieuse mission : la reconnaissance de toutes les côtes septentrionales de cette grande presqu'île **.., et les premières notions de la séparation des deux continents furent le résultat de ce voyage. Treize ans plus tard, Behring partit de nouveau pour com-

* Dumont-d'Urville.

** Jusqu'au 67° 18'.

pléter les découvertes de sa jeunesse; mais victime de cet amour de la science, attaqué sur ces rives désolées d'une horrible maladie, il s'arrêta vaincu par le mal. Ceux qui partageaient ses fatigues le transportèrent dans une île inhabitée; il y mourut; ses restes furent ensevelis sous des neiges éternelles : le navigateur n'eut point de tombe. Qui aujourd'hui lui refuserait un pieux souvenir!

Malgré le mot de D'Urville, il faudra cependant citer encore un navigateur qui ne tourna pas ses regards uniquement vers les acquisitions de la science, mais qui marqua son passage par de curieuses explorations et par de brillants exploits. Nous voulons parler de l'amiral Anson, si redouté jadis par l'Amérique du Sud. Un mot spirituel caractérise assez bien ce marin célèbre et surtout le siècle où il vivait : on disait de lui « qu'il avait fait le tour du monde et qu'il n'y était jamais entré. » Il représente ici ces hardis navigateurs du dix-huitième siècle qui consommèrent l'œuvre de destruction après laquelle le pouvoir naval fut ravi aux Espagnols. Une ville de l'Amérique du Nord porte son nom, et l'un des premiers, malgré ses expéditions sanglantes, il accomplit un de ces pieux devoirs que ne devraient jamais mettre en oubli les navigateurs prévoyants. Lorsqu'il relâcha à l'île de Juan Fernandez, il y sema diverses plantes utiles, qui plus tard sans doute servirent à adoucir l'exil de ces réfugiés du Chili dont un éloquent écrivain nous a si bien raconté les souffrances. Georges Anson mérite d'être inscrit parmi les explorateurs de contrées nouvelles, puisqu'il découvrit l'île de Tinian, qui lui apparut alors sous l'aspect le plus gracieux, et dont une théorie ingénieuse a dû expliquer la dévastation.

L'expédition toute guerrière de l'amiral anglais marque un temps d'arrêt pour ainsi dire dans l'histoire des navigations mémorables. Après lui, et comme l'a fait observer judicieusement Dumont-d'Urville, plus de quarante années s'écoulent avant que le goût des grandes expéditions se réveille en Europe ; mais un nouvel esprit doit caractériser celles qui vont suivre. « Le noble amour de la gloire, le « désir de perfectionner la connaissance de notre globe en « seront le principal but. Désormais des actes de cruauté, « souvent aussi inutiles que honteux, ne signaleront « plus l'apparition des Européens chez des peuples en- « fants. »

Il faut rendre cette justice au commodore Byron, le parent du poëte illustre qui a si bien chanté les voluptés de la mer, il fut le premier à donner cette impulsion nouvelle, à inspirer le goût des conquêtes pacifiques. Cependant, ainsi que l'a dit encore le marin expérimenté dont nous venons d'invoquer le témoignage, « son voyage fut peu « fructueux ; cinq îles d'une faible étendue semblent peu « de chose, en effet, lorsque l'on compare ces résultats « à ceux des grands explorateurs qui bientôt vont lui « succéder. »

En effet, à partir de cette époque, le Génie de la Navigation semble s'être transformé : ce n'est plus seulement au marin qu'il fait entrevoir le prix d'un grand labeur ; il a lu dans le passé, il songe à grandir l'avenir, et pour réaliser tout ce qu'il a médité, il convie à l'œuvre, des savants, des écrivains vraiment philosophes, des artistes inspirés, ou, pour mieux dire, il trouve autour de lui, parmi les hommes de mer, les ouvriers infatigables dont il a besoin pour

accomplir ces travaux pacifiques; il dit à son tour, le mot du poëte :

Voici que devant vous s'étend un vaste espace,
C'est l'Océan*.....

L'Océan sera sillonné de toute part, il s'ouvrira à mille efforts, et grâce à la réunion de tous ces explorateurs, grâce à la régularité des préceptes qu'ils mettront en pratique, il y aura tout à la fois plus de gloire réelle à acquérir et moins de périls à braver. Lorsque la pensée redouble d'efforts pour apprécier dans leur variété infinie les travaux des navigateurs modernes, l'esprit n'est pas seulement frappé des innombrables conquêtes obtenues par tant de persévérance et par des méthodes scientifiques dont les résultats sont évidents pour tout le monde; il n'est pas seulement charmé par l'accroissement des connaissances les plus utiles, il est profondément ému, car il se reporte nécessairement vers le passé : et alors il analyse les travaux merveilleux, les précautions pleines de prudence, les préceptes remplis de sagacité qui ont amélioré insensiblement la situation du marin ; il voit que, grâce à ces prévisions, on a combattu jusqu'aux influences délètères des climats ou des éléments **.

* Charles Poncy.

** Voici ce que dit un de nos voyageurs les plus véridiques du seizième siècle : « J'ay veu, estant à Goa, arriver des navires où de mille à douze-cents hommes « qu'ils estoient partis de Lisbonne il n'en restait pas deux cents, et encore « presque tous malades du scorbut, voire bien souvent de mourir de soif. » (Voy. les Voyages de François Pyrard, T. 2, p. 127). Durant le voyage autour du monde de M. Duperrey, on n'a pas perdu un seul homme.

Parmi ces hommes qu'a grandis la reconnaissance du marin, après les noms de Wallis et de Carteret, noblement appréciés par l'Angleterre, nous trouverons un nom cher à la France : c'est celui de Bougainville. Au point de vue scientifique, « il ajoute à la géographie les îles des quatre *Facardins,* des *Lanciers,* de *la Harpe,* onze îles dans l'archipel Dangereux; visite *Taïti,* découvre l'archipel des *Navigateur,* l'*Enfant perdu*; retrouve les terres du *Saint-Esprit* de Queiros qu'il nomme Cyclades; découvre les îles de la *Louisiade ;* reconnaît plusieurs des îles *Salomon,* et termine enfin ses nombreuses découvertes par les îles des *Anachorètes* et de l'*Échiquier.* »

Frappé des descriptions prétentieuses de son siècle, encore ému des scènes imposantes dont il avait gardé le souvenir, Bougainville disait au poëte Roucher : « Nous « voulons qu'on nous passionne, et nous ne pouvons « être émus que par de grands tableaux. » Homme d'action, mais esprit contemplateur, Bougainville n'a pas été seulement utile à la science, il a agrandi le domaine des idées littéraires, et par l'exactitude de ses peintures il a développé plus d'un heureux instinct chez les grands écrivains du dix-neuvième siècle. C'est le père de cette lignée féconde qui se transmettra un heureux héritage pour l'honneur de la France, et qui, à chaque voyage de circumnavigation, pourra indiquer dans le domaine de la science quelque acquisition nouvelle. C'est le prédécesseur des Courtanvaux, des Fleurieu, des Surville, des Marion, des Grenier, des Verdun de la Crenne, des Lapérouse, des Freycinet, parmi lesquels il faut inscrire le nom de cet infortuné Péron, enlevé avant les années et dont on a pu dire : « Il s'est desséché comme un arbre chargé des

plus beaux fruits, qui succombe à l'excès de sa fécondité. »

Mais voici venir le marin que D'Urville a proclamé « le fondateur de la véritable géographie dans l'océan Pacifique. » Voici l'homme dont les voyages « eurent le mérite, « alors tout-à-fait extraordinaire, de ne pas enrichir la na- « vigation seule, mais toutes les sciences*. »

Quelques dates nous disent sa gloire; de longues pages ne suffiraient pas pour raconter ses travaux.

En 1728, Jacques Cook naît dans une pauvre famille; il navigue d'abord sur une barque chargée de charbon; en 1770 il est déjà l'admiration de l'Europe; en 1779 il périt sur les rivages d'Owhyhée; mais frappés d'un grand souvenir, les sauvages habitants de cette île divinisent dans leurs temples grossiers le martyr de la science, que l'Europe met au nombre de ses grands hommes ([52]).

En 1785, Galop de Lapérouse partit. — D'Urville a pu dire de cet homme illustre: « Si la fortune lui eût permis de revoir sa patrie, nul doute que ses travaux géographiques n'eussent rivalisé avec ceux de Cook et ne les eussent surpassés en précision, grâce au perfectionnement des instruments et des méthodes. » Ceci est un grand éloge; voici une belle page qui fait aimer l'illustre marin :

« O Lapérouse, l'heure de la souffrance est passée pour toi; que ne peux-tu voir la part que le genre humain t'a faite! est-il une couronne au monde comparable à celle que le malheur a mise sur ta tête? Pendant vingt ans, la femme qui t'avait consacré sa vie t'a tendu les bras avec amour, et depuis cinquante ans, par toute la terre, tout homme auquel est parvenu ton nom a senti battre son

* Dumont-d'Urville.

cœur au moindre mot qui promit de tes nouvelles. Tes compagnons sont tous honorés en toi ; en toi, dont ils ne pouvaient assez admirer l'aimable sérénité, l'irréprochable prudence, l'inébranlable droiture, l'inflexible équité ; en toi, qui as ressenti, dans toute leur implacable âpreté, les amertumes les plus redoutées de la vie ! Comme celui d'un autre grand naufragé, ton désastre a sanctifié au milieu des mers une île inconnue. Là s'arrêtent les marins : « C'est là ! » disent-ils, et leur œil s'ouvre à l'éclair fatal qui, à cette même place, illumina toute chose pour toi de sa lumière, effaçant les barrières de l'espace et du temps *.

Poursuivons notre devoir de nomenclateur.

Il semble que devant les infortunes de Lapérouse, de de Langle et de Laborde, toutes misères s'effacent. Voyez Bligh, cependant, que recommanderont plusieurs découvertes ; il est abandonné à la merci des flots par son équipage révolté. Edward Edwards, envoyé à la recherche des misérables qui l'ont voué à une perte certaine, se fait connaître aussi par de bons travaux. La tourmente qui agite la France n'empêche pas que Marchand parte de Marseille en 1791. Noukahiva, Vahuga, Vapoa lui apparaîtront tour-à-tour, et recevront le nom des *Iles de la Révolution*.

Quelques années auparavant, un marin de l'Angleterre qui appartenait au commerce devait faire sur un autre point des découvertes intéressantes. Dixon, qui naviguait en 1785 sous les ordres de Portlock, mais qui commandait un navire, allait bientôt nommer les îles Charlottes, et un détroit devait garder son nom. Ainsi qu'on l'a dit judicieusement, durant ce voyage il ne fit néanmoins qu'esquisser

* Claudius.

ce que termina Vancouver de la manière la plus parfaite*.

Au milieu de ces tourmentes politiques, un marin que la ville d'Aix compte parmi ses enfants est envoyé à la recherche de Lapérouse; Bruni d'Entrecasteaux doit exécuter de nouvelles reconnaissances dans le Grand Océan; la Provence peut s'enorgueillir du jugement que portera d'Urville sur l'illustre général, et sur les résultats de ses explorations. «Par leur suite, par leur exactitude, et par la confiance qu'ils peuvent inspirer, ces travaux surpassent tout ce qui avait été fait jusqu'alors, et n'ont été surpassés par aucun de ceux qui ont été exécutés depuis. La géographie doit à la campagne de d'Entrecasteaux la reconnaissance détaillée de toute la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie et des immenses brisants qui la ceignent au nord, de plusieurs des îles Salomon, du canal Saint-Georges, des îles de l'Amirauté, de l'archipel de Santa-Cruz, de toute la partie septentrionale de la Louisiade, des îles au nord de la Nouvelle-Bretagne et d'une partie de la Nouvelle-Guinée près du Cap de Bonne-Espérance: dans ces belles explorations se trouve comprise la découverte d'un grand nombre d'îles et d'îlots inconnus jusqu'alors.

Georges Vancouver avait eu le bonheur d'étudier à l'école de Cook, puis il avait accompagné Rodney et avait cherché un passage maritime au nord-ouest. En 1791 il navigue dans l'Océanie; il y découvre les *Embuches* et *Oparo*. Au mois d'avril 1792 il arrive sur les côtes de la Nouvelle-Albion, et il commence encore une série de travaux immenses.

« Vancouver ne peut être comparé à son maître Cook

* M. Bajot.

« par l'importance et la quantité des travaux; mais il le sur-« passe beaucoup pour l'exactitude et le mérite des recon-« naissances. C'est à lui que commence la bonne géographie « de détail. » Un autre écrivain, un compatriote de Vancouver, l'a jugé. Après avoir raconté ce relèvement mémorable des côtes nord-ouest de l'Amérique, qui ne fut terminé que vers le milieu de 1794, il fixe sa place à côté de Drake, de Cook, de Baffin, de Parry *.

En décembre 1797, Bass est chargé d'une mission périlleuse et toute scientifique dans laquelle l'accompagne Flinders, et dont les résultats sont trop remarquables pour n'être pas consignés ici, fût-ce bien sommairement. « Le principal objet du voyage était de déterminer s'il n'existait pas un détroit ouvert entre la Nouvelle-Hollande et la terre de Van-Diemen. » Ce grand problème fut résolu, quoique l'intrépide navigateur n'eût sous ses ordres qu'une chaloupe baleinière et un équipage de six hommes. Ce voyage de six cents milles dans une barque non pontée est un des plus remarquables que l'on connaisse ; il ne fut pas entrepris sous l'empire d'une nécessité rigoureuse, mais avec l'intention décidée d'explorer des rivages inconnus et dangereux ** (53).

Kotzebue, le fils du poëte, qui a laissé son nom à un détroit important, mérite ici un souvenir, Krusenstern dont les travaux honorent la marine russe, laisse la mémoire d'un explorateur infatigable. On l'a dit avec raison, les travaux de ce navigateur, réunis à ceux de Broughton et de Lapérouse, suffisent aujourd'hui pour nous donner une con-

* Desborough Cooley

** Desborough Cooley.

naissance assez exacte et presque complète « des côtes orientales de l'ancien monde. »

Des noms qui nous rappellent quelques hommes à jamais regrettables, tels que l'infortuné Blosseville, le consciencieux Freycinet, Bougainville le fils justement estimé du grand navigateur, viennent grossir cette phalange de marins éminents, de savants utiles, d'*illustres découvreurs** que la patrie ne saurait trop honorer : il en est toutefois un, que nous avons vu naguère parmi nous, qui arrêtera douloureusement nos souvenirs.

L'homme illustre dont le nom termine cette liste fut souvent un martyr de la science ; plus tard il fut martyr de la destinée, et pour que rien ne manquât au récit des luttes qui marquent sa carrière, pour qu'il y eût une conformité entière entre lui et tant d'autres grands navigateurs qui l'on précédé, sa mort devait être violente. Par une douloureuse exception, elle l'atteignit au milieu des joies paisibles de la famille ; il ne devait que soupçonner, pour ainsi dire, la renommée brillante si justement acquise à ses derniers travaux ; il ne lui était point donné d'atteindre ces jours de repos dont il parle avec une simplicité presque éloquente, lorsqu'il nous fait le récit des dangers dont naguères il était sorti. En ce temps de détresse, il y avait eu une heure funeste pour lui, où tout ce qu'un chef peut souffrir de torture morale, où tout ce qu'une créature vivante peut endurer d'angoisses l'avait atteint ; au souvenir de tels périls et lorsque son imagination lui représentait ses corvettes clouées sur un écueil de l'Océanie, il avait pu dire : « Elles

* Cette heureuse expression appartient au digne Fleurieu, qui s'est recommandé lui-même à la reconnaissance de ses compatriotes par de si beaux travaux.

« étaient sorties victorieusement de leurs luttes.... pour ve-
« nir finir misérablement sur un récif sans nom ; il eût mille
« fois mieux valu pour nous rester ensevelis dans les
« glaces éternelles du pôle sud. »

Un regard du père et de l'époux renouvela ce souhait dans son cœur.

Une date doit suffire à l'éloge de D'Urville; elle a été inscrite sur le livre de bronze ([54]).

## II

## LES PROMOTEURS.

---

Dans l'histoire des grandes explorations maritimes, une triple action nous frappe. Viennent d'abord les navigateurs d'instinct, les explorateurs qui ne doivent rien qu'à l'audace de leur génie; mais leurs découvertes sont circonscrites et presque toujours la réalisation d'une pensée hardie : les résultats d'audacieuses combinaisons ne peuvent fructifier que par la double influence de ces dépositaires du pouvoir qui s'éprennent d'une idée féconde, et de ces savants infatigables qui savent créer de nouvelles théories. Cette phalange est plus nombreuse qu'on ne le croit : il faudrait des volumes pour constater ces coopérations incessantes, et quelquefois secrètes, à une œuvre immense !

Rois de la terre, capitaines intrépides, missionnaires dévoués, marchands infatigables, savants, placés quelquefois à un rang si humble par leurs contemporains, tous doivent avoir ici un hommage, tous ont servi l'humanité, et la

tradition s'en va chercher jusque dans les plus vagues souvenirs de l'antiquité le nom du roi Nékos* pour le décorer du nom de Roi navigateur, comme elle interroge chez les peuples de l'Inde d'antiques théories, dont il ne lui est plus permis peut-être de dire complétement l'origine, mais dont on peut encore deviner les bienfaits**.

Nous rappellerons ces souvenirs pour des temps moins obscurs; toutefois nous ne saurions nous y arrêter; nous ne ferons qu'indiquer à la pensée reconnaissante une date, un nom, que l'histoire a marqués.

Alexandre et César disent le génie uni à la puissance. Alfred-le-Grand rappelle ces merveilleuses navigations d'Other vers le nord, qui précéderont la mémorable découverte du Groenland ([55]) accomplie un siècle plus tard. Ce grand nom dit d'ailleurs un roi qui, en des temps barbares, donne lui-même une impulsion prodigieuse aux découvertes géographiques. Parmi les monarques, c'est le prédécesseur de ce Roger qui crée une marine en Sicile et qui accueille Edrisi. Saint Louis évoque la grande époque des croisades. Alphonse-le-Savant donne les tables qui doivent immortaliser son nom. Vers le milieu du treizième siècle, les assemblées scientifiques, réunies par son ordre dans l'Alcaçar de Galiana, discutent tous les points théoriques qui accroîtront la science de la navigation ([56]). D. Henrique, fixé presque toujours sur son rocher de Sagres, est cependant désigné sous le nom du navigateur, comme si les peuples reconnaissants prétendaient

* « On disait qu'un pharao d'Egypte, le roi Nékos envoya en 617 des voyageurs sur les navires phéniciens pour faire le tour de l'Afrique. » Lelewel.

** Voyez les beaux travaux de M. Chasles sur le calcul chez les Hindous, dans les Mémoires de l'Académie de Sciences.

lui faire honneur de l'immense impulsion que reçoit la marine durant le siècle où il vit. Les Médicis, esprits généreux et puissants, impriment leur activité à tout ce qui se fait de grand en Italie. Isabelle de Castille reçoit d'un enfant de Gènes le plus magnifique présent qui ait été jamais fait à un souverain; un appui désintéressé le lui a valu, et la marine, dans la Péninsule, s'agrandit, grâce aux lois qu'elle donne et qu'elle sait faire respecter. Jean II de Portugal prépare l'expédition qui arrache à Venise sa puissance : il meurt avant le temps; mais Vasco da Gama, qu'il a choisi, découvre le chemin des Indes. Élisabeth élève sa voix fière au-dessus de celle de Philippe, et elle récompense magnifiquement celui qui a su accomplir pour la seconde fois le tour du monde. Louis XIV a reçu le don souverain qui devine toutes les supériorités et qui fait grandir une nation. Après la glorieuse paix de Nimègue, il compte autant de marins renommés que d'habiles généraux; deux nations maritimes de premier ordre, la Hollande et l'Espagne, sont abaissées sous ce règne. Flacourt tente de fonder une colonie à Madagascar ; Cavelier de la Salle part pour chercher les bouches de ce Mississipi qu'il a descendu naguères jusqu'à l'Océan. Voyez Pierre I^er^ contemplant un bateau abandonné sur un lac; plus tard il l'avoue: c'est à l'aspect de cette misérable barque qu'il faut faire remonter ses vastes projets; mais il ne médite pas seulement, il agit, et à sa mort la Russie compte déjà une marine de quarante vaisseaux de ligne et de deux cents galères. Louis XVI trace lui-même les instructions qui guideront Lapérouse. La science n'en est point surprise et l'humanité s'en réjouit. Frappée d'une grande infortune qu'on ne peut encore que soupçonner, l'Assemblée nationale oublie les malheurs du

pays pour ne songer qu'au malheur de l'un de ses enfants; le général d'Entrecasteaux part à la recherche de l'illustre navigateur, dont Louis XVI a bien deviné le génie, mais qu'il n'a pu préserver d'une fin douloureuse. Guillaume IV d'Angleterre offre l'exemple, peut-être unique dans les fastes de la navigation, d'un souverain qui passe par tous les grades de la marine avant de monter sur le trône; sous lui d'ailleurs de grandes entreprises maritimes ont lieu ([57]).

Frappée des accroissements qu'a reçus la géographie à la suite des expéditions anglaises où brille l'infatigable persévérance de Ross, une haute pensée voulut naguères doter la France d'une gloire nouvelle, en même temps qu'elle prétendait reculer les bornes d'une science dont les moindres détails lui sont familiers. Dumont-d'Urville part, après que le compas que tenait une main savante a marqué la route dont son courage et son admirable sagacité doivent faire surgir une terre nouvelle dans des régions inconnues.

On a dit que « le génie perçait dans le plus haut degré de l'enthousiasme par le calme et la liberté *. » C'est dans le calme d'une étude persévérante, c'est par l'indépendance de l'examen, que les grandes lois de la science sont découvertes. Au début toutefois, le crépuscule voile toujours une partie de la vérité; tant il y a de troubles dans la pensée humaine, tant il y a d'oscillation dans notre esprit avant que l'on puisse s'arrêter à l'idée immuable. Quelque infimes qu'elles nous paraissent donc, ces premières conquêtes de l'intelligence sont respectables. Voyez

* Fernow.

Eudoxe de Cnyde : il pouvait soupçonner la sphéricité du globe, grâce à la doctrine d'Anaxagoras* ; il vécut 370 ans avant J.-C., et il fut le premier « qui donna l'exemple de l'application des apparences célestes à la terre** ». Ce sera pour ces premières tentatives qu'il sera inscrit ici, car il ne lui est donné d'accomplir aucun de ces voyages autour de l'Afrique qu'il sollicita à six reprises différentes dans son besoin immense de savoir : « Hipparque, c'est l'homme que Delambre proclamera le plus grand astronome de l'antiquité sans aucun doute et sans aucune comparaison*** ». Eratosthènes, qui le précède, sera, selon ce savant célèbre, le premier fondateur de l'astronomie. Hippalus servira puissamment la science du navigateur, en découvrant les lois qui ramènent à des époques périodiques les moussons. Ptolémée, qui vit à Alexandrie dans la cent-vingt-cinquième année de notre ère, est le vulgarisateur d'un vaste ensemble de connaissances. Nous aurions voulu pouvoir inscrire à côté de son nom ceux de Strabon, de Pomponius Mela, de Pline-l'Ancien; ceux encore qui l'ont précédé de plusieurs siècles. S'il n'a fait que rassembler les travaux de ses devanciers, il aura le mérite d'avoir éclairé l'Europe, plus que tout autre, de ses lumières imparfaites. Et il l'aura fait jusqu'à ce qu'il y ait eu de ces esprits vigoureux dont parle un savant habile à connaître les origines, de ces esprits

* N'oublions pas ici qu'une des plus belles leçons du savant M. Guigniaut roulait, il y a deux ans, sur Eusèbe de Césarée, qui, au commencement du IVe siècle après J.-C., avait reconnu de nouveau la sphéricité de la terre, dans un passage de son Commentaire sur les psaumes : il se rétracta. Doué d'une assez vive intelligence pour deviner ce grand principe, Eusèbe n'avait pas assez de force pour persévérer dans son opinion.

** Lelewel.

*** « Avec Hipparque on voit naître l'astronomie rigoureuse. » Biot, *Journal des savants*, avril 1819.

rares dans tous les siècles, «qui, brisant le joug de l'autorité et combattant les qualités occultes, savent proclamer l'expérience comme le seul guide sûr. » Flavio Gioia rappellera ici une grande tradition scientifique plutôt qu'une gloire incontestée. S'il a toutefois perfectionné la boussole imparfaite que l'Orient nous avait envoyée, s'il a employé les forces de son esprit à rendre d'un usage plus facile cet instrument, merveilleux promoteur de tant de découvertes, on pourra répéter avec l'un de ses juges : « Perfectionner ainsi, c'est inventer », et son nom ne devra point être célé à la reconnaissance des marins (58). Maître Rodrigo, le compagnon de maître Joseph, et l'un des deux astronomes de Jean II, le collaborateur de Behaim de Nuremberg enfin, représente ici une race longtemps persécutée, et il proclame les services que la science en a tirés. On a pu dire en effet des Israélites : « Ce fut au moyen-âge, par l'intermédiaire des Juifs (59), que l'Occident reçut les erreurs, mais aussi les vérités de la science orientale * ». Toscanelli le Florentin est l'ami le plus persévérant de Colomb, et souvent il l'éclaire de ses calculs positifs. A côté de lui nous aurions voulu placer l'Allemand Regiomontanus, l'auteur des tables célèbres, et Juan de la Cosa (60), le savant pilote de l'amiral. Sebastien del Cano peut se parer avec orgueil de la devise que lui a donnée Charles-Quint. Améric garde au moins une gloire incontestable, c'est celle de grand cosmographe. Balboa voit le premier cette mer du Sud qui accroîtra de régions innombrables la terre telle que la laisse en mourant Colomb. A Las Casas, une autre mission, une mission toute de charité ; les biens terrestres

* Herder.

ne sont pas de son domaine, et l'on aura noblement apprécié son cœur, on aura dignement jugé l'un de ses frères, en disant : « Las Casas, Vasco de Quiroga, pieux philoso-« phes, qui veulent étendre à tous les hommes la protec-« tion des lois, en même temps que les bienfaits de l'Évan-« gile*. » Rien que par l'impulsion qu'il aura su imprimer aux âmes ardentes qui voudront l'imiter, l'apôtre du Nouveau-Monde aura multiplié les efforts de la navigation.

Ces marchands, qui égalent les princes en magnificence au temps de Charles-Quint, et qui s'unissent aux maisons souveraines, les Welser, rappelleront l'immense développement du commerce maritime, à l'époque des grandes découvertes. Albuquerque, c'est le promoteur infatigable de la navigation dans les mers orientales ; Cortez, c'est l'homme dont Pierre Martyr d'Anghiera pourra dire : « son génie triomphe de toutes les déceptions », et, grâce à ce génie qui brise les obstacles, les Espagnols découvrent la Californie et peuvent naviguer sur ses mers inconnues. Ango, c'est le type de ces hardis corsaires, qui aident sans relâche François I[er] dans ses espérances, et qui peupleront au seizième siècle les mers de l'Amérique et même celles de l'Inde de nos vaisseaux. Coligny, c'est la figure austère qui personnifie les vertus de la Réforme en ces temps de lutte ; c'est le marin désintéressé qui prodigue des biens pour chercher par-delà l'Océan un asile aux maux du pays. Guillaume-le-Testu, c'est le pilote habile, le cosmographe ingénieux, que les nations étrangères peuvent nous envier, et qui sert de sa science les nobles projets de l'amiral ([61]). Pedro Nunez, c'est celui qui enseigne trois rois de

* M. de Salvandy.

Portugal, dont la puissance repose tout entière sur la marine; c'est le rival d'Oronce Finée et le plus grand cosmographe de son temps. Keppler aura la gloire d'être appelé le fondateur de l'astronomie*, et la magnificence de son langage égalera quelquefois la perspicacité de son génie.

Enciso, qui les aura précédés dans le siècle, donnera des préceptes salutaires à tous les géographes de son temps, en répétant que l'expérience des temps est la mère de toute grande chose; il devient le guide le plus sûr des navigateurs conquérants qui illustrent cette époque : Santa-Cruz, Medina marchent à côté de lui. Ramusio ([62]), c'est l'Italien laborieux et persévérant, qui a su réunir en un vaste corps d'ouvrages les récits des voyages mémorables, que les hommes oublieraient sans lui. Hackluyt chez les Anglais, Jean Debry parmi nous, continuent ces utiles travaux. Dans l'histoire la plus rapide des promoteurs, la part de Colbert serait immense. Nous ne l'apprécierons que par un mot : « Grâce à sa sollicitude humaine et prévoyante, « le régime régulier des classes s'est substitué aux violences « de la presse **. » Mais ici l'espace nous oblige à franchir les années. Sir John Banks est presque un contemporain; compagnon infatigable de Cook lors de son premier voyage, ce sera à lui que seront dus, pour la plupart, les résultats scientifiques de cette grande expédition. Plusieurs Français essentiellement utiles à la science du navigateur cloront cette liste bien trop restreinte selon notre désir : le premier, c'est Borda, le savant consciencieux, le marin ex-

* Delambre.

** Chassériau.

périmenté (63). Un mot de l'un des hommes les plus éminents de la science expliquera le rang qu'il occupe ici : « Il doit « être regardé comme un des hommes qui ont le plus « contribué au progrès de l'art nautique..... L'époque « à laquelle il a publié ses observations doit être regardée « comme celle où les marins français ont abandonné les « routes de l'ignorance pour se guider par le flambeau « d'une science exacte *. » Celui qui le suit, c'est d'Anville, si digne de sa renommée. De grands navigateurs, entraînés vers des régions peu connues, ont avoué que ce savant, infatigable dans ses paisibles explorations, avait été quelquefois le seul guide qu'ils pussent consulter avec fruit. Dans sa naïve bonhomie, le digne vieillard évaluait par un mot célèbre les progrès qu'il avait fait faire à la Géographie : « Je « l'ai trouvée de briques, disait-il, je vous la rends d'or. » Deux noms célèbres mettent fin à ce coup-d'œil ; le souvenir qui s'attache à eux est encore trop vivant, l'immense utilité de leurs travaux est trop bien présente à tous les esprits, pour qu'il soit nécessaire d'expliquer à quel titre on a inscrit Pierre Leroy et Bréguet (64).

Quelques noms tracés en caractères arabes frappent les regards en tête d'un des livres de bronze : ce sont ceux de géographes célèbres, de voyageurs orientaux, eux aussi puissants promoteurs de la navigation. On a dit : « Ce furent les Arabes qui rendirent d'abord aux Italiens les ouvrages d'Euclide et d'Archimède. A la fin du douzième siècle et au commencement du treizième, les Chrétiens

* Biot.

reçurent presque à la fois l'algèbre, base de toutes les sciences modernes, et la boussole *... »

On ne pouvait donc sans injustice exclure ici ces conservateurs des doctrines antiques, qui ajoutaient encore à la science les fruits de tant d'observations laborieusement acquises. Parmi les noms qui brillent dans les écoles orientales, trois noms ont été choisis parce qu'ils dominent tout le moyen-âge, et qu'ils rappellent de grands enseignements aux Européens. Le premier, c'est celui de Mohammed Edrisi, que voit naître la dernière année du onzième siècle, et qui, après avoir brillé parmi les Arabes, vient demander l'hospitalité à Roger de Sicile, qu'on trouve en tête des princes de ce temps lorsqu'il s'agit de marine ou bien des sciences géographiques. La science du réfugié dotera alors le roi chrétien d'un globe d'argent, magnifique monument qui n'a pu traverser les siècles, mais sur lequel seront tracés avec un soin minutieux tous les contours du monde oriental. Le livre qu'écrit ensuite Edrisi pour expliquer l'usage de cet instrument splendide nous parviendra : il sera traduit de nos jours en français **, et deviendra une preuve, pour ainsi dire impérissable, des progrès qu'avaient faits les Orientaux en un temps où nous étions encore plongés dans la barbarie ***. A la suite d'Edrisi, se montre Ismael Aboulfédâ, le noble prince de Hamah, qu'a vu naître la Syrie, et qui, par la culture des sciences, a su se créer une

* Libri, *Histoire des sciences mathématiques en Italie*. « C'est à un marchand de Pise, Léonard Fibonacci, que nous devons la connaissance de l'algèbre : c'est lui qui a introduit ou au moins répandu chez les chrétiens le système arithmétique des Hindous » (1202) ; ibid.

** Par le chevalier Amédée Joubert, enlevé récemment aux sciences.

*** Aboulfédâ, né en 1272, meurt en 1331.

gloire plus durable que celle qu'il tenait de ses ancêtres : ses ouvrages furent nombreux et variés; mais le plus célèbre, celui qui jouit d'une juste renommée, roule tout entier sur la géographie. Un Orientaliste habile*, que la Provence compte au nombre de ses enfants, l'a traduit récemment en français, et par ses remarques l'a rendu plus accessible à ceux qui cherchent dans ces sources anciennes l'origine de nos connaissances.

Le troisième nom, c'est celui d'Ibn Bathoutha, qui a aussi écrit un livre célèbre, mais qui plus que tout autre s'est enquis par lui-même des faits qu'il voulait transmettre à la postérité. Aussi peut-on, sans hésiter, le proclamer le plus grand voyageur de son siècle, s'il ne l'est même des siècles suivants. Pour donner une faible idée de son courage, pour faire comprendre les efforts que renouvelle son infatigable persévérance, il suffira de rappeler en quelques lignes les points principaux de ce précieux itinéraire. Parti de Tanger, sa patrie, en 1325, durant vingt-quatre ans il voyage sans relâche, ou il entreprend de longues navigations. On le voit tour-à-tour visiter l'Égypte, la Palestine, la Syrie, les trois Arabies, l'Asie-Mineure, l'empire grec, la Perse, la Tartarie, l'Inde : la côte du Malabar est l'objet de son examen, aussi bien que l'île de Ceylan; puis il s'embarque pour Java, la mer Pacifique et la Chine. Revenu dans nos régions, il visite l'Espagne méridionale ; on le voit s'avancer dans l'Afrique centrale; enfin à lui appartient la gloire de signaler, le premier, Tombouctou, car il l'a visitée. Plus tard il parcourra l'Éthiopie, et il suivra avec enchantement le cours du Nil: la mort arrête cet infatigable voyageur en l'an 1370 (65).

* M. Reinaud.

S'il n'avait fallu placer au-dessous de ces aventureux voyageurs le nom d'un marin illustre parmi les Arabes, s'il n'avait paru équitable de rappeler dans la personne de Khaïr-Ed-din le fondateur de l'Odgeac d'Alger, on eût aimé à placer ici le nom d'un savant oriental auquel la science a d'immenses obligations * : dès le neuvième siècle, Ahmed Mohammed Ebn Khotaïr, mieux connu parmi nous sous le nom d'Alfragan ou plutôt d'Alfargani, et qui naquit dans la Sogdiane, eut la gloire de transmettre le résultat de la célèbre mesure, « de quelques degrés terrestres que le calife Almamoun fit exécuter dans la plaine de Sindjar (66). »

* Khaïr Aldyn, le bonheur de la religion; on prononce Khaïr-ed-din (67).

## III

## LES MARINS GUERRIERS.

Alcuin, l'homme de Charlemagne, lorsqu'il vient à parler de la mer, l'appelle « le chemin des audacieux » : c'est que dans notre pays de France, à partir du neuvième siècle, cette route périlleuse est sillonnée par des braves, dont nul aujourd'hui ne saurait dire le nombre ; c'est que les flots de l'Océan et de la Méditerranée étouffent des paroles sublimes, des clameurs héroïques, que les siècles ont oubliées peut-être, et qui se résument durant notre âge dans le cri parti du *Vengeur;* c'est que, si quelques noms ont pu être inscrits ici, il faudrait pour rappeler toutes les gloires une colonne immense, et elle suffirait à peine pour perpétuer ces souvenirs *.

La tradition rappelle une plainte du vieil empereur : on dit qu'en voyant les côtes d'un de ses royaumes ravagées

* On conçoit que le faible espace qui nous était donné ne nous permettait pas de nommer ici tous les hommes éminents appartenant aux nations étrangères. On n'a inscrit que quelques noms français.

par les hommes du Nord, Charlemagne pleura, parce qu'il était rempli de la crainte qu'il n'y eût plus après lui de pensée assez prévoyante, de bras assez forts, pour chasser ces hardis pirates, qui s'appelaient orgueilleusement « les Rois de la mer ».

Les dévouements courageux, les bras infatigables ne devaient pas manquer longtemps à la France; mais l'expérience des siècles n'avait pas fait comprendre encore à Charlemagne quels enseignements on saurait tirer en notre pays de ces combats si fréquemment renouvelés alors. Les Harald, les Rolf, les Stenkil, tous ces hommes dont l'unique volupté était de bien mourir, tous ces guerriers demi-barbares qui ne pouvaient plus vivre autre part que sur l'Océan, peuplèrent insensiblement nos côtes d'une forte race, qui s'adoucit par le christianisme, mais qui sut toujours mourir.

Sur les côtes de la Provence, cet esprit guerrier durait pour ainsi dire depuis les temps héroïques.

Si nous n'avions pas inscrit déjà, avec un juste orgueil, les noms des hardis explorateurs sortis depuis des siècles de nos ports de France, nous hésiterions peut-être à répéter une phrase qui dit bien notre gloire militaire dans sa concise éloquence, mais qui exclut presque les beaux souvenirs dont nous aurons aussi à nous parer :

« Nous n'avons guère paru sur les flots qu'en chevaliers « pour conquérir l'Angleterre et la Palestine, pour donner « un monarque à Londres, un roi à Jérusalem, un empe- « reur à Constantinople, un duc à Athènes, et un prince à « cette Lacédémone que notre dernier triomphe maritime « devait délivrer à Navarin *. »

* Châteaubriand.

Navarin n'est déjà plus notre dernier triomphe!... On le voit, les grands noms et les grands événements se pressent ici; nous nous garderons bien de traiter même sommairement un sujet fécond qui ramènerait sous notre plume des faits historiques racontés par les Châteaubriand et par les Augustin Thierry : tout le monde a dans le souvenir leurs pages éloquentes, et, après avoir laissé dire magnifiquement de telles conquêtes, nous nous contenterons d'appeler ces noms glorieux à peu près dans l'ordre des temps.

Le premier qui réveille chez les Français un souvenir incontestable de gloire militaire, c'est celui d'Eustache le Moine; mais ce nom appartient plutôt à un chef indiscipliné qui va chanter ses joies sauvages sur les flots de l'Océan qu'à un chef prudent qui sait obtenir par l'habileté de ses dispositions une renommée dont la patrie s'honore plus tard. Au treizième siècle, le célèbre aventurier boulonais peut s'écrier, comme les hommes du Nord : « La mer est mon champ; le navire est le coursier des flots. »

Si nous consultons Froissard, de 1338 à 1340, il nous parlera de ce rude combat naval où figura le *Saint-Christophe,* l'un des plus merveilleux navires qui naviguassent dans les mers de France; il vous décrira cette bataille *féloneuse* et très-horrible, où il faisait si bon voir messire Hue Kieret, le bon chevalier et hardi, et aussi messire Pierre Babuchet et Barbevoire, « qui au temps passé avoient fait maint meschef sur mer et mis à fin maint Anglois ».

Une bien noble figure paraît ensuite; elle rappelle toutes les vertus guerrières du moyen-âge : c'est celle de Jean de Vienne, l'amiral de France. Pour faire comprendre ce que fut sa vie, bien peu de mots suffiront, et à l'heure suprême ce sera lui qui les dira.

L'illustre marin avait deviné quel serait le résultat d'une attaque imprudente durant la bataille de Nicopolis; le sire de Coucy lui demanda ce qu'il convenait de faire, il se contenta de répondre: « Là où la vérité et la raison ne peuvent être crues, il faut bien que règne l'outrecuidance; mais puisque le comte d'Eu veut combattre, et que nous ne pouvons le retenir, nous devons le suivre, fût-ce même à la mort. » Jean de Vienne mourut en effet comme un digne amiral de France*.

Cette lutte orageuse contre les musulmans, qui a son origine dès les premières croisades, continuera encore durant plusieurs siècles, 'et elle enfantera sur les mers des dévouements sans nombre, des actions dont l'audace fera pressentir, même dès le quinzième siècle, la gloire future de notre marine militaire. Au commencement du quinzième siècle, une institution toute religieuse et toute chevaleresque se développe glorieusement, et tire en partie son lustre d'hommes éminents de notre pays. Si, comme on l'a dit avec raison, l'honneur du nom français reste confié à Prégent de Bidoulx, il l'est aussi, quoique moins directement, aux Pierre d'Aubusson, aux Émeri d'Amboise, aux Guy de Blanchefort, aux Philippe de Villiers l'Isle-Adam, grands-maîtres des chevaliers de Rhodes. Plus tard, ce sera un chevalier français de l'ordre de Malte, qui, le 25 octobre 1541, au jour où Charles Quint frémissait d'une défaite, ira ficher son poignard dans la porte de Babazoun, comme si avant de mourir, et tenant encore l'étendard de la religion, il annonçait à la France qu'Alger la victorieuse devait un jour lui appartenir **.

* Voyez M. L. Guérin, *Histoire maritime de la France*, 3e édition.

** Il se nommait Savignac et sa biographie a été omise dans tous les recueils.

Nous sommes dans une grande période, et nous arrivons à des guerres plus désastreuses peut-être que celle qu'enfantaient deux religions séparées à tout jamais.

Des Aymar de la Garde est un de ces hommes qu'il suffit de nommer pour susciter mille souvenirs d'habileté persévérante et d'audacieuse intrépidité. Le nom de Gourgues rappelle le noble vengeur d'un crime commis envers la France et même envers l'humanité !

Les Razilly, car aujourd'hui on sait qu'une seule pensée de reconnaissance ne suffit pas pour honorer ce nom, les Razilly se trouvent partout où le pays a besoin de leur courage; on les voit sur les côtes de France, lorsqu'il faut défendre le pays ; dans le Nouveau Monde, lorsqu'il s'agit de conquérir une patrie nouvelle à des milliers de malheureux; sur les rivages de l'Afrique, lorsqu'il est nécessaire de triompher pour l'honneur du nom chrétien.

Ici, notre tâche cesse : ce seront les souvenirs de tout un peuple qui rappelleront les glorieuses actions des d'Estrées, des chers Paul, des Duquesne, des Tourville*, des Duguay-Trouin, des Forbin, des Jean Bart; ce seront les pages des livres les plus connus qui nous remettront à la mémoire, si l'on pouvait l'oublier, ce qu'ont fait les Cassard, les Galissonnières, les Pointis, les Orvilliers, les d'Estaing, les Suffren, les Couedic, les Lucas, et enfin ce Bisson auquel on a élevé justement une statue, et qu'on a surnommé le d'Assas de la marine ([68]).

* Par la disposition des inscriptions, les noms de Duquesne et de Tourville sont placés à part, au-dessous du nom de Khaïr-ed-din, qui personnifie l'Algérie. On a inscrit les dates des deux expéditions qui ont eu lieu sous Louis XIV contre ce pays. Le nom de l'amiral Duperré a dû être répété pour rappeler

A côté de cette page, le livre et le bronze disent des contrées célébres : l'Égypte évoque un grand nom et un grand souvenir.

................Demandez à la terre!
Ce nom? Il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar! *

Les autres pays et les autres noms parlent aussi de gloires chères à la France.

l'expédition victorieuse de 1830. On a cru aussi qu'un souvenir de commémoration pouvait être payé à la mémoire d'un marin étranger dont tous les peuples admirent le génie et le grand caractère. Le nom de Ruyter a été inscrit.

* Alphonse de Lamartine.

# IV

## LA VAPEUR.

---

Après avoir inscrit ici les noms de Salomon de Caus, de Denis Papin, de Watt et de Fulton, peut-être nous serions-nous contenté de donner sommairement la biographie de ces hommes de génie, si une parole pleine d'autorité n'avait assigné à chacun d'eux le rang qu'il doit occuper dans l'estime des peuples. Écartant de la question, et avec une lucidité qui selon nous ne laisse point de réplique, les prétentions des Espagnols, des Italiens et des Anglais, remettant au rang qu'elles doivent occuper les inventions des Blasco de Garay, des Branca, des Worcester, le savant dont nous invoquons ici le témoignage* prouve que Salomon de Caus fut en 1615 le premier inventeur de la machine à feu, et il lui restitue son titre de Français que quelques auteurs avaient contesté.

A l'illustre auteur du livre de 1695** appartient un autre honneur.

* Arago.

** *Recueil de diverses pièces touchant quelques nouvelles machines.* Cassel.

« Papin a imaginé la première machine à vapeur à piston;

« Papin a vu le premier que la vapeur aqueuse four-
« nissait un moyen simple de faire le vide dans une grande
« capacité ;

« Papin est le premier qui ait songé à combiner dans
« une même machine à feu l'action de la force élastique
« de la vapeur avec la propriété dont cette vapeur jouit,
« et qu'il a signalée, de se condenser par refroidisse-
« ment. »

Papin fait plus encore, il découvre en réalité l'art de construire les bateaux à vapeur, et il en propose l'exécution quarante-deux ans avant Jonathan Hull, son compétiteur *.

Quant aux deux noms qui se présentent ensuite dans l'ordre chronologique, mais que l'on est désormais accoutumé à réunir pour les honorer d'un vif sentiment de reconnaissance, nous renvoyons au beau mémoire que nous avons sous les yeux, où les faits sont discutés.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot, et ce sera pour constater l'époque réelle où l'emploi de la vapeur fit mouvoir un navire. Après avoir signalé les essais de Périer, du Marquis de Jouffroy, de M. Miller, de lord Stanhope et de M. Symington, M. Arago ajoute : « Disons toutefois, quelle qu'en puisse être la cause, que le premier bateau à vapeur auquel on n'ait pas renoncé après l'avoir essayé, le premier qui ait été appliqué au transport des hommes et des marchandises, est celui que Fulton construisit à New-York en 1807, et qui fit le voyage de cette ville à Albany. En Angle-

* Arago, *Annuaire du bureau des longitudes*, année 1829.

terre, le premier bateau à vapeur qu'on y ait vu en activité pour les besoins du commerce et des voyageurs, date de 1813 seulement : il naviguait sur la Clyde et s'appelait *la Comète.* »

En traçant les pages qu'on vient de lire, nous n'avons fait qu'esquisser le tableau rapide d'un vaste ensemble, dont quelque plume habile aurait pu tirer une sorte d'épopée magnifique, où le merveilleux eût été puisé aux sources du génie de l'homme, et dans la propre grandeur des événements. Mais voici un voyageur dont nul ne contestera l'autorité, et ce sera à lui que nous aurons recours pour faire comprendre tous les bienfaits de la navigation.

« Christophe Colomb, Cortez et Ralegh ont éprouvé « que le génie ne règne que sur l'avenir et que sa puissance est tardive ». Ils ont pendant quelque temps excité au plus haut degré l'admiration de leurs contemporains ; mais la bienveillance publique a abandonné leur vieillesse : on ne s'est souvenu d'eux que pour les affliger dans leur isolement. Le siècle qui les a vus naître n'a pas compris ce que leur action successive a produit et préparé de changements dans l'état des peuples de l'Occident. L'influence que ces peuples exercent sur tous les points du globe où leur présence se fait sentir simultanément, la prépondérance universelle qui en est la suite, ne datent que de la découverte de l'Amérique et du voyage de Gama. Les événements qui appartiennent à un petit groupe de six années (1492-1498) ont déterminé pour ainsi dire le partage du pouvoir sur la terre. Dès lors, le pouvoir de l'intelligence, géographiquement limité, restreint dans des bornes étroites, a pu prendre un libre

essor ; il a trouvé un moyen rapide d'étendre, d'entretenir, de perpétuer son action. Les migrations des peuples, les expéditions guerrières dans l'intérieur d'un continent, les communications par les caravanes sur des routes invariablement suivies depuis des siècles n'ont produit que des effets partiels et généralement moins durables. Les expéditions les plus lointaines ont été dévastatrices, et l'impulsion a été donnée par ceux qui n'avaient rien à ajouter aux trésors de l'intelligence déjà accumulés. Au contraire, les événements de la fin du quinzième siècle, qui ne sont séparés que par un intervalle de six ans, ont été longuement préparés dans le moyen-âge, qui, à son tour, avait été fécondé par les idées des siècles antérieurs, excité par les rêveries de la géographie systématique des Hellènes. C'est seulement depuis l'époque que nous venons de signaler que l'unité homérique de l'Océan s'est fait sentir dans son heureuse influence sur la civilisation du genre humain. L'élément mobile qui baigne toutes les côtes en est devenu le lien moral et politique, et les peuples de l'Occident, dont l'intelligence active a créé ce lien et qui ont compris son importance, se sont élevés à une universalité d'action qui détermine la prépondérance du pouvoir sur le globe*. »

Dans cet exposé, que nous nous sommes efforcé de rendre équitable, les bornes imposées à l'artiste nous ont contraint à écarter quelques souvenirs ; mais les pages du livre de bronze pourront s'ouvrir encore et la postérité y lire des noms qui lui seront chers.

* Humboldt.

# NOTES

ET

# ÉCLAIRCISSEMENTS.

# NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

(1) « Pythéas fut un Grec Gaulois, et il illustra la Gaule, » a dit Joachim Lelewel; « il fut voyageur et géographe-astronome. » C'est dans l'opuscule qui a été publié il y a onze ans par le savant Polonais qu'on peut prendre une idée des vastes travaux qui recommandent à la postérité l'aîné des fils de Marseille; l'habile Gossellin ne lui a pas rendu justice. Pythéas, du reste, n'était pas le seul dans Marseille qui eût osé entreprendre la reconnaissance du monde inconnu; lui et Euthymènes commencèrent en même temps une excursion sur l'Océan. Pythéas alla visiter les rivages extérieurs de l'Europe ou de la Celtique; Euthymènes côtoya ceux de la Libye ou de l'Ethiopie. C'est dans la curieuse dissertation que nous avons sous les yeux qu'il faut suivre l'itinéraire du hardi voyageur, sortant du port de Marseille et s'en allant parcourir toutes les parties accessibles de la Bretagne; il fit plus: après avoir visité Orcas, « il s'éloigna de la terre, et, se jetant sur la haute mer, il vogua vers le nord, traversant les climats où, au rapport des Barbares, les nuits des solstices n'avaient que deux ou trois heures. Après six jours de navigation, c'est-à-dire à 3,000 stades au nord d'Orcas, il toucha une terre nommée Thulé. » Il est inutile de dire que cette dernière portion du voyage a donné lieu à de nombreuses discussions. De retour dans son pays, Pythéas rédigea deux ouvrages:

l'un sur l'*Océan;* l'autre était une *Description de la terre.* Il n'en reste que peu de fragments.

« Cinquante ans après Pythéas, Timosthènes, avec une flotte du roi Ptolémée, parcourut, en 272, toute la mer interne et celle au delà de la Sicile; mais il visita les rivages de l'Étrurie légèrement, et il ne toucha point à ceux de la Libye. Cependant il fit connaître à l'école d'Alexandrie l'emplacement géographique de Marseille, et il est probable qu'il apporta les ouvrages de Pythéas. » ( LELEWEL, *Pythéas voyageur,* p. 46. )

Outre son travail sur Pythéas, le savant Lelewel a publié en polonais un livre intitulé : *Les découvertes des Carthaginois et des Grecs dans l'Océan atlantique.* Ritter, qu'on regarde aujourd'hui comme l'une des plus hautes autorités en ces sortes de recherches, a traduit la dissertation en allemand; Berlin, 1831. Malheureusement, Ritter lui-même n'est traduit que bien partiellement en français.

Nous ne terminerons pas cette note rapide sur le grand navigateur sans dire quelques mots de sa patrie. Tout le monde a présent au souvenir le récit plein de charme où M. Amédée Thierry raconte la fondation de Marseille. Lelewel nous dit ce qu'elle fut lorsqu'elle eut transigé avec les Carthaginois. Plus tard, associée à la fortune de Rome, « Massalia étendit sa domination sur le littoral de la Gaule méridionale, s'ouvrit par le Rhône, la Seine, la Loire et la Garonne, une voie commerciale de la Méditerranée à l'Océan, et contribua puissamment à répandre le goût du négoce et de la navigation même jusqu'au littoral de la Gaule occidentale (600,—50 avant J.-C.). » (F. CHASSÉRIAU, *Précis historique de la marine française.*)

([2]) Voyez, sur Colœus de Samos, Hérodote, IV, 145, 150, 152. Voyez également Lelewel; Humboldt, *Essai sur la géographie du nouveau continent.*

([3]) Dans une judicieuse et savante appréciation du Périple de

Hannon, M. d'Avezac nous paraît avoir parfaitement apprécié l'époque probable de cet important voyage. Après avoir rappelé comment, les Carthaginois ayant ordonné à Hannon d'aller fonder des colonies au-delà des stèles héracléennes, celui-ci partit avec soixante vaisseaux portant trente mille personnes de tout sexe; après avoir résumé de la façon la plus lucide les incidents divers de ce mémorable voyage, sans oublier l'événement curieux relatif aux femmes velues, dont les peaux furent transportées à Carthage, il ajoute : « Tel est ce voyage de découvertes, le plus ancien dont une relation détaillée soit parvenue jusqu'à nous; les savants en ont trop exagéré ou trop restreint l'antiquité et l'importance. Sans le faire remonter, comme Vossius et Gossellin, jusqu'à la date incertaine de la guerre de Troie; sans l'abaisser non plus, comme Dodwell, jusqu'au siècle d'Alexandre-le-Grand, on doit le rapporter à un âge antérieur à celui d'Hérodote et d'Aristote; et, quant à l'étendue géographique des navigations qu'il raconte, autant il serait imprudent de les prolonger, avec Campomanes et Bougainville, jusqu'au golfe de Guinée, ou même, avec Bochart et Heeren, jusqu'au Sénégal et à la Gambie, autant il serait peu sage de l'arrêter, comme Gossellin, aux environs du Cap Noun. » ( Voy. *l'Atlantide* et *le Périple de Hannon*, article inséré dans l'*Annuaire des voyages et de la géographie* pour l'année 1846, sous la direction de M. F. Lacroix. )

M. Libri, de son côté, a dit à propos de ce document : « Quoiqu'il ne nous reste qu'un seul monument de la littérature de Carthage, et que cet ouvrage (le Périple d'Hannon) ne nous soit arrivé que probablement défiguré par les Grecs, cette relation géographique donne une idée avantageuse du savoir des Carthaginois, et prouve que les sciences pouvaient prospérer sous leur domination. »

Himilcon visita l'Océan septentrional.

(4) Le chef de la flotte d'Alexandre était né en Crète, Arrien nous a conservé une partie de son Périple. ( Voy. W. Viccent,

*Voyages de Néarque*, Londres, 1797, trad. franç. de Billecocq, 1806, in-4°.)

(5) Voyez Tacite. Voyez également l'ouvrage intitulé *Histoire de César Germanicus*, par M. L. D. B. (L. de Beaufort), Leyde, 1741, 2 vol. in-12. «On attribue à Pedo Albinovanus, le même qui a fait une élégie sur la mort de Drusus, un fragment qui nous reste d'un poëme qui avait été fait sur l'expédition de Germanicus sur l'Océan septentrional. »

(6) *Cernimus exemplis oppida posse mori*. Ce beau vers est emprunté au poëme de Claudius Numatianus. On en chercherait inutilement un certain nombre qui fussent aussi remarquables dans cette relation du Ve siècle, et il a du être inspiré par un état de choses désolant. L'auteur de *l'Itinéraire*, après avoir visité Rome, revenait dans les Gaules. On a publié récemment une traduction nouvelle de l'œuvre de Numatianus.

(7) « De tous ces observateurs Marco-Polo est le seul qui ait vu sainement et raconté judicieusement. Son itinéraire est immense ; il embrasse presque toute l'Asie : la vallée des Kachmir (*Chésimur*), la petite Boukharie, la Mongolie entière, la Chine (*Cathey*), dont il décrit les capitales ; Pékin (*Cambelu*) et Nankin (*Quinsay*) ; le Bengale ou le pays de Mien, nom que divers Asiatiques lui donnent encore aujourd'hui ; l'Archipel Malais, dont il cite Sumâtra (*Samara*) ; le groupe des Andamans et de Nicobar (*Necauvery*) ; Ceylan, la presqu'île du Dekkan ; les royaumes de Malabar et de Guzurate dans l'Inde ; les villes d'Aden, d'Ormus et de Bassora dans la Perse, puis Madagascar (*Magastar*), où il place le Rock, cet oiseau fabuleux ; le pays des Zinges et des Abyssins (*Abascia*) ; enfin la Sibérie, limitrophe de ce qu'il nomme le *pays des ténèbres*, et la Russie (*Ruzià*), vaste empire tributaire des Mongols. Quel pèlerinage ! surtout dans ces temps de confusion et de barbarie. » (Louis Reybaud.)

« Selon les calculs de M. Baldelli, qui nous ont paru très-probables, dit M. Walckenaer, ce fut en 1291 de notre ère que Marco-Polo navigua dans les mers de l'Archipel d'Orient, c'est-à-dire en 1216 de l'ère Javanaise, et cinq ans après l'invasion opérée par ordre de Koublaï-Khan. »

On n'a pas le texte primitif de Marco-Polo, l'édition publiée par la société de géographie est en Français et renferme 28 chapitres qui ne se trouvent pas ailleurs.

« Parmi les copies italiennes, celle qui mérite le plus d'attention est celle qu'on trouve dans le manuscrit dit de Sorenzo, parce qu'il appartient à une famille romaine de ce nom. Elle est en dialecte vénitien; mais, selon Apostolo Zeno, qui en donne une bonne description, elle ne remonte pas au-delà de 1450, et se trouve par conséquent postérieure aux manuscrits latins, parmi lesquels deux au moins semblent avoir été écrits, au jugement de ceux qui les ont examinés, vers le milieu du XIV^e^ siècle ou au commencement du XV^e^. Mais ce qui doit, à notre avis, rendre ce manuscrit recommandable, c'est qu'il est en ancien dialecte vénitien, et que rien ne s'oppose à l'idée qu'il offre une copie de l'original, écrit sous la dictée de Marco-Polo lui-même par Rustigielo dont il contient la préface. » (*Journal des Savants*, septembre 1818.)

([8]) 1295 fut l'époque du retour de Marco-Polo. En quelle langue fut écrite sa relation? Ceci est un grand problème. — M. P. Paris a publié une curieuse dissertation qui tente de prouver que ce fut en français, et qui fournit d'excellentes raisons à l'appui de cette opinion. C'était un moyen d'en rendre la lecture plus générale. L'infortuné Marco-Polo, dont on peut étudier la vie dans Badelli Boni, fut bien mal récompensé de ses immenses travaux. — Pendant longtemps, et durant les jours de folie, un bouffon était chargé dans Venise de rappeler ses aventures d'une façon grotesque.

([9]) M. Graberg de Hemso est le premier qui ait fait connaître les voyageurs italiens cités plus haut; le savant M. d'Avezac a

beaucoup étendu les connaissances que nous avions touchant ces voyageurs primitifs. Voyez : *Notice des découvertes faites au moyen-âge dans l'Océan atlantique antérieurement aux grandes explorations portugaises du quinzième siècle. Paris*, 1841. On pourrait, selon nous, citer, à propos de la grande discussion qui s'est élevée en ces derniers temps, ces paroles remarquables de M. de Humboldt : « Il en a été des découvertes géographiques comme de celles dans les sciences physiques : les tentatives couronnées de succès, mais longtemps isolées, sont restées inaperçues ou condamnées à l'oubli. Ce n'est que lorsque des découvertes se succèdent et se lient entre elles que l'on place le premier chaînon de la série au point où elle commence à ne plus être interrompue. »

([10]) Après avoir fait remarquer que les Vénitiens Nicolas et Antoine Zeni voyagèrent dans le Nord de 1388 à 1404, M. de Humboldt ajoute : « Colomb ne connaissait certainement pas le journal manuscrit d'Antoine Zeno, qui, comme nous le savons, resta oublié dans sa famille jusqu'en 1558, où parut l'édition de Marcolini, 52 ans après la mort de l'amiral, et 18 ans après celle de D. Fernando, qui par conséquent ne fait aucune interpolation. » On voit que le célèbre écrivain dont nous reproduisons ici le témoignage ne partage point l'opinion de Malte-Brun : cet habile géographe supposait que le journal du Vénitien était venu à la connaissance de Colomb. On a beaucoup écrit sur les navigateurs vénitiens. Nous citerons le livre suivant : Zurla (D. Placido), *Dissertazione intorno ai viaggi e scoperte settentrionali di Nicolo ed Antonio fratelli Zeni. Venezia*, 1808, petit in-4°. Voyez également le livre de Desborough Cooley.

([11]) Les Béthencourt, dont le nom aujourd'hui est si répandu dans la Péninsule et dans le Nouveau-Monde, appartienent à une des plus anciennes familles de la France. Je trouve parmi les

chevaliers du Temple arrêtés en 1307 un Raoul de Béthencourt. Voyez sur ce personnage important M. Sabin Berthelot, *Hist. nat. des Iles Canaries.* Voyez également d'Avezac dans l'ouvrage cité plus haut, page 38 : « En définitive, dit-il, page 52, c'est à des vaisseaux génois, et en particulier au noble Génois Lancelot Maloisel, qu'est due l'expédition la plus ancienne que nous connaissions vers les Canaries. »

Voyez *Histoire de la première découverte et conquête des Canaries* par F. P. Bontier, religieux de Saint-François, et Leverrier, prestre; plus un *Traité de la navigation,* Paris, 1630, 1 vol. in-12. Le beau manuscrit original de ce précieux voyage existe encore.

([12]) Voyez les savants travaux de M. le vicomte de Santarem et de M. d'Avezac.

([13]) Nous réunirons ici ce que nous avions à dire sur D. Pedro et sur Nicolas Conti.

L'infant D. Pedro d'Alfarrobeira commença ses mémorables voyages en 1425; il partit alors de Lisbonne, débarqua en Belgique, fut reçu à Bruges par sa sœur, comtesse souveraine de Flandres, et, de là, traversa l'Allemagne. Il alla à Vienne, à la cour de l'empereur Sigismond; puis il suivit l'armée de ce souverain, marcha sur la Hongrie et prit part à la guerre contre les Turcs. Deux ans s'étant écoulés, il voyagea en Italie, fut à Venise et à Rome, et revint en Portugal par la France, l'Aragon, la Castille, et il rentra à Lisbonne après trois ans de pérégrinations successives dans les villes principales et les plus instruites de ce temps; de retour à Lisbonne, il fut investi de la régence durant la minorité de son neveu Alphonse V, fils d'Édouard, auquel il maria sa fille. Victime d'intrigues odieuses, ce grand homme périt durant la bataille d'Alfarobeira, où son propre neveu marcha contre lui. Bien moins célèbre que D. Henrique, il seconda celui-ci dans toutes ses entreprises: homme d'état, artiste, poëte, il laissa un tel souvenir parmi ses contemporains,

que l'un des chroniqueurs de cette époque l'appelle *homem quasi divinal*, homme presque divin.

L'écuyer de la reine Dona Lianor, troisième femme de Don Manel Valentim Fernandez, rendit vers les premières années un service immense aux géographes et aux historiens de cet âge. Il traduisit de l'italien en portugais le voyage de Marco-Polo, et cette version fut publié à Lisbonne en 1502; la priorité appartient sous ce rapport aux Portugais parmi les écrivains de la péninsule, car maître Rodrigo, archidiacre de Reyna, ne publia sa version espagnole que vingt-sept ans plus tard, en 1529: il est probable que Valentim Fernandez fit usage alors du magnifique exemplaire qui avait été donné par la seigneurie de Venise à D. Pedro d'Alfarrobeira. Le digne écuyer de la reine Lianor ne s'en tint pas là, et il traduisit du latin la relation des voyages d'un homme célèbre durant tout le moyen-âge.

En 1444, on avait vu revenir à Florence un voyageur qui devait exercer sur ses compatriotes presque autant d'influence que jadis en avait eu Marco-Polo: c'était Nicolas Conti, qui n'avait pas employé moins de vingt-cinq ans à ses longues pérégrinations. Il avait parcouru la Syrie, visité le golfe Persique, étudié l'Inde en-deçà et au-delà du Gange; il s'était même avancé jusque dans la Chine méridionale; puis il s'était embarqué pour l'archipel de la Sonde, Ceylan, la mer Rouge et l'Égypte. Le pape Eugène IV se plaisait singulièrement aux récits merveilleux que lui faisait le Florentin; il alla, dit-on, jusqu'à l'absoudre du crime d'apostasie s'il voulait raconter sincèrement ses aventures à Poge le Florentin. La rédaction latine du célèbre philologue n'est pas parvenue jusqu'à nous, et tout ce que nous savons de Nicolas Conti nous a été transmis par l'écrivain que nous venons de citer plus haut.

([14]) M. d'Avezac fixe à 1419 cette découverte mémorable, et il établit à ce sujet des calculs plausibles; nous avons cru devoir conserver la date que donne la pluralité des historiens.

Nous offrons ici un précieux renseignement tout à fait inédit sur l'un des navigateurs qui fit pour le Portugal l'acquisition de Madère. João Gonçalvez fut d'abord créé chevalier à Ceuta, puis ennobli pour sa découverte. Une chose fort singulière ressort des anciens titres portugais de la Bibliothèque royale : il ne reçut son titre de noblesse *Carta das armas*, que le 4 juillet 1460. Affonso V était alors à Santarem, et il dit « que voulant récompenser dignement João Gonçalvez da Camera de Lobos, chevalier serviteur (criado) de l'infant D. Henrique son oncle très-estimé, pour les actions accomplies au tems de son ayeul et de son père, ayant aussi en la pensée ce qu'avoit fait le dit Gonçalvez devant Cepta et Tanger, où il s'étoit comporté fort grandement contre les infidèles, sans compter beaucoup d'autres services d'autre genre, il lui concède les *insignes de noblesse*, à savoir : un écu noir au pied d'une montagne verte sur la quelle est fondée et édifiée une tour d'argent entre deux lions d'or. » On a si peu de renseignements positifs sur la vie de ces premiers explorateurs, que nous n'hésitons point à reproduire ici ce document négligé jusqu'à présent, et qui prouve que Zarco dut pousser loin sa carrière. (Voy. le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, sous le n. 10,242.)

(15) Voy. sur ces mémorables explorations le livre de M. le vicomte de Santarem intitulé : *Recherches sur la priorité de la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique au-delà du cap Bojador*, 1 vol. in-8. Nous donnerons ici quelques détails sur Cadamosto, sur les Nolle, sur Diniz Fernandez et sur Cintra.

« Le premier voyage de Cadamosto, qui se réunissait à l'embouchure du Sénégal avec Antonietto Usodimare, et dont Barros ne fait aucune mention dans ses Décades, commença en 1454 ; le second eut lieu en 1456. Cadamosto ne retourna du Portugal à Venise qu'en 1463. La relation de ses expéditions parut en 1507, dans la première de toutes les collections de voyages, qui fut imprimée en 1507 à Vicence, et en 1508 à

Milan, sous le titre de: *Mondo novo opera di Fracanzio di Monte Alboddo*. Cadamosto n'a découvert ni les îles du Cap Vert, ni le cap de ce nom. La première de ces découvertes est de 1461, et appartient à deux Génois, Antonio et Bartolomeo di Nolle; la seconde est de Dyonisio (lisez Diniz) Fernandez. » (HUMBOLDT, *Géographie du nouveau continent.*)

Pedro de Cintra est un de ces noms célèbres qui se lient à l'histoire des premières découvertes; il naquit dans cette villa pittoresque dont la beauté est devenue proverbiale, et que les voyageurs vont admirer à cinq lieues de Lisbonne. C'est dans Gomez Eannez de Azurara et surtout dans Barros, qu'il faut suivre tous les détails de sa carrière aventureuse. Écuyer de l'infant D. Henrique, il partit de Lisbonne de 1460 à 1469, dit Barbosa; mais cette date nous semble erronée, et il arrive à Sierra Leone. Sous João II on le voit capitaine dans une flotte commandée par Diogo de Azambuja et qui fut envoyée en 1481 pour fonder une forteresse à la côte de Mina, expédition à la suite de laquelle ce prince prit le titre de seigneur de Guinée. Cadamosto a donné en italien la relation de ce voyage.

(16) On suppose que Martin Behaim naquit à Nuremberg vers 1430 ou 1436. Ce fut durant un voyage qu'il fit à Anvers qu'un hasard favorable le mit en relation avec quelques-uns de ces Flamands dont l'une des Açores était peuplée depuis le temps de l'infante Isabelle. Entraîné par leurs récits, il passa en Portugal vers l'année 1480, et il accompagna dans une de ses courses aventureuses l'un de ces hardis navigateurs dont Gomez Eannez de Azurara nous a si bien raconté l'histoire. Diogo Cam était capitam mór de l'expédition; le gentilhomme allemand lui fut certainement d'une grande utilité dans sa reconnaissance des côtes de la Gambie. Son voyage dura dix-neuf mois; cette suite d'explorations accrut nécessairement les connaissances géographiques d'un homme qui avait déjà sans doute épuisé tout ce que la théorie pouvait révéler. En 1486,

Behaim se rendit à Fayal et il épousa la fille d'un digne chevalier flamand Jobst Von Hurter. Cette mémorable année 1492, qui voit se préparer tant de grands événements, le trouve à Nuremberg, et il construit dans cette ville le globe célèbre qui a éveillé tant de conjectures. Behaim retourna en Portugal et vécut dans la faveur de Jean II, qui l'avait nommé chevalier de l'ordre du Christ, dès l'année 1485 (dit-on généralement, mais plus tard selon toute probabilité). Après la mort de ce prince éminent qui devait l'apprécier, il alla de nouveau se fixer aux Açores, où l'attiraient des liens de parenté. L'illustre auteur de l'*Histoire de la géographie du nouveau continent* suppose que Colomb et Behaim ont dû se connaître de 1482 à 1484, à l'époque où tous les deux ils habitaient Lisbonne; dans tous les cas, ils eurent une étrange analogie de destinée. Si l'on s'en rapportait à l'opinion du savant de Murr, le navigateur allemand serait mort en la même année que le célèbre Génois, c'est-à-dire en 1506. Les derniers renseignements qui ont été pris auprès du baron Ch. Behaim, descendant direct du grand marin, reculent d'une année cette date : Behaim mourut le 29 juillet 1507. Son frère fut enterré à Lisbonne en 1506, et c'est probablement ce qui a établi quelque confusion dans cette biographie.

([17]) *Que le ciel pleure et que la terre pleure sur moi.* Parmi tous ces grands hommes, la figure dominante est à coup sûr celle de Christophe Colomb. Nulle biographie cependant ne présente autant d'incertitude que celle-ci à son début; et la chose en soi-même est d'autant plus extraordinaire, que

* Il est curieux de reproduire avec M. Humboldt les diverses opinions qui laissent dans cette biographie une incertitude de 25 ans, et qui ont fait dire à l'illustre écrivain : « Qu'il n'existe presque pas d'exemple d'une incertitude pareille dans la vie d'un homme célèbre des quatre derniers siècles ». 1430, Ramusio; 1436, Bernaldez, Cura de los palaccios; 1441, Charlevoix; 1445, Bossi; 1446, Muñoz; 1457, Robertson et Spotorno; 1449, Willard; 1455, Combinaisons des époques indiquées dans la lettre datée de la Jamaïque, le 7 juillet 1503.

Fernando Colomb, le propre fils de l'amiral, a pris soin de nous transmettre les faits principaux de la vie de son père. On a écrit des volumes pour spécifier quelle était la véritable patrie de Colomb ; on arrive à ce fait, qu'il a dû naître à Cuccaro dans les environs de Gènes, ou plutôt à Gènes même ; on place l'époque de sa naissance entre 1430 et 1455 ; Navarrete et Napione adoptent tous deux l'année 1436, comme l'époque la plus probable d'une date longtemps contestée. Colomb appartenait à une famille noble, tombée dans l'indigence. Voici ce que nous apprennent les dernières recherches : « L'amiral était le fils aîné de Dominique Colomb et de Suzanne Fontanarossa; en outre de deux frères plus jeunes, Barthelemy et Jacques, appelé en Espagne Diego, il avait aussi une sœur mariée au charcutier (Pizzicagnolo) Jacques Bavarello. Le père Dominique était encore en vie deux ans après la grande découverte du fils : il était fabricant en laine ; on possède sa signature *olim textor pannorum*, comme témoin d'un testament passé par-devant notaire en 1494. » Christophe Colomb se maria à Lisbonne avec dona Felippa Perestrello ; il en eut un fils, Diego Colomb, qui vint au monde à l'île de Porto-Santo, entre 1470 et 1474. Un second fils naquit à l'amiral en dehors du mariage : don Ferdinand eut pour mère doña Beatriz Henriquez, noble dame de Cordoue, qui paraît avoir exercé une grande influence sur cet homme extraordinaire (principalement en 1488). A en juger par le testament de l'amiral, doña Beatriz est la figure triste, le reproche vivant, si l'on peut se servir de cette expression, dont l'action cachée jette un douloureux mystère sur cette grande existence : comment supposer en effet qu'il y a place dans cette vie laborieuse, agitée, pour les sentiments intimes, pour les grandes douleurs privées ! Mais au dernier jour, et comme il le dit lui-même en recommandant doña Beatriz à son fils, un soin pieux doit être pris de cette noble dame, *il faut que ceci se fasse pour décharger sa conscience...* La chose « *lui pèse sur le cœur, pour une cause qu'il n'est pas convenable de dire.....* » Diego Colomb paraît avoir été un fils respectueux et dévoué,

et il joue un rôle dans les affaires politiques de cette période. En 1508, il épousa une grande dame, doña Maria de Tolèdo, fille du grand-fauconnier de la cour, et ce n'est pas sans tristesse qu'on doit le répéter, « cette alliance avec la maison d'Albe et la protection active qui en fut l'effet furent plus utiles à Diego, que le souvenir des services de Christophe Colomb. » Don Fernand, entièrement voué aux sciences, finit par embrasser l'état ecclésiastique, après avoir été, comme son frère, page de la reine Isabelle. Il mourut à cinquante-trois ans et légua sa riche bibliothèque (elle ne comptait pas moins de 12,000 volumes) à la ville de Séville. Soit qu'il s'adresse à ses frères, soit qu'il parle de ses fils, Colomb donne des preuves continuelles que son âme était dévouée et son cœur affectueux : nous dépasserions les bornes d'une note destinée à placer quelques dates précises et trop souvent oubliées, si nous voulions donner ici des preuves de l'infinie variété des connaissances de l'amiral et du génie de ses conceptions en dehors des grands événements qui l'ont rendu immortel. Toute la vie de Colomb se renferme dans le cercle de ses quatre voyages; c'est dans les récits divers qui en ont été faits qu'on doit l'étudier. L'ouvrage intéressant et judicieux de M. Washinton-Irving étant entre les mains de tout le monde, nous nous contenterons de réunir ici quelques dates et nous choisirons surtout celle que donne M. de Humboldt.

Premier voyage. Colomb part de Palos-de-Moguer un vendredi 3 août 1492 ; son escadre se compose de trois petits navires : la *Santa-Maria,* montée par Colomb, la *Pinta* et la *Nina*, sous le commandement des deux frères Alonzo et Vicente Yañez Pinzon. Le vendredi 12 octobre, à deux heures du matin, la découverte de l'île Guanahani s'effectue. (Parvenu à Cuba, Colomb annonce d'une manière solennelle son départ pour l'île de *Cipango,* et de là il ira à *Quinsaï* en Chine.)

Second voyage de Christophe Colomb (avec Juan de la Cosa et Alonzo Hojeda), 25 septembre 1493. Retour, 11 juin 1496.

« Dix-sept navires sortis de Cadix. Départ d'Haïti pour en-

treprendre la découverte de la Jamaïque (Santa-Gloria, île de Tabago) et de la côte méridionale de Cuba, le 24 avril 1494. Retour à Isabela, port d'Haïti, le 29 septembre de la même année. »

Troisième voyage de Christophe Colomb, 30 mai 1498. Retour, 25 novembre 1500.

« Trois navires. Découverte de la terre ferme, le 1er août 1498. » (Voy. dans l'*Histoire de la géographie du nouveau continent* le point de la côte qui a été vu le premier.)

Quatrième voyage de Christophe Colomb, 11 mai 1502, — 7 novembre 1504.

« Quatre navires sortis de Cadix. Découverte de la côte depuis Honduras jusqu'au Puerto de Mosquitos, à l'extrémité orientale de l'isthme de Panama. »

Il est à remarquer que Colomb a soixante-six ans lorsqu'il entreprend cette dernière exploration. L'année suivante, il commence à sentir les approches de la mort, et il fait son testament, le 25 août 1505. Le 19 mai 1506 il y ajoute certaines dispositions et il le signe. Le lendemain le grand homme meurt: il est enterré à Séville, et il a demandé qu'on déposât dans sa tombe les chaînes dont le chargea jadis Bovadilla. Le Dante, interrogé par un moine dont il réclamait l'hospitalité, se contenta de lui répondre: « *La paix, mon père!* » Christophe Colomb, dans une de ses dernières lettres ne veut « qu'un petit coin de terre, un réduit (*rincon*) pour y mourir paisiblement. » Sa mort fit si peu de bruit, que Pierre Martyr d'Anghiera, qui habitait la même ville que lui, n'en fait pas même mention, et passe à des événements sans conséquence. On a dit avec un rare bonheur d'expression que M. de Humboldt avait aidé à découvrir le Nouveau Monde. Il a restitué tout entière la vie de Colomb, et c'est désormais son livre que les marins doivent interroger lorsqu'ils veulent s'initier à la marche progressive de ce génie créateur, dont l'action se résume dans ce beau vers :

Unus erat mundus, duo sint, ait iste, fuêre.

Il faudrait ajouter cependant : « Il est mort sans avoir connu ce qu'il avait atteint, dans la ferme persuasion que la côte de Veragua faisait partie du Cathay et de la province de Mango, que la grande île de Cuba était une terre ferme du commencement des Indes, et que de là on pouvait parvenir en Espagne sans traverser des mers..... »

(18) Disons en passant, que, si le nom d'Americo Vespucci ne doit rappeler, selon bien des gens, qu'une odieuse usurpation, ce funeste caractère, qui s'attache à la vie d'un homme dont on ne saurait contester ni la science ni le mérite, vient d'un étrange malentendu. En 1507, il plaît à un savant de la petite ville de Saint-Dié de donner le nom d'*Amérique* aux régions nouvellement découvertes, et l'erreur d'un obscur géographe survit à la gloire d'un grand homme. Ce personnage, admirateur maladroit peut-être, se cache sous le pseudonysme d'Hylacomilus. C'est un certain Martin Waltzemuller, dont M. de Humboldt a découvert la trace, et qu'on voit inscrit, le 7 décembre 1490, parmi les étudiants de Fribourg, sous le rectorat de Conrad Knoll de Grüningen. (Voy. *Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. IV. p. 105.) La cosmographie d'Hylacomilus, que l'auteur dit déjà très-répandue en 1508, a eu quatre éditions, 1507, 1509, 1535 et 1554. La circonstance d'avoir été réimprimée deux fois à Venise (chez François Bidonis) prouve l'influence qu'elle a eue, soit pour faire connaître les quatre voyages de Vespuce, soit pour propager l'usage du nom d'*Amérique*.

Voy. Humboldt, *Essai sur la géographie du nouveau continent:* «Vespuce était mort depuis huit ans, lorsqu'une mappemonde ajoutée à une édition de Solin offrit pour la première fois cette dénomination géographique inscrite sur une carte..... Selon moi, le navigateur florentin n'a pas plus nommé *Amérique* le Nouveau Monde que Magellan n'a pensé à nommer le détroit *détroit de Magellan.*» — *Ibid.*, p. 175.

Tout ce que l'on pouvait dire pour et contre sur cette grande

question a été du reste épuisé dans deux savants ouvrages. (*Voy.* M. de Humboldt, livre déjà cité, et M. le vicomte de Santarem, *Recherches historiques, critiques et bibliographiques sur Améric Vespuce et ses voyages*, Paris, 1842, 1 vol. in-8.) Si, comme l'a prouvé le savant portugais, on ne peut pas accepter pour vrai l'un des voyages du Florentin, plusieurs de ses navigations sont incontestables, et d'ailleurs Amerigo Vespucci fut un habile astronome : « Son principal mérite est d'avoir déterminé par des occultations d'étoiles les longitudes des pays qu'il découvrait. Il avait exposé cette méthode, qu'il paraît avoir appliquée le premier d'une manière générale à la géographie et à la navigation, dans un ouvrage intitulé : *Quatuor navigationes*, où il rendait compte de ses voyages, en y ajoutant des observations astronomiques sur un grand nombre de constellations australes qu'il avait découvertes, et dont il avait déterminé la position et le mouvement. »

(*Voy.* Libri, *Histoire des sciences mathématiques en Italie*, tom. III, pag. 97.)

(19) Sébastien Cabot, né à Bristol en 1477, d'un père vénitien, est nommé au commandement de quatre navires. Selon les uns, il part en sous ordre en 1496; selon Biddle, il n'est point accompagné par son père Giovanni Caboto, et le voyage commence au printemps de 1497. « La partie continentale du Nouveau Monde fut découverte le 24 juin 1497 (*Voy.* Humboldt). C'était la côte du Labrador par les 56 ou 58° de latitude. Le hardi marin est de retour au commencement d'août 1497; Galvam lui donne 300 hommes d'équipage. Le deuxième voyage du célèbre navigateur est fixé à l'été de 1498. Cabot commande alors deux navires équipés aux frais du gouvernement anglais; il explore ces froides régions « depuis la baie de Hudson par 67° de latitude, et la terre des Baccalaos jusqu'à l'extrémité de la Floride. » Il se rendit, comme on sait, par la suite dans l'Amérique méridionale. (*Voy.* Funes.)

([20]) On peut consulter à ce sujet une savante publication moderne peu connue en France et publiée à Lisbonne sous le titre: d'*Annaes maritimos e coloniaes,* in-8°. Nous dirons néanmoins que les premières découvertes dans ces régions sont réclamées par les Polonais.

Si l'on s'en rapporte exclusivement aux chroniqueurs du Nord, un habile marin, qui naquit en Pologne dans la province de Mazowi, Jean de Kolno, dont le nom latinisé est Kolnus, aurait découvert le Labrador bien avant [illegible] et les Corte Real; il se trouverait avoir visité ces régions désolées vers 1477. M. L. Chozko rappelle cette curieuse expédition, et c'est le même navigateur dont parle M. de Humboldt en en modifiant le nom d'après des autorités grammaticales : « Jean Szkolny est au service du roi Christian II de Danemark en 1476 ; ce navigateur polonais aborde, dit-on, aux côtes du Labrador, après avoir passé devant la Norwège, le Groënland et le Friesland des Zeni. » (Voyez *Hist. des découvertes du nouveau continent*, T, II, p. 153.)

([21]) Vasco de Gama naquit vers 1469 à Sines, ville située sur les bords de l'Océan dans l'Alemtejo. M. le vicomte de Santarem a donné la biographie de cet illustre navigateur ; nous renvoyons, pour le récit des événements qui marquèrent son voyage, au livre intitulé *Le Portugal*, p. 135 (collection de *L'Univers,* publiée par MM. Didot). Vasco de Gama mourut le 25 décembre 1524 ; son tombeau était et est peut-être encore à Vidigueira.

([22]) Pedro Alvares Cabral, le compagnon des premiers navigateurs qui illustrèrent le Portugal, l'heureux marin qui découvrit le Brésil, naquit d'une famille illustre. Dès son adolescence, il prit part aux vastes entreprises d'Emmanuel, et, le 9 mars de l'année 1500, ayant été chargé de l'expédition qui devait succéder à celle de Gama, il arriva le 22 avril en vue de cette fertile contrée, qu'il désigna d'abord sous le nom de *Vera-Cruz*, et qu'on appela un moment, par une bizarre erreur, l'Ile de

Santa-Cruz. Il envoya au roi, comme on sait, Pedro de Lemos pour lui annoncer la grande découverte racontée en termes si sincères par Pedro Vas de Caminha, et il poursuivit sa navigation vers l'Orient. Il essuya une effroyable tempête vers les parages du Cap, et il perdit quatre de ses navires. Nous ne le suivrons ni dans sa relâche à Quiloa, ni durant son arrivée à Mélinde, où 15 navires furent embrasés par ses ordres. Dès le 31 juillet 1501, il était de retour à Lisbonne; Emmanuel le reçut avec des honneurs extraordinaires. L'histoire ne nous apprend pas qu'il ait commandé d'autres expéditions mémorables. La relation originale de son voyage est restée manuscrite; Ramusio la traduisit en latin et elle a paru dans la collection de *Grinæus* en 1555. Ramusio donna également cette relation en italien, dans son édition de Venise 1565.

Les personnes versées dans l'histoire de l'Amérique du Sud savent qu'il n'existe pas une seule biographie quelque peu exacte de l'heureux navigateur. Nous avons trouvé dans un manuscrit de la Bibliothèque du Roi plusieurs dates et plusieurs faits auxquels il faudra avoir désormais recours pour établir d'une manière moins vague qu'on ne l'a pu faire jusqu'à présent l'époque de la mort du premier explorateur d'un grand empire.

Pedro Alvares Cabral appartenait, nous l'avons dit, à l'une des meilleures familles du royaume; il était fils de Fernando Cabral seigneur de Zurara da Beira, alcaïde mór de Belmonte. Tous les historiens se taisent sur l'année de sa naissance, et sa vie privée est restée si peu connue qu'on en est réduit à considérer comme une bonne fortune historique la possibilité de grouper quelques faits et de poser des bases pour une future biographie.

Ce qu'on savait de science certaine, c'est que Cabral avait épousé dona Isabel de Castro, et quand bien même Barbosa nous eût laissé ignorer cette circonstance, elle nous eût été révélée en 1839 par M. Adolfo de Varhagen, l'un des Brésiliens les plus laborieux et les plus instruits de notre temps. Ce jeune savant eut en effet occasion de reconnaître, vers l'époque signalée plus haut, l'humble tombe de Cabral dans la sacristie du couvent

da Graça à Santarem; il copia l'inscription qu'on y lisait alors, et il s'empressa de faire parvenir ce curieux document aux savants du Brésil, qui devaient y trouver un commencement de solution à plusieurs doutes.

La pierre du couvent da Graça est moins explicite dans ses révélations que le manuscrit de la Bibliothèque du Roi dont nous produisons le témoignage; elle confirme sans doute un fait déjà connu et elle atteste l'union de Cabral avec l'une des plus grandes dames de la cour de João III, mais elle laisse un champ trop vaste aux conjectures touchant le point capital qu'elle devait révéler. Selon toute probabilité, dona Isabelle devint veuve dans les premiers mois de l'année 1526, et cette date, acquise à l'histoire par un document copié sur une pièce de la *Torre do Tombo*, ne peut manquer de mettre bientôt sur la voie pour découvrir toute la vérité.

L'épitaphe du célèbre navigateur nous a été transmise par l'institut historique de Rio-de-Janeiro; elle est conçue en ces termes, nous ne changeons rien à son orthographe:

*Aquy jaz Pedralvares Cabral e dona Isabel de Castro sua molher, cuja he este capella he de todos seus erdeyros, aquall depois da morte de sęu marydo foi camareira mór da ifanta dona Marya fylha de el Rey do João noso Sñor hu terceyro deste nome.*

M. Adolfo Varnhagen fait remarquer avec raison que l'infante Dona Maria étant née à Coimbre le 15 octobre 1527 et étant morte en couche le 12 juillet 1545, on était fondé à supposer que la mort de Cabral avait eu lieu de 1527 à 1545.

Le ms de la Bib. roy. laisse bien moins de doutes sur l'époque précise du décès de l'illustre marin. On y voit que le 20 mars 1526, une pension (*tença*) de 20,000 r. est accordée à celle qui fut sa femme. Le 9 avril de la même année une pension équivalente avait été accordée au fils aîné, et l'on peut supposer que cette faveur n'était faite au fils de dona Isabelle que parce qu'il venait de perdre son père. Le 8 octobre un autre descendant direct du capitam mór reçoit également une pension de

20,000 r. Ces grâces sont suivies de plusieurs avantages concédés à la veuve en 1529.

Le volume de la Bibliothèque du Roi nous fait voir en quelle faveur le fils aîné de P. A. Cabral était à la cour: on lui accorde des terres, ou pour mieux dire on confirme pour lui la donation de Zurara, Manteiga, Moimenta et Tavares; sans aucun doute D. Fernando Cabral dut occuper un certain rang à la cour de João III. Un autre fils de Pedralvares, qui porte le nom d'Antonio et qui participe aux faveurs du roi, reçoit de son côté certains avantages effectifs; on sent déjà sans doute de quel poids sera la découverte du Brésil dans les destinées de la monarchie. Le 8 juin 1534, la veuve de l'illustre capitaine est nommée *Camareira mór* de l'infante Dona Maria; puis, le 7 mars 1536, Joam Roiz Cabral fils de Fernand, et petit-fils du capitam mór, est confirmé à son tour dans la possession des terres de Zurara, de Manteiga et de Moimenta. Cette énumération se termine par la concession de villa de Belmonte, qui cependant faisait partie des apanages de la famille. Le savant Barbosa commet, je crois, une légère erreur en affirmant que les fils de Cabral moururent sans postérité; il eut deux filles: dona Constança de Noronha, qui se maria avec Nuno Furtado, commandeur de Cardiga, et dona Guiomar de Castro, qui entra dans la vie religieuse et prit le voile chez les dominicaines.

Nous nous réservons de publier le texte curieux dont nous donnons ici un sincère exposé.

Nous placerons à la suite de la biographie de Cabral un renseignement qui n'est guère plus connu. Le premier explorateur de Sainte-Hélène étant en général parfaitement ignoré en France, nous offrirons un abrégé de sa vie:

Nova était appelé familièrement *Joam Gallego*, parce qu'il était né en Galice. Les biographes le font passer au service d'Emmanuel en 1491. Selon M. de Humboldt, il voyagea dans le même temps que Vespuce, du 3 mars 1501 au 11 septembre 1502.... « Jean de Nova en allant aux Grandes-Indes n'a touché à aucun point de la côte d'Amérique, il n'a pas été dans l'océan

Atlantique à l'O. du Méridien de l'île de l'Ascension..... Son retour en 1502 ne l'approcha pas davantage des côtes du Brésil. Nova découvrit alors l'île de Sainte-Hélène, que Damian de Goes loue « pour ses *deliciosas amenidades* et la salubrité de son climat », terre que la Providence a placée, comme le roi Emmanuel disait du Brésil, « pour servir de repos à ceux qui reviennent de l'Inde. » Le voyage de Nova, alors alcade de Lisbonne, ne fut donc qu'un voyage aux Indes Orientales sur les traces de Gama. » (Humboldt, *Essai sur l'Hist. de la Géographie du nouveau continent,* T. V, p. 108.)

([23]) (*Voy.* sur ces grands hommes le *Portugal,* Collection de l'*Univers.*)

([24]) On a aujourd'hui la certitude que les derniers chagrins éprouvés par Albuquerque venaient du retard de la lettre que lui écrivait Emmanuel. Il ignorait que sa position ne lui était pas contestée.

([25]) Ces belles paroles, si souvent altérées, nous ont été transmises par Bernardes.

([26]) Nous renverrons pour l'histoire de la famille des Pinzon à Navarrete et à Washington-Irving. On peut voir dans Funes quelle fut la fin funeste de Solis : il fut dévoré par les Charruas, sur les bords du Rio de la Plata. Nous ferons remarquer, à propos de la découverte de Pinzon, qu'il ne vit point le cap Saint-Augustin en 1500, comme l'ont affirmé de hautes autorités ; les régions qu'il découvrit portent par le fait, sur les cartes primitives, le nom de *Canibalie;* c'est ce dont on peut s'assurer en examinant le magnifique Portulan de Guillaume-le-Testu, qui fut composé en 1555.

([27]) Jean de Grijalva, sur lequel on a si peu de documents, périt dans le Nicaragua, le 27 janvier 1527, durant une révolte

des Indiens contre les Espagnols. Ces derniers étaient dans une sécurité complète lorsqu'ils furent attaqués. (Voy. la curieuse *Histoire du Nicaragua,* d'Oviedo, publiée par M. Ternaux Compans, p. 243.)

([28]) Fernand Cortez, né en 1485, à Medelin, mourut en 1544. Tout le monde a lu l'histoire de Solis, les beaux récits de Prescott, et l'on a à sa disposition les admirables documents fournis par la collection Ternaux. Nous ne ferons remarquer ici qu'une chose, c'est que les deux hommes les plus extraordinaires qu'ait eus l'Amérique au seizième siècle ont pu se connaître. Colomb et Cortez se sont trouvés à la même époque, en 1504, à Santo-Domingo. M. de Humboldt en fait l'observation.

([29]) C'est dans la collection de documents originaux publiée par M. Ternaux que cette terrible figure paraît sous son jour réel. (*Voy.* le livre de Velasco.)

([30]) Fernando de Magalhaens, dont nous avons fait Magellan, appartenait à une famille noble. On sait depuis peu qu'il était né à Porto. En 1510, nous le voyons avec Albuquerque devant Malacca. C'est dans Navarrete que l'on peut lire les faits qui se rattachent à son émigration en Espagne; il s'y fit naturaliser (Voy. *Colleccion de Viages,* etc., tom. IV). Il mourut en 1521.

([31]) On peut voir dans Herrera de quelle façon magnifique Charles-Quint récompensa Sébastien del Cano, Michel de Rodas et François Albo.

([32]) Il faut compter parmi les cosmographes qu'a produits la France durant le moyen-âge Nicolas Oresme, dont M. de Santarem a reproduit la sphère dans son bel atlas. Né en Normandie, durant les premières années du quatorzième siècle, nous le

voyons déjà docteur en théologie de la Faculté de Paris en 1355. On a dit, d'après de bonnes autorités, que le roi Jean le choisit en 1360 pour être le précepteur de son fils Charles V. Ce fut lui qui inspira sans doute à ce prince un goût pour la géographie qu'atteste sa signature royale apposée sur l'un des plus anciens monuments cartographiques de Paris (bibliothèque Sainte-Geneviève). Oresme avait passé alors par les hautes dignités ecclésiastiques et était devenu trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris; il fut promu par son élève, en 1377, à l'évêché de Lisieux (Du Verdier dit celui de Bayeux; mais Lacroix du Maine rectifie cette assertion erronée, qui tombe d'ailleurs d'elle-même devant les textes manuscrits), et il mourut en l'année 1382; on l'enterra dans son église cathédrale. Non-seulement il eut le courage d'écrire contre l'astrologie judiciaire, mais il contribua puissamment à dégager la science de ses théories fantastiques.

(33) Auteur de traductions d'Aristote qui lui firent un renom mérité durant le moyen-âge, Nicolas Oresme a surtout bien mérité aux yeux de ceux qui explorent les origines, en composant vers 1377 un petit *Traité de la sphère* qu'il annonça comme étant traduit du latin. La bibliothèque Sainte-Geneviève possède ce livre rarissime imprimé au quinzième siècle; et le manuscrit original qui appartint au duc de Berry, frère de Charles V, est conservé à la Bibliothèque royale. Après avoir cité quelques fragments de ce livre dans son excellent catalogue (t. IV p. 349), M. Paulin Paris rappelle « la passion de Charles V pour l'astronomie et la crainte qu'éprouvaient les hommes pieux de lui voir pousser au-delà des bornes permises ses recherches astronomiques ». Les vieilles chroniques espagnoles sont remplies de manifestations analogues au souvenir des audacieuses investigations d'Alphonse-le-Savant. Nous ferons remarquer ici que le *Traité de la Sphère* n'est pas seulement une compilation des traités de Léopold et de Jean de Séville, etc., mais que l'auteur « a exposé la matière des traités précédents avec précision et clarté ». Nous avons lu

complétement cet opuscule, si peu lu aujourd'hui, et nous partageons l'opinion de M. P. Paris. Le traité de Nicolas Oresme a dû être fréquemment consulté par ces navigateurs dieppois qui firent de si nombreuses expéditions au moyen-âge ; c'est néanmoins un livre de pure théorie. L'évêque astronome a publié également la traduction du *Livre du ciel et du monde* par Aristote : l'évêché même de Lisieux récompensa l'auteur de ce dernier travail.

(34) « Toscanelli, qu'un souper chez Filippo Brunelleschi et la conversation spirituelle de cet architecte mécanicien avait entraîné vers l'étude des mathématiques, se distingua parmi tous les astronomes de son temps pendant une longue carrière (il parvint à l'âge de 85 ans ), par l'attention constante qu'il portait aux découvertes nautiques et aux voyages par terre... Toscanelli ne s'occupa pas seulement de la correction des tables solaires et lunaires par des observations gnomoniques et d'astrolabe, comme de tout ce qui pouvait faciliter l'emploi des méthodes d'astronomie nautique, longuement discutées mais rarement employées jusqu'alors ; il porta aussi ses vues sur la comparaison de la géographie ancienne avec les résultats des découvertes modernes, et sur l'utilité pratique que le commerce de l'Europe pourrait tirer de ce genre de travail en ouvrant une route directe *au pays des épices* par la navigation de l'ouest. » (Humboldt, *Géographie du nouveau continent*, t. I, p. 212.)

(35) Dans ce répertoire si restreint, où l'on a essayé de grouper les noms de tant d'hommes célèbres qui ont fait progresser l'art de la navigation, on a eu surtout en vue de rendre justice éclatante aux siècles, plutôt qu'on ne s'est attaché aux individualités, quelque éminentes qu'on les jugeât d'ailleurs. Ainsi, pendant que la figure de Marco-Polo domine son époque, on eût aimé à inscrire parmi les promoteurs ce moine Brabançon qui le précède de dix-huit ans dans l'exploration de l'Asie, et

qui confirma, comme le rappelle si bien M. de Humboldt, « la justesse des premiers apperçus d'Hérodote, d'Aristote, de Diodore et de Ptolémée, sur l'existence de la mer Caspienne comme mer intérieure. » Le contemporain d'Ascelini, de Simon, de Saint-Quentin, de Giovanni de Plano Carpini, Ruisbroeck, plus connu parmi nous sous le nom de Rubruquis, pressentit de grandes découvertes qui devaient illustrer le hardi Vénitien : « Le premier de tous les géographes chrétiens, ajoute M. de Humboldt, donna une idée précise de la position de la Chine, qu'il désigne sous le nom mongol de *Khatai*, de ses fabriques de soie et de son papier-monnaie, sur lesquels sont imprimés quelques traits : *in quâ imprimunt quasdam lineas.* » Nous recommandons aux curieux *la relation des Mongoles ou Tartares*, publiée par M. d'Avezac, sous les auspices de la Société de Géographie.

(36) Le nom de Verazzani a été inscrit sur le livre de bronze; mais on ne peut lire que les premières lettres, de même que cela est advenu pour Cousin Gonneville et Antonio de Nolle.

Herrera, en rappelant que Verazzani atteignit les 50° nord, termine en disant : « Après avoir découvert sept cents lieues de côtes, ils imposèrent le nom de *Nouvelle-France* à cette terre. Les découvertes du Florentin ayant eu lieu en 1524, ceci recule de beaucoup le surnom imposé au Canada.

(37) Nous devons ce volume précieux à l'obligeance bien connue de M. le comte Auguste de Bastard, l'auteur du livre splendide intitulé : *Peintures et ornements des manuscrits.* Nous donnerons ici une courte biographie d'Ango.

Ango naquit à Dieppe, selon la Biographie, à la fin du seizième siècle. Nous avons sous les yeux un monument certain qui nous prouve que son nom ne s'écrivait pas autrement que nous l'avons inscrit ici. M. Dubois nous dit que ses parents étaient peu riches, mais qu'ils avaient reçu une bonne éducation, et c'est ce que nous prouve encore le document que nous

avons pu consulter. Ce fut après avoir voyagé en Afrique et aux Grandes-Indes, que sa fortune s'accrut d'une manière prodigieuse et qu'il devint l'un des plus riches armateurs de la France. Les dates manquent en général à la biographie de cet homme célèbre, et nous sommes heureux de pouvoir en établir quelques-unes. Dans son livre d'heures, il loue le Seigneur de toutes les prospérités auxquelles il l'a fait parvenir, et cela précisément en l'année 1514. Selon le Supplément de la Biographie universelle, ce serait à l'année 1520 qu'il faudrait fixer l'époque de sa plus haute prospérité. Ce fut à cette époque qu'il reçut, dans l'hôtel splendide qu'il s'était fait construire à Dieppe, un hôte royal qui se connaissait en magnificences. François I[er] récompensa la merveilleuse réception du marin par le titre de gouverneur de la ville et château de Dieppe. Après cet accroissement d'honneur et de fortune, Ango multiplie ses expéditions; elles furent presque toujours hardies et souvent heureuses, mais je crois avoir prouvé d'ailleurs qu'on en a exagéré l'audace en admettant que Ango ait pu bloquer le port de Lisbonne. La fortune finit par abandonner, dit-on, cet homme extraordinaire, et il mourut à deux lieues de Dieppe, accablé par le chagrin (1551).

M. Vitet a examiné son célèbre manoir au point de vue artistique, avec le goût qu'il apporte dans ces sortes d'appréciations.

([38]) C'est à tort que la Biographie, dans son article sur Parmentier, fait retourner ce célèbre navigateur à Sumatra après l'année 1529; du moins ceci est absolument contraire à l'indication précise fournie par le voyage. Crignon, ami de Parmentier, et poëte comme lui, l'accompagna durant sa navigation vers Sumatra, et il nous a donné sur lui les seuls détails précis que l'on possède. Jean Parmentier naquit à Dieppe en 1494; il exerça toute sa vie la profession de marchand; il voyagea beaucoup sans que cela l'empêchât de se livrer à l'étude des lettres

et des sciences. On connaît de lui un grand nombre de poésies, et la Bibliothèque royale possède un poëme de sa composition. Duverdier nous apprend qu'il était « bon cosmographe et géographe, et que par lui ont esté composez plusieurs mappesmondes en globes et en plat sur lesquelles plusieurs ont navigé seurement. » Parmentier avait acquis de la fortune; et, selon Goujet, ce fut le désir de connaître les régions lointaines « qui lui fit entreprendre, en 1529, la conduite de deux vaisseaux, que Jean Angot, grenetier, vicomte de Dieppe, avait équipé à ses dépens. Il avait alors 35 ans, et son frère, qui voulut l'accompagner, n'en avait que 30. » Ils succombèrent tous les deux à quinze jours de distance, à la suite des fièvres qui régnaient dans ce pays. Jean et Raoul Parmentier peuvent être considérés comme les premiers Français qui ouvrirent à leurs compatriotes cette nouvelle voie commerciale. L'honorable M. Estancelin a publié, en 1832, la relation du voyage de Jean Parmentier. On croit que l'on a découvert récemment la tombe de ce navigateur.

(39) Voy. sur ce point les travaux de MM. Estancelin, Vivien et Léon Guérin (*les Navigateurs français*).

(40) Il existe à la Bibliothèque royale un beau manuscrit de ce grand navigateur, qui fut aidé dans son travail par un cartographe habile de l'époque, Sécalart.

(41) L'homme extraordinaire qui fit le second voyage autour du monde accomplit cette navigation difficile sur un navire qui n'était pas de plus de 100 tonneaux. Il naquit en 1545, à Tavistock, dans le Devonshire. Pauvre enfant, né d'une famille pauvre, il fut confié au patron d'une barque qui faisait le cabotage le long de la côte, et que les plus longues navigations ne conduisaient pas au-delà de la Zélande. Le jeune marin profita à cette rude école: à vingt-deux ans il commandait un

navire, et il donnait des preuves de bravoure à la Vera-Cruz où son protecteur, sir John Hawkins, devait éprouver un cruel échec. L'année 1572 fut marquée pour lui par une affaire brillante à Nombre-de-Dios : nous ne le suivrons pas dans ses diverses expéditions, on en trouvera le détail dans Fleurieu; celle qui nous occupe y est racontée tout au long.

Plus heureux que Magellan, Francis Drake revint en Europe, et, contre l'attente des envieux, il fut dignement honoré par sa souveraine, qui voulut se rendre à bord de son petit navire et l'arma elle-même chevalier. Les immenses richesses que rapporta Drake de son excursion furent, dit-on, pour quelque chose dans cet acte de justice; nous aimons mieux croire à une admiration sincère pour l'esprit audacieux et la résolution dont le marin avait fait preuve. Le petit bâtiment sur lequel Drake avait accompli son entreprise devint lui-même l'objet d'une sorte de culte national; l'un de ses bordages servit à faire un fauteuil, que l'on conserve encore à l'Université de Cambridge. Sans vouloir rien retrancher de la gloire du navigateur anglais, voici la preuve néanmoins que le second voyage autour du monde fut commandé par les circontances et nullement le résultat d'une combinaison.

« Nostre général, sur ces propositions, n'a point esté d'avis de retourner par le destroict de Magellan pour deux raisons spéciales : la première, parce que les Espagnols estoient forts et en grand nombre le long des costes du Pérou et de Chilé (*sic*), et que s'ils nous espioient au retour, il nous seroit impossible d'en eschapper; le second parce que la situation de la bouche audict destroit estoit du costé de la mer du Sud où nous estions, estrêmement dangereuse, pour les continuelles tourmentes et les grandes pluyes qu'il y faict, joinct les sables qui sont proches de la coste, où les navires courent grande fortune selon l'expérience que nous en avons faicte.

« Il a donc conclud, qu'il falloit plustôt prendre la route du Iappon et du royaume de la Chine, et s'exposer au hazard et à la peine de passer ceste grande mer Pacifique. »

Voyez *le Voyage curieux faict autour du monde, par François Drach, admiral d'Angleterre*, Paris, 1641, 1 vol. in-12, p. 56. L'original est écrit en anglais par un gentilhomme picard. Drake mourut de chagrin, dit-on, d'avoir vu manquer une expédition qu'il dirigeait contre les Espagnols de Nombre-de-Dios en 1596.

Voyez aussi *Lives and voyages of Drake, Cavendish and Dampier including an introductory view of the earlier discoveries in the South Sea*, etc., portraits, Edimburgh, 1831, in-12. On peut consulter également *The lives of celebrated travellers by Aug. St. John*, London, 1831-32, 3 vol. in-12.

(42) Jean Davis naquit à Dtartmoueh, dans le Devonshire. Il fut choisi en 1585, par le gouvernement anglais, pour aller découvrir le passage du nord-ouest. Les bornes de cette notice nous obligent à omettre les détails de cette importante navigation. Nous nous contenterons de rappeler, avec Eyriès, « que le détroit découvert par Davis dans son premier voyage au nord conserve son nom. Si les glaces ne l'en eussent empêché, ajoute le savant biographe, il eût probablement fait les découvertes qui plus tard illustrèrent Baffin. » Davis fut tué près de Patane le 29 décembre 1605.

(43) Alvaro de Mendaña de Neyra naquit en 1541. On peut lire l'histoire très-détaillée de ses premières tentatives et de ses premières découvertes dans Desborough Cooley et surtout dans Dalrymple. Nommé, en 1595, général d'une grande expédition, dont fit partie l'illustre Queiros, il fit voile de Calao le 9 avril, avec quatre navires, pour établir une colonie dans des régions dont le souvenir ne lui était pas bien présent. Il mourut à l'île de Santa-Cruz, le 18 octobre 1595, du regret, dit-on, de ce qu'il fallait abandonner quelques-unes de ses espérances.

Alvaro de Mendaña s'était marié à Dona Isabelle Barretos, et elle l'accompagna avec trois de ses frères durant ce dernier voyage. On n'a que de bien faibles renseignements sur cette

femme extraordinaire, la seule peut-être qui ait commandé une expédition maritime. Avait-elle vécu en Espagne, était-elle née au Pérou, c'est ce que nous ignorons; elle fit preuve, dans tous les cas, d'une grande résolution. Un intérêt tout romanesque s'attache à elle; les vieilles relations l'entourent d'un certain charme, et nous disent naïvement que les femmes indiennes ne pouvaient se lasser d'admirer sa belle chevelure blonde. Mendaña avait la plus haute idée de sa capacité, car ce fut lui-même qui l'institua gouvernante de la flotte, par un testament qu'il put encore signer, quoique ce fût d'une main défaillante: il est vrai que par le même acte, le frère de la jeune femme, D. Lorenzo, était institué capitaine-général; mais ce dernier succomba le 2 de novembre, c'est-à-dire bien peu de jours après Mendaña. La gouvernante usa immédiatement de ses droits; elle assembla ses capitaines, leur notifia ses intentions, et l'île fut quittée par ses ordres une semaine après qu'elle eut pleuré un frère qui semble avoir été l'objet des regrets de tous. Un curieux manuscrit prétend que Mendaña avait été précédé dans ses découvertes, dès 1541, par Inigo Ortiz de Retes. Voici, du reste, un bref exposé des travaux du navigateur espagnol. Les îles Salomon, les îles d'Or, que Mendaña para d'une richesse quelque peu fantastique, exercèrent longtemps la sagacité des géographes. M. Larenaudière a dit avec raison: « On sait maintenant, grâce aux travaux de Buache et de Fleurieu, que ces îles ne sont autres que la terre des Arsacides de Surville, ou la Nouvelle-Géorgie de Shortland, dont un Français, le général d'Entrecasteaux, a complété la reconnaissance. Mendaña découvrit et nomma *les Marquises* en l'honneur de la marquise de Mendoça. L'île de Santa-Cruz n'est autre que l'île d'Egmont. Les particularités de la vie de Mendaña sont dans le livre de D. Ant. de Morga. » (*Succesos de las Philippinas*, Mexico, 1609, in-4°, ch. VI, p. 29.)

(44) « La terre australe du Saint-Esprit fut découverte en 1606 par Ferdinand Quiros et par Luis de Vaes de Torres, qui en

partage avec lui l'honneur; c'est un archipel que M. de Bougainville a retrouvé en 1768, et qu'il a nommé les *Nouvelles-Cyclades*, mais c'est à Cook surtout qu'on en doit la connaissance un peu détaillée. Il lui a imposé le nom de Nouvelles-Hébrides, qui a prévalu. »

Pedro Fernandez de Queiros était né à Evora; son fils fut nommé cosmographe en chef du Pérou. Fonseca, Torquemada et Deça renferment de nombreux détails sur sa vie agitée.

([45]) « Les lettres originales de sir Walter Ralegh, conservées dans la Bibliothèque harléienne, et les lieux qui portent le nom deRalegh dans le Devonshire, dont la famille de Ralegh est originaire, ont fixé invariablement l'orthographe du nom de ce grand homme. » (Walckenaer, *Biographie universelle*.)

Walter Ralegh naquit vers l'année 1552 à Hays, sur les côtes du Devonshire; son père descendait d'une famille illustre, mais il ne possédait qu'une fortune médiocre. Il avait reçu à Oxford une éducation excellente. Nous établirons chronologiquement ses diverses expéditions : en 1584, il équippe deux vaisseaux et il découvre la Virginie; en 1495 il entreprend encore une heureuse expédition en Amérique; en 1597 nous le voyons devant les Açores; Ralegh fut transporté à la tour de Londres le 15 décembre 1603; il resta douze ans en captivité. Le premier volume de son Histoire universelle parut en 1614. Il sortit de prison le 17 mars 1616, pour accomplir cette expédition déplorable de la Guyane où l'accompagna Keymis, et dont l'issue fatale ranima la haine de ses ennemis. Réincarcéré, accablé par les chagrins et par la maladie, il disait durant sa dernière captivité : « Le monde n'est qu'une vaste prison dans laquelle un grand nombre sont journellement choisis pour être exécutés par la mort. » Il fut choisi par ses bourreaux le 29 octobre 1618.

Ralegh a écrit un grand nombre d'ouvrages, mais on a perdu ceux que nous aimerions à rappeler ici : Son *Traité sur les Indes Occidentales* et celui qu'il composa sur la *Tactique Navale*. Nous

aimons à citer quelques phrases éloquentes, dont l'énergie pittoresque n'a pas besoin d'être recommandée, et qui serviront à faire apprécier cet homme étonnant : « Si vous parcourez la ma-
« gnifique collection de portraits de Lodge, vous y trouverez,
« parmi les têtes du seizième siècle, une physionomie qu'il est
« impossible d'oublier : elle efface toutes les autres par la sin-
« gularité, l'énergie rusée et la violence de l'expression. Le nez
« est fin et recourbé, le front étroit et démesurément haut,
« l'œil ardent, sagace, conquérant et inquiet, la bouche dé-
« daigneuse, impétueuse mais non sensuelle; l'attitude du per-
« sonnage répond à l'originalité de ses traits; cet homme semble
« provoquer le monde, et vous diriez qu'il méprise d'avance ce
« qu'il a fait et ce qu'il va faire.

« C'est en effet l'image corporelle et le type extérieur de
« l'âme la plus excessive dont les annales modernes aient con-
« servé la trace. Walter Raleigh a tout osé, tout envahi, tout
« manqué. Les trente biographes qui se sont emparés de cette
« matière brûlante ont voulu la réduire aux proportions or-
« dinaires : efforts inutiles; la bizarre création de Dieu leur
« échappe : une vie de contradictions gigantesques, lutte de
« Titan contre le possible et l'impossible, désaccord entre la
« force humaine et la force des choses. Campbell, Tytler, Birch,
« Cayley, Shirley, Naunton, même le Dr Southey, sans comp-
« ter Prince, Fuller, Wood, Aubery et l'Allemand Totze n'ont
« point fait comprendre Raleigh ; eux-mêmes ne l'avaient point
« compris. » (PHILARÈTE CHASLES, *Revue des Deux-Mondes*, 4e série, t. XXIII).

(46) Nous avons reproduit ici les expressions de M. Léon Guérin, à qui d'ailleurs appartient l'idée qu'il serait juste d'élever quelque jour une statue à Samuel Champlain sur l'un des lacs.

(48) W. Baffin naquit vers 1584, et accompagna Hudson dans son mémorable voyage. Il remplissait les fonctions de pilote. On le voit suivre Robert Bileth, dans un voyage de découverte

au pôle, et ces deux navigateurs parviennent en 1616 au 78° de lat. nord. M. Rossel a dit : « Les cartes de Baffin ont été per- « dues ; les géographes ont supposé que les terres qu'ils avaient « visitées étaient jointes à la côte occidentale du Groenland, et « ont formé une vaste baie qui porte dans toutes les mappe- « mondes le nom de Baffin. » Baffin fut tué en 1622, durant le siége d'Ormuz, par les Anglais.

(49) « Depuis longtemps, disent Eyriès et de Rossel, le mérite de Tasman comme navigateur est justement apprécié. Il a contribué par son premier voyage à faire disparaître l'opinion qui prolongeait indéfiniment au sud et à l'est la terre dont ses compatriotes avaient découvert des parties à l'ouest et au nord ; et par sa seconde expédition il a déterminé l'étendue au sud du grand golfe de Carpentarie : il a découvert la côte occidentale de la Nouvelle-Zélande, qu'il avait nommée Terre des États, la portion occidentale du détroit de Cook, l'archipel des Amis, un groupe des îles Fidjis et d'autres îles ; enfin, il est un de ceux qui ont le plus agrandi le domaine de la Géographie. »

A. Van-Diémen, promoteur de grandes découvertes et explorateur lui-même, naquit en 1595, et mourut en 1645.

(50) Au commencement du dix-huitième siècle, il se fit de belles expéditions, moitié militaires, moitié scientifiques, dont la France a conservé à peine le souvenir. Telle fut celle que commanda Beauchesne Gouïn, capitaine de vaisseau en 1698, et qui explora complétement le détroit de Magellan, après avoir visité les îles du Cap-Vert, la côte du Brésil, la Patagonie, etc. Deux précieuses relations restées manuscrites nous mettent au fait de ce mémorable voyage que Fleurieu avait su apprécier. L'une est due à un jeune ingénieur nommé Duplessis, et elle est revêtue d'une attestation en forme du capitaine Beauchesne (10 septembre 1701) ; l'autre est rédigée par M. Delabat, qui a dédié son volume à M. de Pontchartrain, et qui a rempli également les fonctions d'ingénieur à bord de l'expédition. Ce dernier volume, moins intéressant que le précédent, lui est supérieur au

point de vue scientifique. Si quelque chose au monde peut faire comprendre l'incontestable progrès qu'a fait la culture des sciences dans la marine, et le degré de considération que l'on accorde dans ce corps à ceux qui se livrent à une étude spéciale, ce sont les douloureux aveux qui nous sont faits par ces deux hommes habiles. Delabat s'écrie avec un sentiment profond de regret :

« 1° Je n'ay pu avoir aucune commodité pour aller faire les stations et observations requises, pour avoir des plans justes, qu'autant que les chaloupes sont sorties de bord pour le service des navires, desquelles je n'ay peu disposer, pour avoir le temps nécessaire à faire les remarques deues;

« 2° Je n'ay pu obtenir aucun endroit pour travailler, que la chambre de poupe où étoient les rendez-vous de tous les officiers pour jouer au tric-trac et autres jeux sur la mesme table, où je dessignois, ou dans la Sainte-Barbe, sur un coffre. » — Delabat termine en représentant à Sa Grandeur « qu'il faut donner aux ingénieurs quelque autorité afin de n'estre considérés par les officiers de la marine que comme des mousses et passagers », ainsi qu'il l'avait été durant ce voyage. Presque tous les noms imposés par les commandants de cette expédition aux lieux qu'ils visitaient ont disparu.

([51]) V. *le Voyage autour du monde de* 1673.

(P. 56, n. **). Durant cette belle expédition qui emmenait plusieurs hommes spéciaux, et dont les travaux, à commencer par ceux du commandant, ont pris un rang si élevé dans la science, tout ce qui regardait la santé de l'équipage était remis aux soins de Garnot et R. P. Lesson. Le premier de ces deux hommes si dévoués fut obligé, par suite de maladie, de demander son débarquement au port Jackson. M. Lesson se trouva alors chargé du service. (Voy. sur cette campagne le livre intitulé *Voyage médical autour du monde.*)

([52]) Jacques Cook, né à Marton le 27 octobre 1728, faisait partie d'une pauvre famille de prolétaires, et son père n'avait pas moins de neuf enfants. Cook ne fut pas privé néanmoins

de toute éducation, grâce à la bienveillance de sir Thomas Skottow. Durant les premières années de son adolescence, on le voit servir comme novice sur un bâtiment qui fait le commerce du charbon de terre, et plus tard il devient matelot à bord du même navire. Parvenu à l'âge de vingt-sept ans, il n'est encore que maître d'équipage. C'est en 1755 qu'il entre au service de l'État et qu'il commence la carrière où il doit s'illustrer. Il fait seul les études de géométrie et d'astronomie qui pourront lui assigner un rang parmi les hommes vraiment savants, et, le 27 mai 1768, il prend le commandement de l'*Endeavour*. Comme l'a fait remarquer l'un de ses biographes, la campagne qui fut exécutée alors « est devenue le modèle de celles qui ont été faites dans la suite, et elle devait être uniquement utile à la science». A partir de la période où il fit ses belles découvertes le long des côtes de la Nouvelle-Zélande, jusqu'à l'époque funeste où il visita pour la seconde fois l'île d'Owhihée, des travaux admirables ont fait dire avec juste raison qu'aucun navigateur n'a plus enrichi la géographie qu'il ne le fit. On peut lire une appréciation de ses immenses travaux dans le discours préliminaire qui précède le voyage de *l'Astrolabe*, et qui a été écrit par Dumont-d'Urville. Ses deux premiers voyages ont été traduits par Suard (1774 et 1778); le troisième a été donné par Demeunier.

La vie de Cook, écrite par Kippis, a été traduite en 1788 par Castera.

([53]) On peut répéter, à propos des découvertes de Flinders, ce qu'en a dit récemment Desborough Cooley : « Jusqu'à présent aucun navigateur ne nous a fait connaître une plus grande partie des contrées australiennes que le capitaine Flinders. Non-seulement il fit le tour de la terre de Van-Diemen, dont il étudia minutieusement les côtes ; mais on lui dut l'exploration de toute la côte sud de la Nouvelle-Hollande, de la majeure partie de la côte orientale, du détroit de Torres, et du grand golfe de Carpentaria. Ses observations étaient animées et exactes ». Les noms de Flinders et de Bass sont inséparables, lorsqu'on traite

des régions qu'ils ont explorées ensemble au début de leur carrière : le premier fut d'abord simple midschipman; le second, chirurgien de la marine royale. Ils commencèrent leur carrière d'exploration vers 1795, sur une barque de huit pieds, à laquelle ils imposèrent le nom de Tom Thumb.

« En quatre voyages accomplis de 1817 à 1822, le capitaine Philip-Parker King a augmenté d'observations essentielles la connaissance qu'on avait des régions intertropicales à l'Australie. » (Cooley.)

(54) Dumont-d'Urville (Jules-Sébastien-César) naquit à Condé-sur-Noireau en 1791 ; en 1822 nous le voyons déjà commandant en second sur la corvette *la Coquille.* En 1826 il est nommé capitaine de frégate, et il fait dans les mers du Sud le célèbre voyage d'où il rapporte les débris du naufrage de Lapérouse. En 1840, après sa mémorable expédition, le brevet de contre-amiral lui est expédié ; il vient se fixer à Paris en 1841, et, le 8 mai 1842, ses amis ont à déplorer l'épouvantable malheur qui l'enlève au milieu d'une brillante carrière. Nous renvoyons pour sa biographie à une excellente notice, donnée par M. S. Berthelot, dans le Bulletin de la Société de Géographie de 1843. Un beau travail de M. Vincendon Dumoulin fait parfaitement connaître l'histoire de la découverte de la terre Adélie ; il a été inséré dans l'*Annuaire des Voyages.*

Nous ferons remarquer en passant, et à propos d'une œuvre d'art, que c'est à Dumont-d'Urville qu'on doit la Vénus de Milo, cette merveille de l'art antique, que le beau procédé d'Achille Colas a rendu vraiment populaire. Le grand marin qui avait au plus haut degré l'instinct de l'archéologie et des sciences naturelles fut le premier à signaler l'existence de la statue qui est aujourd'hui l'ornement de nos musées. La navigation, du reste, nous a dotés, en ces derniers temps, de plusieurs monuments dont l'histoire fournirait à elle seule un chapitre curieux. Pour ne parler que de l'Obélisque de Louqsor, il fallait beaucoup compter sur les ressources dont la marine dispose pour

tenter de transporter une telle masse. Dès 1829, le baron Taylor disait dans son projet, adressé au ministre sur le transport des obélisques : « Il est possible de charger un de ces monolithes dans un bâtiment qui viendrait au moment des grandes eaux du Nil jusqu'au pylone de Louqsor à Thèbes; descendant ensuite avec sa précieuse cargaison jusqu'à la mer, pour la première fois, un monument antique aussi considérable passerait le détroit de Gibraltar, et viendrait par l'Océan jusqu'à Paris, unissant ainsi le Nil à la Seine. » Deux personnes, appartenant au corps de la marine, ont effectué ce qu'on eût jugé jadis d'une exécution pour ainsi dire impossible. M. de Verninac a opéré le transport du monolithe, et M. Lebas, grâce à d'ingénieux appareils, l'a dressé sur la place où il figure aujourd'hui.

(55) On trouvera tous les renseignements désirables sur les voyages primitifs dans le Nord en consultant le deuxième vol. de l'*Histoire de la géographie du nouveau continent*. Voyez également *Dicuil*, *Desborough Cooley*, trad. par MM. Joanne et Old Nick, t. II, p. 207; il y a là une excellente appréciation des travaux d'Other.

(56) Voyez, pour tout ce qui a été dit touchant Alphonse-le-Savant, une belle édition *des Siete partidas*, imprimée à Paris, en 1846, avec des notes excellentes.

(57) Guillaume IV, roi d'Angleterre; sa vie est celle du marin qui passe par tous les grades. Né à Windsor, le 21 août 1765, ce prince monte le *Royal-Georges*, de 98 canons, durant la guerre d'Amérique, et il fait la campagne en qualité de Midschipman, sous Nelson, qui, dit-on, n'eut point de priviléges pour lui; en 1785 il est fait lieutenant; en 1786 il passe au grade de capitaine de frégate; créé duc de Clarence, il reçoit en 1790 le commandement du *Valient*. Ce ne fut qu'en 1811 qu'il fut promu au grade de commandement de flotte. Le 28

juin 1830, il monte sur le trône d'Angleterre. Il meurt le 20 juin 1837.

(58) La boussole est d'origine orientale : nous en administrerons ici la preuve. « Le célèbre dictionnaire Chouewen, que son auteur Hiutchin termina sous la dynastie des Han, l'an 121 de J.-C., décrit la manière de laquelle une aiguille reçoit la propriété de se diriger vers le sud par l'aimant; on avait reconnu aussi que la chaleur diminue cette force directrice. Sous la dynastie des Tsin, par conséquent dès le troisième siècle de notre ère, des vaisseaux chinois furent gouvernés d'après des indications magnétiques... L'usage de l'aiguille aimantée a été introduit en Europe par les Arabes, comme le prouvent même les dénominations de *Zohron* et *Aphron* (Sud et Nord), données par le *Speculum naturale* de Vincent de Bauvais aux deux pôles de l'aimant. » Alexandre de Humboldt. *Examen de l'histoire critique de la géographie du nouveau continent*, t III, p. 37.

« Keoutsoungchy, auteur d'une Histoire naturelle médicale, intitulée *Penthsaoyan* et composée sous la dynastie des Soung, entre 1111 et 1117 de notre ère, s'exprime ainsi sur les vertus de l'aimant, ou de la pierre qui hume le fer. Quand on frotte une pointe de fer avec l'aimant (himanchy), elle reçoit la propriété de montrer le sud; cependant elle décline toujours vers l'est, et ne se dirige pas droit au sud (dans le méridien du lieu). » Klaproth.

On a dit avec beaucoup de justesse d'expression :

« Toutes les connaissances que le Mongol semble oublier dans son orgueil indolent, le blanc Caucasien les utilise sans relâche. A peine la boussole est-elle inventée qu'elle lui révèle un monde. » (de Brotonne, *Filiation des peuples*, t. I p. 171.)

M. de Humboldt auquel nous empruntions tout à l'heure une note précieuse, cite Guyot de Provins et l'évêque de Ptolémaïs, Jacques de Vitry, comme étant en Europe les premiers qui aient parlé de l'usage de la boussole.

Nous ajouterons à ces faits déjà connus quelques indications sur l'époque précise où l'on se servit de la marinette en France. Tout le monde a présent au souvenir le célèbre passage de Guyot de Provins, où cet instrument nautique est décrit avec une minutieuse exactitude, qui a rendu sa citation vulgaire. Ce que l'on ne sait pas généralement, c'est qu'un poëte plus vieux de cinquante ans, un chansonnier nommé Gautier d'Épinal, apporte sur cette curieuse discussion une lumière inattendue; en effet, ce poëte aimable, dont les vers ont été quelquefois attribués au châtelain de Coucy, rapproche « le pouvoir des charmes de sa maîtresse des vertus de la pierre aimantée dans la boussole ».Ainsi que l'a très-bien prouvé M. P. Paris, avec la sagacité qu'il apporte dans ces sortes de discussions, si Fauchet, Klaproth et d'autres encore, ont cité ce passage curieux, ils ont fait du poëte un contemporain de Guyot de Provins et de saint Louis, tandis que son témoignage remonte positivement à la fin du douzième siècle ou au commencement du treizième. Voici ce passage :

Tout altresi com l'aymant deçoit
L'aguilette, par force de vertu,
A ma dame tot le mont retenu
Qui sa biauté conoit et aperçoit.

Ainsi que le fait très-bien observer l'ingénieux critique, après avoir administré les preuves du fait qu'il avance, « c'est un pas de plus fait à la recherche des origines françaises de la boussole ».

Ce poëte, fort bien apprécié par Fauchet, est tour-à-tour désigné sous les noms de Gaultier d'Espinaus, d'Espinau, d'Aipinois et d'Espinous; il était probablement Lorrain d'origine. Comme il nomme à plusieurs reprises Philippe, qui gouverna la Flandre de 1168 à 1191, il faut nécessairement faire remonter à ce temps les vers qui contiennent, pour l'histoire de la marine, un fait essentiellement curieux.

Montucla explique fort bien quelle est la somme de gloire qui revient au pilote d'Amalfi. Comme à cette époque la boussole ne consistait qu'en une aiguille aimantée, qu'on faisait nager dans un vase au moyen de deux brins de paille ou d'un morceau de liége, « il y avait de grands perfectionnements à apporter à un tel instrument ». Il est aisé de sentir, dit Montucla, combien ce moyen était peu commode et combien de fois l'agitation de la mer devait le rendre impraticable. « Les Melphitains, ajoute cet auteur, imaginèrent la suspension commode dont nous usons aujourd'hui, en mettant l'aiguille touchée de l'aimant sur un pivot qui lui permet de se tourner. » Flavio Gioia naquit à Pasitano, près d'Amalfi, vers la fin du treizième siècle. On place l'époque de son influence en 1302 ou 1304.

(59) On a peu de détails sur ces deux savants juifs; on sait qu'ils avaient été chargés par Diogo-Ortiz, évêque de Ceuta, d'examiner le grand projet de Colomb, et que plus tard ils concoururent au perfectionnement de l'*Astrolabe*. Il est à remarquer que le mouvement intellectuel de Lisbonne fut singulièrement augmenté sous les règnes de Jean I et Jean II par les persécutions que subirent les Juifs espagnols. Ces persécutions s'accrurent encore, on le sait, en 1492. Duarte-Pinhel, né à Lisbonne, vers la fin du quinzième siècle, était aussi un habile mathématicien. Mestre Moïse fut le contemporain des deux hommes éminents cités plus haut. Mestre Joseph et Mestre Rodrigo travaillèrent aux tables de déclinaison du soleil; ils assistaient ceux qui firent la carte emportée par Covilham. Mais ce fut surtout Calçadilla, évêque de Viseu, qui dirigea ce travail. Le pieux évêque espagnol de Ceuta, D. Diego Ortiz, était également l'un des bons cosmographes de la cour de Jean II. Ces habiles gens cependant n'eurent pas la gloire, comme Toscanelli, de comprendre la pensée de Colomb. Francisco Alvarez parle de mestre Rodrigo, à propos du prestre Jehan.

(60) Juan de la Cosa, auquel la géographie doit un monument

d'une inappréciable valeur (*Voy.* la collection de M. le vicomte de Santarem), Juan de la Cosa, le brave compagnon de Christophe Colomb, eut la gloire de construire le premier une carte du Nouveau-Monde. C'était un homme dont l'habileté égalait le courage; choisi par Alonso de Hojeda « pour piloter ses vaisseaux dans le voyage qu'il entreprit en 1496 », il s'acquitta de ses fonctions toujours avec habileté. M. Berthelot fait remarquer que le chef de l'expédition faisait grand cas de ses connaissances nautiques, qui, selon lui, égalaient celles de l'amiral. « Ce célèbre pilote retourna plusieurs fois en Amérique, notamment en 1501, avec Bastidas, lors de l'exploration de la côte de Venezuela et de la côte de Darien. » Il fut chargé également d'une mission délicate auprès de la cour de Lisbonne. En 1508, nous le voyons revêtu du titre d'Alguazil mayor d'*Uraba;* il n'en était pas moins dans un état voisin de la pauvreté. Nous renvoyons pour le reste de cette biographie, si digne d'intérêt, aux savantes notes du livre de M. Ramon de la Sagra; nous nous contenterons de dire que Jean de la Cosa, ayant accompagné le fougueux Hojeda dans l'expédition qu'il dirigeait contre Carthagène, périt bravement, le corps criblé de flèches empoisonnées, et après avoir vu mépriser ses avis pleins de prudence. Cet événement arriva en 1509. (*Voy.* Ramon de la Sagra, *Histoire de Cuba*, t. 1, p. 24.)

On trouvera dans le même ouvrage de précieuses notices sur Enciso et sur Santa-Cruz, les fameux géographes espagnols; elles sont dues à M. Berthelot.

Regiomontanus (Camille Jean Müller) était né à Kœnigsberg en Franconie. Il habita, dit M. de Humboldt, de 1471 à 1475, la patrie de Behaim, et dédia en 1463 à Toscanelli son traité *De Quadratura Circuli*, c'est-à-dire sa réfutation de la prétendue résolution de ce problème par le cardinal Nicolas de Cusa. Il appelait assez injustement l'œuvre du roi de Castille *Somnium Alphonsinum.* Ses éphémérides étaient calculées

d'avance pour les années 1475 à 1506. (*Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. I, p. 274.)

([61]) Guillaume-le-Testu, si peu connu de nos jours, était considéré dès le règne de Charles IX comme l'un des plus fameux pilotes de son temps, si ce n'était le plus instruit. Selon toute probabilité, il naquit dans les premières années du seizième siècle. On ignore complétement dans quelle ville il prit naissance, mais plusieurs indices donnent à supposer que ce fut en Normandie; cependant une autorité imposante le fait naître en Provence, sans donner aucun détail, il est vrai, sur sa biographie. M. de Humboldt ne fait que le mentionner à propos d'une indication géographique. Il a eu certainement de grandes relations avec les protestants, s'il n'était protestant lui-même : la dédicace de son livre en fait foi. Il navigua longtemps dans les mers d'Afrique et dans celles du Nouveau-Monde. André Thevet, le cosmographe en titre de Henri III, se vante d'avoir été à diverses reprises son compagnon de voyage, et il le qualifie toujours de « renommé pilote et singulier navigateur ». Quant à lui, il prend le titre de pilote de la mer du Ponent, en la ville du Hâvre; on pourrait supposer qu'il était né dans ce port, et il n'y aurait rien d'impossible à ce que cela fût ainsi, puisque la ville était déjà fondée en 1509. Le magnifique Portulan que nous a laissé l'habile le Testu a été composé en 1555, et il est remarquable que ce soit précisément l'époque à laquelle Coligny voulait fonder un grand établissement de refuge au Brésil. Aussi le voit-on souhaiter à l'amiral *félicité et paix durable*. La carte du Brésil qui orne le Portulan dénote une connaissance peu commune de ces régions; on doit juger de celle qui fait connaître une partie de l'Afrique par le spécimen que présente le grand ouvrage de M. de Santarem. Guillaume-le-Testu devait mourir dans le Nouveau-Monde. Un livre peu connu nous fournit de nombreux détails sur sa fin tragique. H. T. S. de Torsay, dans sa Vie de Strozzi, dit positivement que le capitaine Guillaume-le-Testu, s'étant chargé de diriger une expédition

contre *Nombre de Dios*, périt dans une action contre les Espagnols, Cette expédition aventureuse faisait partie du reste de celle que tenta d'exécuter Drake, qui mourut, dit-on, en 1596, du chagrin que lui causa son échec. On peut lire dans le beau livre de M. Ramon de la Sagra sur l'île de Cuba une note pleine de lucidité touchant le magnifique Portulan de Guillaume-le-Testu; elle est due à M. Sabin Berthelot, qui a donné aussi un travail étendu sur ce précieux monument dans le *Journal de l'Instruction publique*. Le Portulan de Guillaume-le-Testu est de format in-folio, et les peintures sont dues à une main d'une grande habileté; on le conserve au dépôt de la guerre.

On se demande par quel concours étrange de circonstances un homme éminent, comme l'était Pedro Nunez, a pu voir mettre en doute les faits les plus simples de sa biographie. Non-seulement on ignore l'époque précise de sa naissance, mais les opinions les plus diverses ont été émises à propos de l'époque où il mourut. On est sûr qu'il prit naissance à Alcaçar do Sal, qu'il étudia à Lisbonne, qu'il alla étudier ensuite à Salamanque, puisque Jean III lui donna la facilité d'enseigner en 1529, avant de le faire son grand cosmographe, ce qui n'arriva qu'en 1530. Ce fut le 16 octobre 1544 qu'il fut appelé à occuper la chaire de mathématique à Coimbre; il remplit les fonctions de professeur jusqu'en 1562, époque à laquelle sa retraite lui fut accordée. Bayle et Nicolas Antonio font mourir Pedro Nunez en 1577, à quatre-vingt-trois ans; le P. Francisco de Santa-Maria prolonge son existence jusqu'en 1615.

Pedro Nunez est admiré par tous les écrivains de la Péninsule : Faria y Souza dit qu'il fut le plus excellent cosmographe qu'il y ait eu à toutes les époques dans le monde. Le sévère Osorius le traite de prince des mathématiciens; Barbosa Homem l'appelle le grand docteur Pedro Nunez, et parle avec enthousiasme de la lumière qu'il a jetée sur la science de la navigation. On ne sait aujourd'hui où fut enterré cet habile homme, et, en supposant que le temps eût enlevé quelque chose à sa gloire, et surtout à sa renommée, il n'en est pas moins digne d'occuper

une grande place dans le souvenir reconnaissant des marins. Son principal ouvrage intitulé : *De Arte atque ratione Navigandi libri duo*, fut publié pour la première fois à Coimbre, en 1546, puis à Basle, en 1566. Il y a une traduction française de ce livre à la Bibliothèque du Roi, Fonds Colbert, nº 1,494, sous le titre de *Traité de Pierre Nugnes sur la Navigation.*

(62) Ramusio (J.-B.), né à Venise en 1485, meurt en 1557. — (*Raccolta delle Navigazioni e viaggi*, 1550, 3 vol. in-fol.)

(63) Borda (Jean-Charles) est un des mathématiciens auxquels la marine a les plus réelles obligations. Né à Dax le 4 mai 1733, il fit d'excellentes études au collége de La Flèche. Il entra d'abord dans le génie militaire, puis servit avec une haute distinction dans la marine. Après plusieurs campagnes, il fut nommé major-général de l'armée navale sous le comte d'Estaing (1777 et 1778). Prisonnier des Anglais après une défense héroïque, il fut mis en liberté par eux sur parole ; il mourut à Paris le 20 février 1799. On a dit avec raison que Borda était un des plus grands géomètres qu'ait produits la France. « Il fit exécuter en 1777 son cercle à réflexion, dont un astronome anglais, Tobie Mayer, avait eu la première idée, mais que Borda sut s'approprier en le perfectionnant. Il fit aussi construire sur les mêmes principes, pour les observations terrestres, les cercles répétiteurs dont l'usage est aujourd'hui généralement répandu. »

(64) Le célèbre Bréguet naquit en Suisse, dans l'année 1747, et mourut à Paris en 1823. Les travaux de Leroy étant plus éloignés de nous, nous sommes heureux de pouvoir offrir ici un excellent aperçu sur ses inventions, qui nous a été obligeamment communiqué par M. Laugier.

« Pierre Leroy, fils de Julien Leroy, célèbre horloger, naquit en Touraine. Il était dans toute la force de son talent vers 1770, et il est mort en 1785.

Ses principales inventions en horlogerie de précision sont :

1° L'échappement libre ;

2° Un nouveau balancier compensateur ;

3° L'isochronisme des oscillations du balancier par le ressort spiral.

1° L'échappement est la pièce qui transmet au régulateur ou balancier l'impulsion qu'elle reçoit du moteur. Lorsque l'échappement n'est en contact avec le balancier que pendant un intervalle de temps très-court, celui-ci oscille plus librement et le mouvement de la montre devient plus régulier. On a donné le nom d'échappement libre, ou mieux, à vibrations libres, à l'échappement de Pierre Leroy, qui satisfait à cettte condition.

2° Pierre Leroy est aussi l'inventeur d'un nouveau balancier compensateur, c'est-à-dire d'un balancier insensible aux variations de température. La compensation consiste en deux demi-cercles concentriques au balancier, formés par deux lames d'acier et de cuivre juxtaposées et rivées ensemble. Ces lames portent à leurs extrémités de petites masses métalliques, et opèrent la correction de température.

3° C'est le ressort spiral qui fait osciller le balancier. Ce ressort est pour les montres portatives ce que la pesanteur est pour les horloges à pendules. Pierre Leroy a « reconnu ce fait « important qui désormais doit servir de base à la théorie des « montres et de guide aux ouvriers ; savoir : qu'il y a dans « tout ressort d'une étendue suffisante une certaine longueur « où toutes les vibrations, grandes ou petites, sont isochrones ; « que, cette longueur trouvée, si vous raccourcissez le ressort, « les grandes vibrations sont plus promptes que les petites ; « si au contraire vous l'allongez, les petits arcs s'achèveront en « moins de temps que les grands. »

Ces trois découvertes, qui datent de 1770, ont porté l'horlogerie à ce haut degré de perfection qui fait l'admiration des astronomes et des physiciens. Pierre Leroy a laissé peu de choses à faire à ses successeurs ; ils n'ont pu que glaner sur ses traces, et c'est surtout la main-d'œuvre qui a progressé depuis

lui. Le nom de ce grand artiste peut être hardiment inscrit à côté des noms les plus chers à la marine française.

Si l'espace n'eût manqué, il eût fallu inscrire ici le nom de Beautemps Beaupré, et répéter les paroles du marin qui l'a jugé : « Honneur au savant modeste et laborieux, au zèle infatigable duquel la France doit ses meilleures cartes marines, et auquel les officiers de vaisseau doivent, de plus, la connaissance de méthodes nouvelles plus simples et plus précises, qui leur donnent les moyens d'en lever eux-mêmes d'excellentes. » (V. de Fréminville, *Annales maritimes et coloniales*.)

(65) Edrisi naquit en l'année 1099 (493 de l'hégire) ; il appartenait à la famille des princes d'Edris, et, après avoir étudié à Cordoue, il alla se fixer à la cour de Roger, roi de Sicile. La géographie d'Edrisi, écrite vers 1133, a été traduite dernièrement par M. le chevalier Jaubert en deux volumes in-4°. Ce livre important avait été composé pour servir d'explication à un globe d'argent du poids de 800 marcs, sur lequel étaient gravés en arabe les documents géographiques répandus alors. Ce monument curieux est anéanti ; mais le globe de cuivre conservé à la Bibliothèque royale, section des cartes, peut probablement en donner quelque idée. M. Walckenaer a dit judicieusement : « Pendant trois siècles et demi, les géographes de l'Europe n'ont fait que copier, avec des variations peu importantes, le globe d'Edrisi. »

(66) On trouvera un excellent exposé de cette mémorable opération, donné par le savant M. Letronne, dans le Bulletin scientifique de Férussac ; le même recueil offre plusieurs articles d'un haut intérêt sur la géographie antique, que l'on doit au même auteur.

(67) L'aîné des Barberousse s'était emparé, comme tout le monde sait, de la ville d'Alger, qu'il avait enlevée à Selim el Eutemi. Aroudj fut tué sous les murs de Tlemcen par un Alferez

espagnol nommé Garcia de Tineo. Le célèbre corsaire était privé d'un bras et avait atteint environ quarante ans lorsqu'il mourut. Kaïr-ed-din, dont le nom se trouve inscrit à juste titre parmi ceux des plus célèbres marins, hérita alors de la puissance de son frère ; mais, effrayé à bon droit de l'attitude des Espagnols, il expédia à la hâte pour Constantinople un Turc affidé, et qui devait faire hommage au Grand-Seigneur de l'Odgeac d'Alger, en lui demandant son appui. Cet événement eut lieu en 1518, et la régence fut alors constituée ; avant cette époque, Alger ne pouvait pas être considéré comme chef-lieu d'un État régulièrement organisé : c'était, pour ainsi dire, un rassemblement d'individus indépendants, sans lois comme sans appui. (Voy. sur les événements de cette période l'ouvrage intitulé : *Fondation de la Régence d'Alger, histoire des Barberousse*, pub. par Sander Rang et Ferdinand Denis. Paris, 1837. 2 vol. in-8.)

En 1534 Kaïr-ed-din est mis à la tête de la flotte musulmane par Sultan Soleyman ; c'est l'année suivante, en 1535, qu'a lieu la célèbre expédition de Charles-Quint contre Tunis ; enfin, durant l'année 1541, Kaïr-ed-din devient l'allié de la France à la suite des négociations du capitaine Paulin. M. A. Denis a rappelé dans ses *Promenades pittoresques* comment le célèbre amiral musulman célébra le Ramazan dans la plus étendue des îles d'Hyères. Selon Sandoval, Kaïr-ed-din mourut ayant atteint près de quatre-vingts ans, en 1548. Haedo, moins bien informé, adopte également cette date ; mais il suppose que Barberousse n'avait que soixante-et-un ans lorsqu'il succomba à une attaque de paralysie. Il laissa après lui un corsaire célèbre, formé à son école, et qui fut surnommé le fléau de la chrétienté. C'est Dragut Reys, dont les romances populaires de l'Espagne racontent les exploits.

([68]) Hippolyte Bisson, surnommé le d'Assas de la marine française, naquit à Guéméné le 3 février 1796, dans des circonstances fatales et étranges à la fois. Ce fut le 1er mars 1820 qu'il fut

promu au grade d'enseigne; il était devenu lieutenant de frégate en 1827, et il se trouvait à bord de la frégate *la Magicienne* lorsque ce bâtiment s'empara du brick *le Pannioty*, dont le commandement fut remis à Bisson, avec quinze hommes sous ses ordres. « Un coup de vent, dit le savant Weis, sépara le brick de la flotte française, et Bisson se trouva dans la nécessité de chercher un abri sous les rochers qui bordent l'île de Stampalie... Environné presque aussitôt d'une foule de barques, Bisson est sommé d'amener son pavillon; mais il déclare qu'il fera sauter le bâtiment plutôt que de le rendre à des forbans. Le brick est alors attaqué par deux misticks portant chacun soixante hommes. Au premier feu, le courageux lieutenant voit tomber neuf de ses compagnons et reçoit lui-même une blessure grave; il descend alors, une mèche à la main, dans la chambre des poudres, et, après avoir ordonné à son pilote Trémintin de se jeter à la mer avec le reste de l'équipage, il accomplit sa généreuse résolution. Le bâtiment saute, Trémintin est lancé vivant sur le rivage qu'atteignirent les quatre autres matelots. Ainsi périt glorieusement Bisson... » Le 17 mai suivant, une pension de 1,500 francs fut accordée à la sœur de Bisson par une loi que présenta aux Chambres M. Hyde de Neuville, alors ministre de la marine. La poésie a célébré le dévouement de ce héros; sa vie a été publiée par M. Revel, Lorient, 1828, in-8°, et sa statue en bronze décore la place principale de cette ville.

Nous le répétons ici : si l'espace n'eût manqué sur le livre de bronze, on eût été heureux de pouvoir inscrire les noms des Labourdonnais, des La Popelinière, des Puységur, des Rosily-Mesros, des Villaret-Joyeuse, des Villeneuve, des Lamotte-Piquet, des Missiessy, des Dupetit-Thouars, des Casa-Bianca, des Truguet, des Surcouf, etc., etc.

FIN.



A. G. Schlegel de Geographia homerica. Comm. han. 1788
h. Schlichthorst. Geographia homeri Goett. 1787 in 4

---

Pytheæ Massiliensis fragmenta ex variis auctoribus collecta et commentariis illustrata Upsaliæ, 1824, 4 part. in 4°.

---

Dissertation sur les découvertes des anciens dans l'Asie trad. de l'Anglais par Boulard. Paris, Maradan, 1820, in 8 de 57 p.

---

Dissertation sur l'expédition du Consul Suétone en Afrique, et sur le fleuve Niger de Pline, ou le Niger de Ptolémée. par P. A. Latreille. Paris, Delance, 1807, in 8 de 34 p.

---

examiner le passage où Plutarque dit que les hommes privés des communications données naturellement par la mer, eussent été pareils à la bête.

---

Wilhem sur les campagnes de Nero Claudius Drusus, dans le nord de l'allemagne, en all. (halle, 1826, in 8 3 p.
sous le n° 1824 du Cat. de Junet.

Ameilhon hist. du Commerce et de la Navigation des Egyptiens. Paris, 1766, in 8.

huet. hist. du commerce et de la Navigation des anciens Lyon, 1763, in 8.

– Itinéraire de Cl. Rutilius Numatianus poëme sur son retour à Rome, trad. nouv. par M. F. Despois – tiré à part. Paris, 1844, 1 vol. in 8 de 64 p. ne pas confondre ce travail de la Collect. Panckoucke avec celui de Mr E. Begin de Metz travail apocryphe. 1844.

Voir le travail de M. Collombet sur Rutilius, 1842.

Periplus Otheri halgolando Norvegi et Wulfstani Angli, edente A. Busseo, in 4.

Smith. the discovery of America by the Northmen. London, 1839, 1 vol. in 8.

Extrait de la notice géographique de la bibliothèque du prince de Bénévent, lu à l'institut le 3 Juillet 1807, par Barbié du Bocage. Paris, 1807, in 8 de 11 p.

---

Silvestre de Sacy. mémoire sur le traité fait entre Philippe le hardy et le Roi de Tunis en 1270. Paris, Dondey Dupré, 1825 in 8 de 15 p.

---

Zurla. de Marco Polo e degli altri viaggiatori veneziani. Venezia, 1818, 4°.

---

Arriani Anabasis et indica. Parisiis, 1846, gd in 8.

Arrien hist. d'Alexandre (de l'expédition) trad. nouv. par A. Turettini. Genève, 1846, 1 vol. in 16 "excellent écrivain, judicieux critique, Arrien doit être considéré non seulement comme le premier historien d'Alexandre, mais comme le seul sur le témoignage duquel on puisse compter".

henriot élève de l'école d'Athènes a donné une thèse latine sur la géographie des poëtes primitifs de la Grèce vers 1854.

Napoléon Gallois. - Les Corsaires français sous la république et l'empire - in 8. de 29 f. Lédoyen, (1847.)

Levot (P.) conservateur de la Bib.que du port à Brest - Essais de Biographie maritime ou Notices sur des hommes distingués de la Marine française, in 8 de 25 f.lles Brest, in 8,

Relation du voyage et retour des indes orientales en 1690 et 1691, par un garde de la marine. - (Pouchot de Chantassin) Paris, J. B. Coignard. 1692, in 12.

Louisa Stuart Costello, Jacques cœur, the french Argonaut and his times. Lond., 1847, in 8. (indiqué le 24 juillet 1852 à M.r Clément)

Cy de Barbudo. Célèbre marin du temps d'Emmanuel, auquel ce Roi ordonne en 1506, de visiter St Laurent ou Madagascar.



après l'expédition de Néco II viendront celle du persan Teaspis, accomplie sous Sataspès - ce navigateur n'ayant pas réussi Xercès le fit crucifier à son retour.

Guichon de Grandpont. Gloriæ navales odæ, Brest. - Lefournier, 1853, in 12. ces odes en mètres divers sont au nombre de 28. Elles sont adressées à Duquesne, Jean Bart, Duguay-Trouin, de l'Etanduere, Bougainville, la belle poule, du petit Thouars, le vengeur et Dubourdieu

Ross, a chronological history of the voyage in the arctic regions. London, 1818, in 8.

– Second voyage in search of a N.W. passage. Paris, 1835, in 8. fig.

Roman d'Eustache le Moine pirate du XIII^me Siècle, pub. pour la 1^ère fois d'après un Ms. de la Bib. roy. par Francisque Michel. Paris, 1834, Gr. in 8.

Botero est l'auteur, qui au livre 3, p. 377, a donné l'histoire d'un certain Cap=^ne Marañon, qui aurait découvert le fleuve des Amazones.

La Reine des Amazones Américaines s'appelait Guabimilla Ciel d'Or.

Bartholomé de Nodal et Gonçalo de Nodal que le Roi d'Espagne avait envoyés découvrir le détroit de S. Vicente.

Le frère Marcos de Niza ou Nisa, qui passa en 1543 du Mexique au Pérou, et qui fit de si grands voyages en Amérique, a une sorte de Biographie dans Calancha p. 80 – il en a une également dans Torquemada, Monarchia Indiana. C 3. –

Moralité très excellente à l'honneur de la Glorieuse assumption Nostre dame à dix personnages, composée par Jan Parmantier de Dieppe et jouée au dict lieu, l'an de Grâce, 1527. 1839, in 16.

---

Au dire du Vénérable Calancha (Coronica moralizada de S. augustin en el Perú, 1639.) Ruy Falero qui aurait indiqué à Colomb le chemin du nouveau Monde, et qui plus tard aurait pu accompagner Magellan serait mort fou. Calancha l'appelle Ruifalero, Portuguez il nie qu'il soit mort dans la maison de Colomb. Voy. p. 30. porque enloqueciendo en Sevilla murio loco furioso como advierte la Pontifical.

- Le marin de Lepe qui le 1er vit les Iles se fit renégat et redevint More.

Dès le temps où vivait Calancha, c'est à dire au XVIme siècle, on vit proposer de nommer l'amérique Colonia ou Columbania, il est dit également qu'on devrait appeler le Pérou Pizarrina p. 30.

Calancha appelle Ortelius le Roi de tous les Cosmographes, parce qu'il a vu par les terres qu'il habite la vérité de ses tables.



---

Mr de Castelnau a vu en 1838, chez un Armateur de Salem aux états unis, une carte représentant les découvertes des terres antartiques. v. t. iv. p. 259.

Cl. Rutilii itinerarium integris Simleri Castalionis Pithoei et aliorum animadv. - illustratum. Amstel., 1687, pet. in 12.

On a donné depuis une édit. avec le texte en regard. voy. la p. 1. de ces notes.

Guarini de Veronne mort le 4 décembre 1460. (mort en 1370.) offrit au Roi René sa traduction latine de de Situ Orbis, de Strabon. on a un ms. de 1458 fait à Ferrare qui reproduit ce précieux ouv. voy. les Œuvres Complètes du Roi René, données par M. de Quatre Barbe avec les fig. de P. Hawke. une miniature représente Guarini offrant son livre au roi artiste, ce qui n'eut jamais lieu cependant. (T. 4. p. 198.

Mondragon, Corsaire français de 1508, dont parle Damião de Goes et qui enleva au passage le navire si richement chargé qu'expédiait Almeida, après l'expédition de Panama et que commandait Job. Queimado. T. 2. p. 396 (Coronica del R. D. Man.)

Fernam Soares, qui le premier avait découvert Madagascar, périt en mer vers 1508, il était chargé de porter à Emmanuel deux perles d'inestimable valeur venant d'Ormuz.

Gil-Eannes qui passa au delà du Cap Bojador était de Lagos. On lui voit recevoir l'étendart Chrétien des mains de Lançarote. p. 254 de la conquête de Guinée par Azurara.

—

un bel exemp. bien complet du voyage de Sagart au pays des Hurons a été payé en 1852 par M. Yemeniz 210 fr. voy. le bulletin du Bibliophile.

ainsi qu'on le voit dans la relation du P. Yves d'Evreux. Mr de la Ravardière avait sa maison très près de St Malo. il appartenait au culte protestant. En 1613 le Capitaine Maillar fut chargé par le Sr de la Ravardière de faire une expédition d'exploration dans l'intérieur du Maranham, il était lui même de St Malo. le récit sommaire — Nous en a été conservé dans Yves d'Evreux, p. 149. à la même époque le Sr de Pézieux accompagné de 15 français, se rendit à Ouarpy à 120 lieues de l'Ile de Maranham, à la recherche d'une mine d'or et d'argent. Yves d'Evreux avait ouï parler de Riches mines d'or.

---

Le Capne Portugais Chaque, au service de l'Espagne partit en 1555 des Côtes du Mexico et s'avança jusqu'au détroit connu aujourd'hui sous le nom de détroit de Behring, les Espagnols ne voulurent point donner suite à ces découvertes, pensant qu'elles pourraient devenir fatales à leurs possessions en Amérique Voy. Illustraçaõ. Jornal universal p. 203.



Philoponus (honor) Nova typis transacta navigatio novi orbis indiæ occidentalis admodum reverendiss. P. ac Fr. Domini Buelli Catalani abbatis montis Serrati et in universam Americam legati Sociorumque Monach. S. Benedicti dimissi p. F. Alexandri anno Ch. 1492 Sans lieu 1621. in fol. fig. C'est le voyage du p. Buil.

Antonii Thysii historia Navalis. Lug. Bat. 1657, 1 vol. in 4°.

Petiot. Panegyricus Ludovico XIII, pro fracta Britannia pro subjugato Oceano, pro triumphata Rupella Burdigalae, 1628, in 8.

---

La historia del muy alto e invincible Rey D. Jayme de Aragon, llamado el Conquistador, por B. Gomez Miedes. Valencia, 1584, in fol.

---

La vie et les actions mémorables de Michel de Ruyter (par B. Pielat) Amsterdam, 1677, 2 vol. pet. in 12

Vers 1512, Janin Rabelot natif de Flandres se trouva à Malacca avec Fern. Perez d'Andrade et va à Sumatra. Voy. Damião de Goes, chronica de el Rey D. Emanuel, T. 3. p. 200.

l'année 1816 signalée par une disette générale s'était fait remarquer par une humidité extrême.... on vit sur la côte orientale du Grœnland, des montagnes de glace séculaires, se rompre et se détacher. là où il n'y avait autrefois qu'une couche immense de glace compacte, les baleiniers trouvèrent en 1817 entre le 74° et 80° lat. Nord et entre 0° et 10° long de Greenwich, une mer libre, ouverte, d'une surface de plus de 18,000 carrés; c'est ce qui permit dans la même année à Scoresby de s'approcher sans entraves, de la côte orientale du Grœnland jusqu'au 74° lat.....

l'amirauté Ang. équippa en 1818 deux navires Isabelle et Alexandre, qui sous le commandt de John Ross, se rendirent dans la baie de Baffin pour tenter de là un passage d'un hémisphère à l'autre. Cette expédition qui ne donna pas les résultats désirés fut bientôt suivie de plusieurs autres dont les plus importantes ont été exécutées sous les ordres de Parry...

« Ce n'est que vers le mois de Juillet qu'il fut permis aux navigateurs les plus hardis de pénétrer jusqu'au 80° 34'... c'est dans les environs de l'Ile de Sir Byam Martin, (75° 1 lat. et 103° 44' long occid) que se trouve le pôle magnétique »

Sir Nicholas Harris Nicolas's history of the royal Navy, from the earliest times to the War of the french revolution. 1847, 2 vol. in 8.

---

Marc-Lescarbot qui alla au Canada en 1606, et qui renferme tant de précieux documents sur ce pays, n'avait pas malgré son titre d'avocat mené toujours vie paisible il avait même assisté à la guerre contre les Croquans dans le Quercy. c'était jusqu'à un certain point un homme d'action. le Jonas ayant reçu de cruelles avaries au port de la Rochelle le 8 ou 9 d'avril, il s'y transporta avec le S.r de Poutrincourt et n'y fut pas inutile. Arrivé au Canada où p. 554. il demeura près de quatre années il cultivait laborieusement son jardin, arrosant et bêchant jusqu'à la nuit. Il avait quitté Paris, disait il, pour fuir un monde corrompu il y retourna et gagnant un procès le trouva moins abominable. Le Jonas était commandé par un certain Cap.ne Foulques, qu'on accusait de ne vouloir faire le voyage, il partit cependant le 11 mai mais ne gagna la pleine mer que le 13. Le Cap.ne Foulques était homme vigilant et habile toutefois, Le récit du voyage qui ne commence qu'à la page 554 est animé, spirituel, digne quelquefois d'un observateur. En juillet 27 ils arrivent au port Royal et là, deux français La Taille et Miquelet les accueillent. Le S.r de Poutrincourt ordonne la culture de la terre dès le lendemain de son arrivée. Le 20 août, les champs de froment, de seigle, de chanvre lin, navette, raiforts, choux etc. donnaient la plus belle espérance. p. 588. ce digne Poutrincourt secondé de M.r Louis hébert l'apothicaire de l'expédition, est comparé au bon père Noé. Lescarbot insiste surtout sur ses travaux agricoles. M.r de Poutrincourt rapporta des épis magnifiques qu'il avait semés. Son voyage de retour s'effectua en 7.bre 1607 très heureusement, grâce au maître de Navire Nicolas Martin: il alla en pélerinage à S.t Michel, mais on n'y montrait plus, par ordre de l'évêque, le bouclier de l'Archange.

Guillaume Fillastre, Cardinal de St Marc en 1411, sous Jean XXIII, successeur d'Alexandre doit être considéré comme l'un des plus habiles Géographes du quinzième siècle.

Jacques Angelo de Florence, doit être mis également au nombre des Géographes de cette période, en raison de sa trad. de Ptolémée.

Il existe de ces deux auteurs dans la bib. pub. de Nancy 1 Ms. pet. in 4° écrit en parchemin int. Cl. Ptolomaei Cosmographia. Cet ouv. Contient entre autres documents précieux une Carte de l'Europe (c'est la XIme) dont Mr Thomassy a pu dire « Cette XIme Carte de l'europe, fait faire à la géographie des premières années du XVme siècle d'immenses progrès en nous révélant l'idée qu'on avait alors du Groënland et des Régions septentrionales, si peu connues jusqu'à cette époque ». Mr Blau, inspecteur honoraire de l'université a pub. en 1836 cette carte précieuse. Fillastre aurait été ami et disciple de P. d'Ailly.

Guillaume Coppier né à Lyon, probablement dans les premières années du XVII^me^ Siècle, est du nombre de ces vieux voyageurs dont les ouvr. sont rarissimes. ancien Capⁿᵉ en la marine des indes du Ponant, (c'est le titre qu'il prend) il alla deux fois en amérique pour y conduire dit-il lui même, des Colonies. il a pub. -

- histoire des indes occidentales. Lyon, 1645, 1 vol. in 8.
  Ce livre est probablement le même que l'on désigne sous le titre, d'histoire des Isles du Ponant.
- Traité de l'Océan. Lyon, 1663, 1 vol. in 12.
- Cosmographie universelle et spirituelle, par des Riches similitudes, judicieuses inductions et fort belles Moralités. Lyon, Jean Certes, 1671, 1 vol. in 12.
  C'est le seul ouv. que j'aie lu de Coppier.
  J'ai vu depuis les autres.

---

Marc Jalobert, beau frère de J. Cartier et Et. Noel son neveu sont considérés comme d'habiles pilotes. Voy. les Voy.^ges^ de J. Cartier imp à Québec 1843. -

---

Procope qui appartient au VI^me^ Siècle est pour les peuples modernes, ce que hérodote était pour l'antiquité. (avec Marcellin)
A. Marcellin est éminemment précieux.
« C'est dans son livre dit Walckenaër, que l'on découvre les origines des peuples actuels de l'Europe. » Procope avait visité les rives de la mer noire.

ce fut Francisco de Ulloa, qui en 1539 —
imposa au Golfe de la Californie le
Nom de mer de Cortés, Sur les Cartes
espagnoles cette région maritime porte
le nom de Mar vermejo.
voy. Robert Greenhow, the history of
Oregon and California. Boston 1844
1 vol. in 8. Francisco de Ulloa est par le
fait le premier navigateur qui ait exploré d'une
façon un peu complète la Californie, il s'éloi-
gna de ce pays en 1540, mais on n'a que des
renseignements contradictoires sur sa —
destinée ultérieure, les uns le font se perdre
les autres tels que herrera, le ramènent
sain et sauf à Mexico.
Fernando de Alarcon lui succéda dans cette
importante exploration (1540) il trouva ce
Grand fleuve connu sous le nom de Rio

Colorado, on suppose du moins que le Rio
de Nuestra Señora de buena Guia n'était
pas autre chose, et préoccupé des Contes de
Fr. Marcos de Niza, il remonta ce

fleuve sept ou huit lieues, s'informant des sept villes, de Totonteac, de Cibola ou Cibora et n'obtenant que quelques renseignements sur cette dernière ville.

---

Diarium Nauticum itineris batavorum in indiam Orientalem. Parisiis, 1598, fol obl.

---

Rodriguez Cabrillo, l'un des premiers explorateurs de la Californie découvrit en 1542 les quatre Iles de Santo Tomas ou Encapa, Santa Cruz, San Miguel ou Santa Rosa et San Bernardo. Cet intrépide navigateur mourut dans cette dernière Ile.

---

Disertacion sobre la historia de la Nautica &c obra póstuma del Sr D. Fernandez Navarrete — Madrid 1846 in 4.

---

Filipillo, l'interprète de F. Pizarre était né dans l'ancienne province de Poscos, qui fait aujourd'hui partie de celle de la Mochala.

---

Mr Dudoit agent consulaire de France à honolulu aux îles Sandwich avait visité l'île de l'ascencion, et était persuadé que, c'était là qu'après avoir quitté Vanikoro, la Pérouse était allé mourir. Lesson jeune raconte avec beaucoup d'intérêt ce fait, dans son Journal ms. que je relis le 7 juillet 1852. et qui devrait être (en partie du moins) publié.

Philibert Maréchal, S.r de la Roche. La Guide des Arts et des Sciences et promptuaire de tous livres tant composez que traduicts en françois. Paris, François Jaquin, imprimeur 1598 in 8 de 421 p.

il y est question de la Navigation, de l'Astrologie, des musiciens célèbres &c; dont on donne la liste, de la peinture &c.a

---

Rabelais est bien certainement l'un des premiers qui aient indiqué dans sa Géographie fantastique le voyage aux indes par le passage Nord Ouest. Voy. le livre IV Chap. 1.er On s'aperçoit aisément que, son érudition lui venait des Italiens. il est bon de se rappeler, que le Maître Pilote de Pantagruel se nommé Jamet Brahier.

---

Francisco Fernandez de Cordova fut en réalité celui qui découvrit le Mexique, il aborda le yucatan un an avant Grijalva. Grijalva dont las Casas vante l'humilité et l'obéissance n'était nullement propre à devenir chef d'expédition Il en donna la preuve à Cozumel en 1517. Peut être aussi avait il l'âme trop humaine pour commander à des hommes si pleins de rapacité. Cette première exploration des côtes du yucatan est racontée par un témoin oculaire dans la collect. de Ternaux,

dans les nuées d'Aristophanes representées 425 ans avant J.C. il est clairement question d'une Carte Géographique de la Grèce et même de

voir dans les annaes maritimos e Coloniaes la lettre de Pedro Alvares de Caminha au Roi, datée de St Thomas 30 Juillet 1499 — elle jette peut être quelque jour sur la parenté de Pedro Vas de Caminha.

---

Almirante Quintella. Annaes da Marinha Portugueza

---

Bartholomeu Dias, doit accroître son nom de celui de Novaes. fait prouvé dans les annaes maritimos de Portugal. 1844, p. 36.

---

Examen historico critico de los viages y descubrimientos apocrifos del capitan Lorenzo Ferrer Maldonado, de Juan de Fuca y del Almirante Bartolomé de Fonte. Comenzada por D. Martin Fern. de Navarrete y arreglada y concluida por D. Eustaquio F. de Navarrete año 1848. Ce travail curieux a été imprimé dans les Documentos ineditos.

Ainsi que s'en est assuré Mr Margry -
Cavelier de la Salle est né à Rouen en 1643

-Champlain a prélude à ses aventureux voyages
dans l'amérique du Nord, par des voyages
pleins d'intérêt à l'amérique espagnole; les
relations de l'illustre fondateur de Québec
est restée Ms. à Dieppe et elle est la propriété
particulière du bibliothécaire de cette ville:
des dessins faits avec intelligence aident à
saisir les faits principaux de la narration.

J'ai vu depuis ces dessins, ils sont plus que
médiocres; les vues prises à vol d'oiseau, ne donnent
que des lignes générales. il est probable que Champ-
-lain aura reproduit ses souvenirs tels quels.

En 1844, Mr Antonio Lopes de Costa Almei
-da, à lu à la séance publique de l'association
Maritime de Lisbonne, une dissertation analogue
à celle ci; je ne la connaissais pas, elle est -
passablement chargée d'erreurs et d'omissions.

Le plus ancien compte où il soit fait mention du Sucre en France est de 1333.

---

Juan de Fuca, surnommé Apostolos Valerianus, né en Grèce à Céphalonie, servit durant vingt ans comme pilote à bord des navires espagnols. Ce serait en 1592, qu'il aurait accompli la découverte qui a donné une certaine célébrité à son nom. En 1596, il est retiré à Venise, et il y fait part de ses aventures, qui acquièrent de la renommée. — Fuca pillé par Candish et laissé sans récompense par les espagnols, offrit ses services et ceux de vingt de ses compagnons à l'angleterre, et surtout à Michel Lock. il mourut en 1602 à Céphalonie, sans avoir pu réussir dans ses derniers projets.

---

Selon l'illustração, Journal universel pub. à Lisb en 1845, Quirós aurait donné son voyage à l'impression, à Séville, en 1610. traduit en lat. il aurait été pub. à Amsterdam en 1613. la traduction franç. est de 1617. Purchas a imprimé la version Angse en 1625.

Le fameux Nebrixa eut bien mérité une place sur les tables de bronze.

histoire de la marine des états unis d'Amérique par J. F. Cooper. trad. de l'ang. par Paul Jessé 1845 et ann. suiv. in 8

hist. de la Marine française par le Cte. de Bonfils la Blénie, lieutenant de Vaisseau – en 1845. 2 vol. in 8. au Comptoir des imprimeurs unis.

Jacques Chauvet. Epitome de sa Cosmographie. Cet ouv. qui appartient au XVI^me^ Siècle, mentionne Amérique Vespuce, comme le seul découvreur du nouveau Continent, et ne mentionne pas C. Colomb.

Les Cabires fils de Mysoret et de Sydik, furent les inventeurs de l'écriture et de la navigation?

A. Asher. Bibliographical essay on the Collection of voyages and travels edit. and publish. by Levinus Hulsius and his success. at Nuremberg &ca. from 1598-1660. London and Berlin, 1839, in 4.

tiré à 200 exemp. seulement.

abrégé des fruits acquis par l'ordre des frères mineurs ès quatre parties du monde nommément la conversion du nouveau monde. Bruxelles, 1652, in 18 fig.

n'est pas citée dans la bib. Am. de Ternaux

---

Navigation aërienne. de Arte volandi h. Flaydero Tubingae pet. in 12, 1627 ou 1628.

---

On a reçu des nouvelles de Sir James Ross, à la date du 12 Juin 1848 et datées du détroit de Davis par le 73° de lat. une énorme barrière de glaces lui fermait le passage. Que devient l'infortuné Franklin!

Le 5 Oct. 1848, je me suis entretenu avec Mr Bocandé des terres de Guinée où il séjourne depuis 12 ans tout est à faire dans la géographie sur ce point & il s'en faut bien que, Lima lui même soit infaillible Mr Bocandé a reconnu en lui de notables erreurs. Ce voyageur a parcouru également les îles du Cap Verd, il y a trouvé la vie excessivement facile. Comme il appartient à une famille de Nantes, je suppose qu'il est né dans cette ville. - Mr Bocandé s'est spécialement occupé d'entomologie & il a rapporté de l'Afrique environ 45,000 insectes

J'ai revu Mr Bocandé le 15 mars 1849, il avait été malade après son voyage à Nantes et avait pris courageusement dix leçons de Daguerreotype - je l'ai mis en rapport avec Mr Deville.

Au mois de 7bre 1856, Mr Bocandé de retour en France pour la 2me fois a fait imprimer dans la revue Coloniale une dissertation malheureusement tronquée par l'administration sur la Casamance &c.

Les Médicis, par Alexandre Dumas. —
Paris, 1845, 2 vol. in 8°.

Thomas: éloge de Duguay Trouin Paris, 1761, Gd in 8.
réuni à d'autres éloges

A general history of the Pyrates from they first rise and settlement in the Island of Providence, to the present time, with the remarkable actions a[redacted]dventures of the two female Pyrates. — Mary Read and Anne Bonny, by Capt Char. Johnson. 1724.

La Sphère, poème en huit chants, par dominique Ricard, Paris, 1796 in 8.

---

Le Journal de Sir Francis Drake, se trouve dans le recueil de Campbell, édit. de harris vol. I p. 18.

La relation de Juan de Fuca, par Michel Locke est dans le recueil de Purchass. T 3 p. 849–852.

19 mars 1849, reçu chez moi, des mains de Mr le Colonel Joaquim Acosta, sa belle carte de la nouvelle Grenade et la réimp. du Semenario.



En 1858 Mr Bocandé marié selon son choix, et heureux; poursuit ses voyages en France et en Belgique, pour l'accroissement de son commerce en Afrique; je le presse toujours pour qu'il nous donne ses précieux souvenirs. — Au mois d'avril 58, je l'ai vu à mon retour de Normandie partant pour Bordeaux avec Madame,

J'ai diné chez lui, dans sa jolie maison d'Auteuil en 7bre 1865; Il m'a donné une belle fleur pour mon frère.

Newton „ Comparant le lieu qu'occupaient les points cardinaux dans la Sphère attribuée à Chiron pour le temps des Argonautes avec le lieu où Méton les observa l'an 432 avant J.C. et appliquant les principes de la précession des équinoxes à la différence de sept degrés parcourus contre l'ordre des Signes depuis Chiron jusqu'à Méton, il fixa à l'an 936 l'époque de l'expédition des Argonautes. Toutes les autres époques de l'histoire grecque & orientale furent subordonnées à cette première détermination & dès lors Inachus n'arriva en grèce avec ses Colonies qu'en 1120, Cadmus en 1041, Œnotrus en Italie 1028, Minos ne régna en Crète qu'en 1015, Cécrops en Attique qu'en 1012, Danaüs vint de l'Orient dans la Grèce en 964, et la prise de Troye est de 904." Cette réduction extraordinaire enfanta la réponse de Fréret. (Voy. à ce sujet Champollion Figeac. traité de Chronologie. p. 58.)

---

l'Itinéraire d'Antonin (Itinerarium adnotatum est fréquemment cité par de Ring) La table théodosienne Itinerarium Pictum dont l'époque de la rédaction n'est pas connue, se sert comme mesure des lieues de cinquante au degré „ la Carte telle que nous la possédons a été faite par quelque scribe moine ou autre du XIIIme Siècle, (on veut même que ce moine ait été de Colmar,) d'après une Carte plus antique sur laquelle il a lui même brodé. Ring.

« Diodore de Sicile est le premier des écrivains de l'antiquité où l'on rencontre quelques indications géographiques applicables d'une manière plausible aux pays de l'Archipel d'Asie. il raconte qu'un grec, nommé Iamboule, traversant l'arabie pour se rendre dans la patrie des aromates, fut enlevé par des brigands, traîné en Ethiopie, et de là transporté comme l'exigeait une superstition Nationale dans une île australe, située au milieu de l'océan. Il ajoute, que ce ne fut qu'après une longue traversée que Iamboule aborda à cette île mystérieuse, et que plus tard, contraint d'en sortir il lui fallut quatre mois de navigation pour atteindre les côtes de l'inde. Cette relation, qui sous une forme romanesque, contient des détails très vrais au fond, prouve par l'absence de toute détermination géographique précise, que les grecs au premier siècle de notre ère n'avaient qu'une idée très vague de l'Archipel situé au Sud de la péninsule de Malaca; l'expédition d'Alexandre ne leur avait rien appris sur ces contrées, et peut être les indiens eux mêmes du moins ceux du Pendjab, qu'ils fréquentèrent, n'en avaient nulle connaissance. »

Dulaurier. des langues et de la littérature de l'Archipel d'Asie. (extr. de la Revue des deux mondes, 15 juillet 1841.) Mr F. hoefer vit ici l'Ile de Ceylan

« J'irais aux enfers, au risque d'y brûler mes voiles, disait un négociant hollandais. »

Consid.tions sur l'inf.ce des mœurs, dans l'état milit.aire des Nations p. 140.

---

A Stella. Elogiorum venetorum navali pugna illustrium liber in fol. Leide, 1722.

---

Pasqual. descubrimiento de la Aguja Nautica, de la Situacion de la America, del arte de Navigar, &c.a Madrid, 1591, in 4.

---

Dans les memoir of Sebastian Cabot. London, 1831, in 8, on suppose que la mort du célèbre navigateur arriva vers 1558.

---

Dissert. sur les Découvertes faites par les navigateurs Dieppois. broch. in 8, sans date.

---

Ed. Neveu. Ode sur l'érection de la Statue de Duquesne à Dieppe, en 1844. in 8 d'une 1/2 f.

---

Esp. Cl. Fr. Dissertation sur un monument singulier des ultriculaires de Cavaillon, où l'on éclaircit un point important de la Navigation des anciens. 1766, in 8. fig.

En 1833 John Ross, fait un Rapport à l'Amirauté, dans lequel il se glorifie d'avoir inscrit le nom de son Gracieux Souverain — Guillaume IV, sur la véritable place du pôle Magnétique.

---

"dans les derniers jours de ce mois, est mort à Dieppe, à l'âge de 80 ans, Joseph Bouzard, officier de marine retraité, le dernier des fils du célèbre Pilote Jean — Bouzard, surnommé le brave homme par Louis XVI. le nom de Bouzard figure depuis un demi siècle parmi les illustrations de Dieppe. Cette famille de sauveteurs appartient à l'histoire des amis de l'humanité, car tous les enfants de Bouzard ont marché sur les traces de leur père et depuis la fameuse nuit du 31 août 1777 la Jetée de Dieppe a été pour eux le perpétuel — théâtre du dévouement. — Louis XV et la ville de Dieppe avaient voté pour le père une pension et une demeure à l'entrée du port. Napoléon l'a fait construire pour le fils, qu'il décora en même temps de la croix de la légion d'honneur. — le dernier des enfants du brave homme a éprouvé avant sa mort une grande joie le 1 Août 1846, en assistant à l'inauguration du buste de son père sur cette même jetée de Dieppe où il s'était immorta-lisé.

la presse du 17 Janvier, 1847.

Barrat de la Terme. Remarque sur la dissert. des Cuivres

On a trouvé dans la région de Sonòra des ruines de constructions en pierres, désignées par les premiers colons espagnols sous le nom de Casas grandes de los Aztèques. Selon la tradition, elles étaient habitées par le peuple désigné ici, avant qu'il envahît Mexico.
(Voy. hardy's travels in Mexico, from 1825 to 1828.

---

Le Dromon ou Dromunda de la Sarrazine d'Espagne était un bâtiment de premier ordre et que l'on pouvait comparer jusqu'à un certain point à nos vaisseaux de ligne. (V. Ducange, verb. Dromones.) Une puissante machine de guerre, élevée sur cette énorme galère permettait de franchir les murailles et de combattre corps à corps avec les Chrétiens. Voy. ce que dit herculano d'un Dromon, amené jusque devant Lisbonne, sous Affonso henriquez, et qu'un Portugais dont le nom est resté inconnu fit submerger.

Diego Mendez dont l'intrépidité sauva Colomb réfugié à la Jamaïque avec son frère et contre lequel s'était révolté Francisco Porras, doit être mis au rang des grands navigateurs, il avait un canot pour armes. il mourut vers 1536; il mourut dans la misère. Colomb lui avait promis l'emploi d'Alguazil mayor d'hisp. Diego Colon lui refusa cet emploi.

Stephanus Doletus. de re navali. Lug. Gryphius, 1537, 1 vol. pet. in 4°.

---

pour une autre Edit. (si jamais elle se fait) je trouverai tout ce qu'il y a à dire sur la bibliographie des horloges marines, dans le N° 12 du Catalogue de Guillemot.

Robert de Vaugondy. Essai sur l'histoire de la Géographie ou sur son origine, ses progrès Paris 1755, 1 vol in 12.

---

M.r E.-D. Forgues, sous le pseudonyme Old-Nick, a trad. en partie le livre de Desborough Cooley.

---

Préjean de Bidoux, Grand prieur de S.t Gilles. tué ou blessé à la défense de Rhodes en 1522.

Ponce de Balaguier, est également sur cette liste.



Jamet Brayer, poitevin, pilote célèbre du temps de Louis XII et de François 1.er Rabelais en parle dans le livre IV ch. 11 p. 311 de l'édit. 1691, comme ayant désigné la route et dressé la Calamité de toutes les boussoles. (Lisez Calamite)

Diego Mendez était un vrai bibliophile, il demanda par son testament, qu'on conservât à tout jamais les livres qui l'avaient accompagné dans ses voyages. il y avait entre autres l'art de mourir saintement d'Erasme, les Colloques du même — un Sermon ég. d'Erasme

Monsieur de Cambray natif de Bourges, ambassadeur pour le Roy dans le nord, avait communiqué à Thevet nombre de renseignements. hist. ——— de la France antartique p. 36.

Andres de Urdañeta qui avait accompagné Magellan, était un moine, qu'on vit acquérir de la célébrité comme navigateur; il servit sous Miguel de Legazpi, qui en 1564 subjugua les Philippines.

de l'an 1320 à l'an 1330, Oderic de Portenau pénétra dans l'Inde et à la Chine.

« la première irruption des Anglais dans la mer pacifique eut lieu en 1575, par un parti de flibustiers sous John Oxenham, exécuté à Panama; il fut vengé par Francis Drake.

---

Rodrigo Zamorano. compendio del arte de Navegar Sevilla, 1588, in 4.

---

Bibaud. hist. du Canada sous la domination française, Montreal, 1837, in 8.

---

J. Aug. St John. the lives of celebrated travellers Colburn, 1831-32, 3 vol. in 12.

---

Cosmographie d'Ethicus, trad. pour la première fois en français par Louis Baudet. in 8 de 5f. 1/2 im. de Panckouke. le même a trad. Pomponius Mela.

Effigies regum et principum, quorum vis ac potentia in re nautica seu marina, præ ceteris spectabilis est. Colonia, 1598, in 16.

Crispin de Pas a gravé ~~dans~~ le ce recueil un prétendu portrait de Christophe Colomb; il est cité par Carderera.

João Rodriguez Cabrillo, était vers 1542 l'un des Navigateurs les plus célèbres de la Péninsule. Portugais au Service de l'Espagne, il se rendit en Californie, explora plus complètement qu'on ne l'avait fait cette région & mourut des suites de la fatigue qu'il avait éprouvée, le 3 janvier 1543.

---

Chapman. the tragedy of Chabot admiral of france. Lond, 1639, in 4.

---

Rousselet de Château Renaud, bombarda Alger en 1688, nettoya la mer des pirates, favorisa les colonies nouvelles de l'Amérique. Voltaire lui consacre quelques lignes dans son siècle de Louis XIV.

---

Jean d'holywood (dit de Sacrobosco) qu'on altère en écrivant Sacrobusto. Vécut à Paris et mourut en 1256. — Son livre de la Sphère, n'est pas une simple traduction ~~de~~ ~~Sacrobosco~~, il faudrait revoir cependant cet article. Il y a de nombreux renseignements sur le géographe en question dans Brice et dans l'hist. de Paris par Piganiol de la Force.



---

Carte dessinée en 1436 par Andrea Bianco vénitien, conservée à la bib. de S. Marc. Elle confirme les indications que l'on devait aux frères Zeni, qu'avait déja signalées le Cardinal Zurla; une partie a été pub. par Formaleoni et par Santarem. Le Cte F. Minisealchi de Verone doit pub. une autre partie de cet antique Atlas, pour accompagner une histoire des découvertes Arctiques depuis les temps les plus reculés.

Clavijo se rend à Samarcande en 1403 comme ambassad.
Creuxius (Fr.) historiæ Canadensis, seu novæ franciæ lib. X usque 1656 (planch.) Parisiis, 1664, in 4°.
hartighs est nommé par J. Phil. le Colomb de terres Austr. —
Mémoires du Comte de Forbin chef d'escadre, rédigés par Reboulet et le P. le Comte. Amsterdam, 1748, in 12 ou Marseille 1781.

---

D. J. de Vargas. Importancia de la historia de la marina Española. Madrid, 1807, 1 vol. in 4°. — Schildberger de Munich le Compagnon de Tamerlan visita l'Asie centrale.
Salomon de Caus est ainsi désigné dans le Catalogue des estampes de l'abbé de Marolles p. 108, au paragraphe: Arts libéraux et mécaniques.
» Isaac de Caus ingénieur et Architecte, natif de Dieppe, pour son livre de l'invention des machines d'eaux imp. à Londres en 1644. » On a confondu le père et le fils. Voir l'art de J. hoefer dans la biog.

Il viaggio fatto da gli Spagnuoli a torno al mondo (autore Pigafetta) 1536, pet. in 4.
the world encompassed by S. Francis Drake, collected out of the notes of master Francis Fletcher preacher in this employment. London, Nicolas Bourne, 1652 pet. in 4. opuscule rarissime, on le réunit au Drake revived. (1653.)

Baudouin Pegoletti, négociant éclairé du moyen âge, alla à cette époque jusques à Pekin.

Dans les Archives de Joursanvault il est fait mention d'un certain Nicolas, — peintre et Géographe. 1532 – 1577.

Nicolas Behuchet, Capitaine de l'Armée de mer. 1322 – 1339.

Mr de Graville, Amiral de France 1500 – 1520.

Pierre de Brébant dit Clignet, Amiral de Fr. 1410.

Georges de Vissipac dit le grec Capitaine de la nef du Roi 1475.

Granville le teinturier, est qualifié de Bourg en 1573. C'est de là que partit Béthencourt (1402.)

T. 1. 1682. arch. de Joursanvault neuf pièces, titre relatif à la famille Ango.

---

Joannes. Schefferus de militia navali. Upsaliæ, 1654, 1 vol. in 4.

voir dans Marc Lescarbot, l'histoire du Capitaine Savalet de St Jean de Luz, qui en était à son 42me voyage (p. 645.) et qui faisait pour 150 fr. de morue par jour. Au temps de Lescarbot le Chef Membertou avait connu Jacques Cartier. 

Carte de la Germanie Romaine, soumise pendant les 3 premiers Siècles de l'Ère Chrétienne à l'administr-ation politique et provinciale des Gaules, dressée par Mr de Ring, pour servir à son mémoire sur les établissements Romains du Rhin et du Danube.

Carte de la Germanie et des Migrations germaniques dans l'Empire Romain, avant et pendant les 8 premiers Siècles de l'Ère Chrétienne: dressée par Mr de Ring pour servir à l'intelligence de son hist. des Germains.

d'Armagnan, brave officier de la Marine françaises Mourut en 1688, devant le Cap, d'une façon vraiment tragique. Ayant par condescendance pour des Missio-nnaires jésuites qu'il ramenait en france, Consenti à se diriger vers la terre, et ignorant que la paix avec la hollande était rompue, il se vit en un clin d'Œil prisonnier. descendre dans la Soute aux poudres un pistolet à la main, fut l'affaire d'un instant. il allait faire sauter son navire et ses trois millions de marchandises, lorsqu'un Canonier devinant son énergique volonté, lui traversa le corps d'un coup de pertuisane. — Ce misérable livré par les hollandais, fut pendu plus tard, par les officiers du brave d'Armagnan.

En 1690, mourut en mer, un brave officier, hurtain, qui s'était élevé du rang le plus inférieur, au commandement d'un Vaisseau, et dont la conduite devant Alger avait été jadis admirable. (Voy. son Orais. funèbre dans le Voy. de Chales. T 1 p. 343.)

On a élevé à Petropawlawski Capitale du Kamtschatka un petit monument au premier explorateur de l'amérique Russe. C'est une simple colonne surmontée d'un Globe, la Grille porte une tablette sur laquelle on lit: Capitanou Witousou Beringou.
Voy. le voy. de Dupetit Thouars T 2 p. 18.

Dans un ouvrage de Fernandez Navarrete publié récemment par l'académie d'histoire d'Espagne, il est question de plusieurs anciens Cosmographes dont les noms ont été récemment découverts: il y est fait mention entre autres d'un certain Matias Mayorquin, qui serait le premier auteur de la fameuse Carte catalane de Paris, qui ne se trouve plus être qu'une Copie; et dont la date doit être nécessairement Changée!

Je tiens ces détails de M. Sabin Berthelot, qui me les a donnés le 29 juillet 1847. en m'annonçant sa nomination au poste Consulaire de Ténériffe. Il m'a écrit de son poste lointain en 1855.

---

Selon Pacquot, ce serait Drake qui aurait apporté la pomme de terre en Europe, l'an 1586. et le fameux Charles de l'Ecluse, qui l'introduisit dans les pays bas.



---

Alard éloge historique de François Péron, rédacteur du voyage de découvertes aux terres australes Paris, 1811, in 8.

l'Ile de Paques, si rarement visitée a-t-elle été découverte par Juan Fernandez?

Pigafetta, né vers la fin du XV^me siècle, vint en Portugal et fut présenté plus tard à la régente, mère de François 1^er.

Diodore raconte qu'un Navire construit en Cèdre, ayant 490 pieds de long, doublé en or en dehors et d'Argent en dedans, fut dédié à la divinité principale de Thèbes par Sesostris.

Le Marchand Colessof découvre les Iles Kouriles en 1713. il y en a 21.

---

l'Ile d'Amsterdam est découverte en 1696 par Vlaming.

---

Selon le Baron de Wrangell, c'est à Dejneff chef d'une association de Promichleniks, que l'on doit en 1648, la découverte du détroit de Bering. Dejneff allait à la recherche de l'Anadir.

---

Chalaouroff (1760-1764) est un marchand intrépide, qui mourut dans ces parages, et dont le nom doit être conservé. Wrangell trouva de b...ssements.

Cadamosto vint en Portugal en 1444, et son premier Voy.^e est de 1445. l'erreur qui le place en 1504, est une erreur de typographie. tout ceci est prouvé par M^r Külb.

Jean Parmentier serait né en 1495. Dans la préface de Crignon, il est dit que ce fut le premier françois ++ qui a entrepris estre pilotte, pour mener navires à la terre d'Amérique, qu'on dict Brésill. ++ Crignon l'avait connu.

hosse, Jarvis, Nelson, Collingwood, ont été pendant vingt ans en Angleterre les plus redoutables adversaires de la marine française; il faudra leur consacrer un Article.

---

On trouve dans l'ouv. intit: Le nord de la Sibérie ou Voy. parmi les peuplades de la Russie Asiatique un coup d'œil précieux sur les découvreurs de ces régions du Nord – les promichleniks de Sirovatski découvrent en 1806, la nouvelle Sibérie, qui est si riche en ivoire fossile.

---

On peut voir dans le 3me vol. des Voyages de Vancouver ce qu'il dit du Navigateur Grec Juan de Fuca. il ajoute "On peut élever contre les découvertes Portugaises ou espagnoles de l'Amiral de Fonte, (de Fonta ou de Fuentes) des doutes du même genre que contre celles de Jean de Fuca: Je crois, que désormais, on ajoutera peu de foi au récit de Fonte, que rapporte Dalrymple dans l'ouv. cité ci dessus et où l'on dit "qu'il fit 260 lieues dans des canaux tortueux, entre des Iles qu'on appelle l'Archipel de S.t Lazare, et que le 14 Juin 1640, il arriva à une rivière nommée Rio de los Reyes par 53°- de lat. Nord, qu'il le remonta dans le N.E. jusqu'à 60 lieues, que l'eau en est douce à 20 lieues de son embouchure, &c &c. – p. 524.



Theodosio Doria et Ugolino Vivaldi, qui voguèrent à l'aventure vers les indes en 1291, et qui se dirigèrent au Couchant, disparurent à tout jamais.

Salvador Ribeiro de Souza Roi du Pégu en 1603

« On cite aussi des livres, dont il ne nous est parvenu que des lambeaux épars et qu'il faut nécessairement supposer plus anciens que le Zohar. Nous nous contenterons de traduire le passage suivant que l'on croirait écrit par quelque disciple de Copernic si l'on n'était obligé même en lui refusant toute authenticité, de le faire remonter au moins jusqu'à la fin du XIII^me^ Siècle : « Dans le livre de Chamnouna le vieux, on apprend par des explications étendues, que la terre tourne sur elle même, en forme de cercle ; que les uns sont en haut, les autres en bas ; que toutes les créations changent d'aspect suivant l'air de chaque lieu, en gardant pourtant la même position ; qu'il y a telle contrée de la terre qui est éclairée, tandis que les autres sont dans les ténèbres ; ceux ci ont le jour quand pour ceux là il fait nuit ; et il y a des pays où il fait constamment jour, ou du moins la nuit ne dure que quelques instants. »

Ad. Franck. la Kabbale ou la philosophie religieuse des hébreux - Paris, 1843, 1 vol. in 8° p. 102.

Je tiens d'un hébraïsant fort habile, professeur à la Sorb., que ce passage essentiellement mal traduit, a été falsifié, et qu'il ne saurait être admis comme autorité.

Guill. Postel. Né à Avranches en 1497 ; Charles IX l'appelait son philosophe par excellence. Cet homme extraordinaire était originaire de Barenton, ou de Dolerie.

Delayant Notice sur Samuel Champlain (12°7160) J. de la libr. univ.lle 1868.

Mestre Rodrigo philosophe et médecin du Roi João II, paraît avoir été en même temps qu'un mathématicien habile, un homme fort lettré. Cataldus Siculus l'appelle prudentissimus ac litteratissimus; il lui cite les paroles de Cicéron, il invoque ses bonnes graces auprès du Roi. (Voy. p. 13. Cataldi Siculi epistolæ) — dans une autre lettre p. 21, le Sicilien réclame encore la bienveillance du médecin mathématicien, pour qu'il peigne sa triste situation au Roi. par une autre lettre encore, on voit que les prières de Maître Rodrigo ont eu leur effet, car il a reçu cent écus d'or, qui lui ont été comptés par le vieux Gonçalo. il est si reconnaissant qu'il s'écrie Videor enim amantissimum patrem jamdiu defunctum recuperasse. on voit par cette lettre que maître Rodrigo était environné de mille occupations; Cataldus le traite de très illustre.

---

Joann. de Sacro-Bosco, né à halifax, fit bâtir le cloître des Mathurins de Paris vers l'an 1219. on trouve son épitaphe dans Piganiol de la force, t. 5, p. 477. il y avait une sphère sur sa tombe. il avait composé le traité de Sphæra mundi, il mourut en 1235, 1240, 1245 ou 1246!

---

Mac Clure est revenu de son mémorable voyage en 7bre 1854

Guillaume Boëkels perfectionne en 1416 les procédés de salaison, appliqués au hareng. Après sa mort ses compatriotes lui érigent un monument à Birvliet, lieu de sa naissance.

---

« Le 7 may 1674 je vis Mr le Marquis de Sillery, en cette ville de Reims, il me conta de Ruiter, ce fameux amiral hollandais, entre autres, que toutes les fois qu'il parle de Mr Lameson, il ôte son chapeau parceque ces M.M. Lamesson marchands d'Amsterdam, firent autrefois ses maîtres. Que dans le combat, il se fait attacher avec une ceinture au gros mât de son vaisseau, d'où il donne ses ordres avec une intrépidité inouie, ne témoignant aucune émotion ny devant ny après le combat, ny dans la chaleur de la meslée. Il se sert d'une lunette d'approche et prévoit du plus grand sangfroid du monde l'événement de la bataille; au sortir du combat, il va donner lui même de l'orge à ses poules et dit que les pauvres bestes ont eue fort à souffrir dans la meslée et que les coups de canon les étourdissent extrêmement. cet homme est d'une modestie incroyable. En écrivant à Mr de Guiche Gr de Bayonne il l'appt Mgr et lui recommandait les intérêts de je ne sais quel pescheur de harengs, qui avait affaire vers Bayonne; c'est, disait Ruiter un brave homme, qui a été mon bon camarade du temps que nous estions tous deux pescheurs de harengs, car il n'a point de honte de ce qu'il a été. (Voy. Mém. de Maucroix Reims, 1842 T2, p. 42.)

Essai sur le commerce de la Russie avec l'hist. de ses découvertes par Marbault. Amsterdam, 1777, 1 vol. in 12.

mémoire sur la marine des anciens par henry Paris, 1807, in 8.

Jean d'Ongoys Morimen. le promptuaire de tout ce qui est advenu plus digne de mémoire. Paris, Jean de Bordeaux, 1579, in 18.

---

Relation de ce qui s'est fait à la prise de Carthagène située aux indes espagnoles par l'escadre commandée par Mr de Pontis. Bruxelles, 1698, in 12.

---

Varones ilustres del Nuevo mundo descubridores &ca por D. F. Pizarro Orellana, Madrid, 1639, in fol.

on trouve au fond peu de chose dans ce volume, mais il est précieux pour l'hist. des Pizarre.

---

Notice sur l'établissement typographique qui existait à St. Diey (Vosges) dans les premières années du XVI.me siècle, sur ses produits et notamment sur le livre int. Cosmographiae introductio insuper Quatuor Americi vespusi navigationes. Deodatae, 1507, pet. in 4, par Mr Laurent Beaupré, juge à Nancy. Nancy, 1842, in 8 de 34 p.

Traité de la Navigation et des voyages de découverte et conquestes modernes et principalement des françois. Paris, heucqueville, 1629, in 8.

Christophe Braumann Tullin, Danois ou plutôt Norwégien né à Christiana a donné un poème intitulé :- la découverte de la Navigation, couronné en 1764, par la Société royale des belles lettres, fondée par Frédéric V.

---

Selon les savantes recherches de M. Chasles professeur à l'école Polytechnique, ce serait au XI^me & au XII^me siècle, qu'il faudrait faire remonter le système actuel de numération. – (voyez ses travaux sur l'Abacus, sur Boèce &c^ca.

---

Du Bocage de Bleville mémoire sur le port, la navigation et le Commerce du havre. havre de Grace, 1753, 1 vol. in 12.

On trouvera dans la Gaule de Chevet, de précieux documens ms. sur le havre, fondé en 1523; de son temps dit il.

---

Fresse Montval. la France illustrée par ses Marins. Paris, 2 vol. in 12.

---

Disertacion sobre la historia de la Nautica y de las Sciencias Matematicas que han contribuido á sus progressos entre los Españoles, obra postuma del Ex^mo S. D. Martin Fernandez Navarrete. Madrid, 1846, in 8.

Lapérouse a été le sujet de plusieurs poèmes.
voy. le départ de Lapérouse par d'Avrigny 1807
in 8. et Lapérouse 1827 in 8. l'Ode de LeBrun sur
le Vengeur a paru en l'an III. Evariste Boulay
-Paty a pub. en 1828 l'héroisme de Bisson, puis
la bataille de Navarin, Ode. Gaudebert
a pub. en 1784 une ode à l'occasion du retour
du Bailly de Suffren.

Voy. du reste à ce sujet le Catalogue du
Ministère de la Marine T. 4. p. 418.

---

Doppelmayer a donné l'Afrique, du Globe
de Martin Behaim.

---

Ebn haukal. Oriental Geography an
Arabian traveller of the 10 Century, transla
-ted by Sir W. Ouseley. Lond., 1800.



---

Antonio de Quiñones, dont parle Cortès fut pris
dans les mers des Açores par un Corsaire français
nommé Florin. Quiñones rapportait du Mexi
-que des choses admirables, et entre autres une émer
-aude large comme la paume de la main, carrée et taillée
en pyramide, - voy Lorenzana p. 391.

Mr. Eyber, le jeune prussien inventeur du Nautil, machine nautique, propre à explorer le fond de la mer, est venu me remercier de quelques documens le 22 Xbre 1864; il retourne à Marseille. Je ne l'ai plus revu.

Dissertation sur l'état du Commerce en france sous les rois de la première et deuxième race, par l'abbé Carlier. Amst. et Paris, 1753,

Dissertation sur l'état du commerce en france depuis hugues Capet jusqu'à françois 1er par Clicquot de Blervache de Reims. Amsterdam et Paris, 1756, in 12. 3 parties

—

Nicolas Papin de Blois. raisonnements philosophiques touchant la Salure, flux et reflux de la mer, tant des fleuves que des fontaines, avec un traité de la lumière de la mer. Blois, 1647, in 8.

hist. ou pour mieux dire éloge du Capne Cook par Blanc Gilli de Marse. Paris, 1787.

---

Fernand Cortès, consumé de travaux, chargé d'années, mourut à Castilleja la Vieja, sortant de Séville pour s'embarquer à Cadix et retourner à la nouvelle Espagne. Cet événement eut lieu le 2 Xbre, 1547.

—

D. Francisco de Seixas y Lovera. voyageur hydrographe
théâtre naval hydrographique des flux et reflux. 1704, in 18.
Curieux.

l'abbé de Choisy histoire de Charles V roi de France. Paris, 1689, in 4 fig.

La société des bibliophiles de Stuttgart a pub. 1 vol. in 8 de documents inédits touch. au règne de Charles V.

V. s'il est question de Nicole Oresme.

vie de Gaspard de Coligny. Cologne, P. Marteau, 1686. 1 vol. in 12.

Sir Walth. Raleigh (1552-1618) Works now first collected, with lives, by Oldys and Birch. Oxford, 1829, 8 vol. in 8..

Arcons (César d') le secret descouvert des flux et des reflux de la mer et des longitudes. Paris, 1656. 1 vol. in 8.

Pierre Le grand de Dieppe, l'un des plus terribles pirates du 17ème siècle prit à l'abordage vers 1640, un navire de 54 avec quelques hommes. Voir, Guilbert.

M. Bachiller y Morales, Antigüedades americanas.

J. N. Chanard. Trafalgar poème en neuf chants Toulon, 1847, 1 vol. in 8 de huit feuilles.

Fuhr. Pytheas aus Massilia historisch-kritische Abhandlung. Darmstadt et Paris, 1842, in 4.

---

Tasman, que l'on croyait né à Hoorn, est né à Lutgegast, village de la Frise. Il arriva aux Indes le 2 octobre 1638, comme capne de la flute l'Engel.



le moniteur des Indes néerlandaises t. 3 p. 408. voir aussi un Art. étendu sur Van Diemen.

Tasman quitta le Cap: Marie Van Diemen, le 6 janvier 1643. Tonga-Tabou s'appela un instant Rotterdam (la nouvelle)

Le mémorable voyage de Vasco da Gama est raconté avec une précieuse naïveté par un inconnu dont le travail fut jadis possédé par Castanheda. Le Roteiro pub. par Diogo Kopke et le Dr Antonio da Costa Paiva à Porto en 1838 renferme mille détails omis par les historiens. L'auteur paraît avoir été un soldat ou un marin qui faisait partie de l'équipage de Paul da Gama; il fut l'un des douze qui accompagnèrent Vasco da Gama lorsqu'il se rendit à l'audience du Samorin; les éditeurs supposent que ce pourrait bien être Alvaro Velho. — Parmi les pilotes, il est question d'un certain Jean de Coimbre, qui ne se trouve pas nommé, il me semble du moins, dans les autres relations. — Le navire le Berrio, tirait son nom de celui qui l'avait vendu à Emmanuel. Si l'on diffère sur le nombre de ceux qui partirent (148, 170, 160) on est d'accord en général sur le nombre de ceux qui revirent le Portugal; il s'élevait à 55. S Roman le fait monter à 67. Ce livre est terminé par une pièce officielle bien précieuse, c'est celle qui existe à la Torre do Tombo et qui consiste dans l'énumération des récompenses accordées par D. Manuel à Vasco da Gama; le célèbre Nicolas Coelho, reçut également une récompense en numéraire.

de Blosseville. Sur les découvertes faites par les navigateurs Dieppois. Ann. maritimes, T 1 p. 54, de l'année 1826.

---

Rév. W. Bowles. The Spirit of discovery or the Conquest of Ocean a poem. Bath, 1804.

Marc Lescarbot est fort injuste à l'endroit d'Alphonse le Xaintongeois, lorsqu'il dit: Je ne reconnois rien ou bien peu de vérité en tous les discours de cet homme ici, et peut il bien appeler ses voyages aventureux, non pour lui, qui ne fut jamais en la centième partie des lieux qu'il décrit. p. 529.

Pierre Margry Relations et mémoires inédits pour servir à l'hist. de France dans les pays d'outre mer. 1868.

Il est certes préférable que quelques uns de ces mémoires restassent inédits.

Bisson mélodr. en 2 Actes et en 5 parties par Benjamin (Antier.)

Vargas y Ponce: Varones ilustres de la marina Española. Vida de D. Pedro Niño 1.° Conde de Buelna. Madrid, 1807, in 8.

---

Un livre bien étrange du XVII.me Siècle, le Tableau de l'inconstance des mauvais Anges et Démons par de Lancre contient des détails bien curieux aussi sur la marine du midi de la france. on y voit entre autres choses, qu'il y avait 5 ou 6000 pêcheurs en la terre de Labourt (sic), occupés aux expéditions de terre neuve — (1609.)

On peut voir aussi ce que dit de Lancre des relations anciennes qu'avaient les basques avec le Canada. — puis les tempêtes horribles qu'élevaient les Sorciers du pays de Labourt à terre Neuve p. 134.

---

Diodore de Sicile dit positivement que Sesoosis (Sesostris) détacha vers la mer rouge une flotte de 400 navires et M. hoëfer fait observer que dans la traduction de Miot, il n'est question que de 300 navires, bien que ce nombre ne soit indiqué par aucune variante. Ce fut le premier Egyptien qui eut construit des vaisseaux longs.



---

«Ce fut dans le village de Positano, que naquit au XIV.me Siècle le Flavius Gioja, à qui on a attribué pendant longtemps, l'invention de la Boussole.» V. Famin, Invasion de l'Italie par les Sarrasins. t. 1 p. 262.

Je crois dans le bulletin du bibliophile : S.t vincent de Paule, lettre autographe non signée du 18 août 1659, adressée à M.r de Placour étant à Rouen avec un portrait.

---

Discours de l'histoire de la floride contenant la cruauté des Espagnols contre les sujets du Roy en l'an mil cinq cens soixante cinq. item une Requeste au Roy, en forme de Complainte par les femmes veuves etc de Dieppe, ce 22 de May, 1566, pet. in 8.

Pensées morales de [illegible] depuis Louis XIV. depuis la ruine de Dieppe. Cologne, 1695, pet. in 12.

Les trois mondes par de la Popelinière 1582, in 8. (24 fr.)

---

l'Uranologie, ou le Ciel de Jean Edouard du Monin, P. P. contenant outre l'ordinaire Doctrine de la Sphare plusieurs beaux discours, dignes de tout Gentil esprit. Paris, Guillaume Julien, 1583, pet. in 12.

Le Cap.ne Matthé du havre, navire de commerce le Prince 1574. Castelnau, T. 3, p. 439.

Le S.r de Sarlabos Cap. et gouv. du havre en 1577. 521

Cramoisan Cap.ne et Pilote du Roi henry II - Jean Leclerc dit jambe de bois c'étaient les deux plus hardis cap.nes Normands du XVI.e Siècle

La veuve de Cook est morte le 13 mai 1835 à 94 ans. Peu de jours avant sa mort, elle envoya au Musée botanique, une médaille consacrée à son mari. Elle est morte à Clapham, village des environs de Londres.

Le fameux voyage d'Alph. de Clavijo durant lequel il pénétra dans la ville de Samarcande, a été pub. pour la première fois en 1582. Je crois que le T. 3 des Ocios de Españoles emigrados renferme quelques détails à ce sujet; il est à la Bib. Nat. sous le N° O $\frac{1083}{A}$ in 8. (édit. 1582.)

---

Œuvres de D'Anville pub. par Mr de Manne. Paris, imp. Roy., 1834, 2 vol. in 4.

---

Eloge de Lapeyrouse par Mr J. A. Vinaty Paris, 1823, in 8.

---

Eloi Johanneau, lettre à Mr Jal sur les étymologies des mots Arsenal et Goudron.

---

Le Marquis du Quesne demeura protestant. Sa femme Gabrielle de Bernières, mourut à Paris en 6 mai . . et le curé de la paroisse de St. Côme ne voulait pas permettre que son corps y fut enterré; Mr d'Argenson intervint et les obsèques eurent lieu. le Souvenir du Grand du Quesne protégea sa femme après sa mort. (Voy. le Conteur p. 331)



l'homme qui a le mieux fait connaître la mer Caspienne dans ces derniers temps est mort en 1848. Mr Hommaire de Hell avait l'intention de s'avancer jusqu'à Samarcande

Galerie maritime ou portraits des marins célèbres fr. et étrangers 3 liv. Sous 9. in 4 (Motteley)

---

Voy. sur les anciennes colonies du Groënland le voy. du Cap.ne W. Graah, pub. par G. Gordon Mac-Dougal. L., 1837, 1 vol. de 199 p.

---

Bertou. Essai sur la Topographie de Tyr. 1843, in 8.

---

F. Steinitz. The Ship, its origin and progress being a general history from its first invention to the latest improvements, forming a complete account of the naval events of the ancient & the middle ages and the modern epochs to the close of 1848. Lond., 1849, in 4 fig. (693 p.)

---

Marcianus, Menippus, Stadiasmus /. Peripli. Gr. et lat. ed. Hoffmann (W.) Leipz., 1841 1 vol. in 8

---

I frammenti nuovi di Diodoro Siculo, ricavati da palimpsesti vaticani dal. Card. Ang. Maio, e trad. del testo greco in italiana favella da Giuseppe Crispi. Palermo, 1846, in 8 de 18 p.

---

Le brave Lucas était né à Marennes }
Abrée. Esquisse d'un voyage aut. du monde 1868.

J.M. Sestier La piraterie dans l'antiquité. Paris, Marescq éditeur 1 vol. in 8 - Rue Soufflot

Papin, nouvelle manière pour lever l'eau par la force du feu. Cassel, 1707, in 8 fig. — vente de Mottley

---

de la Bodega y Quadra mourut à S. Blas, au mois de Mars 1794. Vancouver fait de cet officier le plus touchant éloge. Le Ms. de ses voyages se trouve en ce moment à la Bibl. que du dépôt de la marine.

---

Narrative of the united states exploring expeditions during the years 1838, 1839 1840 1842 & 1843 by Charles Wilkes, commander of the expedition member of the american philosophical society London, 1845, 5 vol. gd. in 8 avec atl. gd. in 8.

Ce splendide ouv. trop peu connu en France spécifie plusieurs découvertes. Ch. Wilkes a suivi immédiatement Dumont d'Urville aux terres voisines du pôle antarctique où l'on vint à la terre Adélie.

---

V. la legende de Quériolet capne de vaisseau. dans Gérimont, les jeux admirables de la divine providence Cologne, 1690 — ce personnage né en Bretagne le 14 juillet 1602, est à peine connu.



---

voir ce qui est dit sur le Roi Geber vivant en 723, 732 ou 801, dans Naudé Apologie 4o p 362. et qui réforma beaucoup de points de l'Almageste

Champlain M. en 1635 était né à Brouage dans la Saintonge Charente infre

24 mars 1849.

—

Jean Alfonce Saintongeois uni à Sécalart, composa en 1545, une Cosmographie in fol. conservée à la Bib — Nationale. Jean Alphonce (sic) était un pilote expérimenté il serait né dans le pays de Xaintonge, près la ville de Cognac et serait mort fort agé avant 1554, car Melin de St Gelais le poëte qui décéda en cette année, fut — éditeur de son voyage comme nous l'apprend Jean de Marnef en 1559. les vers de Marnef nous peignent le Gentil capitaine de mer Captif en sa foyble vieillesse puis reprenant les travaux qui l'ont illustré, puis suc — combant dans un combat. Ce n'est point selon toute apparence St Gelais, qui a abrégé l'expert pilote, le livre imprimé a été fait à la requête de Vincent Aymard — marchand du pays de Piedmont et rédigé par Maugis Vumenot, Marchand d'honfleur.

Si l'on s'en rapporte à Goujet, Saint Gelais serait mort en 1558, et ceci pourrait servir à prolonger de quelques années la vie du Capitaine Alphonse. Il n'est pas non plus hors de propos de faire remarquer qu'Olivier Bisselin, homme très expert à la mer, a ordonné les tables de déclinaison jointes à la relation pub. en 1559. — les œuvres de Mélin de S. Gelais ont paru en 1574. le poëte était né à Angoulême en 1491.

André Thevet qualifie Alphonse le Saintongeois Capitaine et Pilote du Roi François 1er. — Alphonse cite dans sa relation des — légendes telles que celle de Roderic roi des Goths enfermé dans une tombe avec une couleuvre qui le dévore &ca le ms

André Thevet qui parle d'Alphonse et lui donne le titre de Capitaine et Pilote du Roy François 1er. comme je l'ai déja dit n'a pas connu je crois ce marin il mourut lui en 1592

Voir sur Alphonse Saintongeois, Lescarbot. p. 529

Alfonse avait été emprisonné à Poitiers, pour s'être emparé de Navires Espagnols.

Jules de St Génois. Les voyageurs Belges du XIII$^{me}$ au XVI$^{me}$ Siècle — Bruxelles, 2 vol avec de belles grav.)

Guilbert de Lannoy et ses voyages en 1413, 14 et 21 comment. en Franc. et en Polon. par Joach. Lelewel. Bruxelles, broch.

F. W. Ghillany. Geschichte des Seefahrers Martin Behaim — Nuremberg, 1853, ~~184~~ G$^{d}$ in 4 avec portr. et 5 Cartes.

Dreux du Radier éloge historique de la Navigation avant 1759.

Chabas voyage d'un Egyptien en Syrie et en Phénicie au XIV$^{me}$ Siècle avant notre ère.

Roman d'Eustache le Moine pirate fameux du XIII$^{me}$ Siècle, pub. pour la première fois d'après un Ms. de la Bib. roy.$^{le}$ par Francisque Michel Paris, Silvestre, 1834, in 8 tiré à 100 ex. aux frais de M. M. de Montmerqué et de la Renaudière.

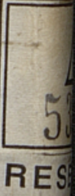
Eustache le Moine était boulonnais, il fut pris par les Anglais sous Philippe Auguste et eut la tête tranchée.

Saint Elme. On invoque sous ce nom le dominicain Pierre Gonzalez né en 1190 m. en 1246. On a donné ce nom en 1877, à Arcachon à un Navire Ecole

Jean de Vienne amiral de France (1341 1396) par Terrier de Loray (Loray) Paris, 1878, in 8 de 279 CCXX pages.

Les peuples des côtes de la méditerranée ont tous pratiqué la piraterie dit Mr Sestier, et c'est leur est redevable de bien des découvertes et de bien des progrès. Ces aventuriers ont agrandi les bornes du monde connu, développé le commerce, et répandu dans tout le bassin méditerranéen l'usage de l'écriture, les cultes et les arts Orientaux. La piraterie est mêlée aux plus grandes guerres de l'Antiquité » Voir la Gazette des tribunaux du 22 Juin 1880.

Consulter les lois rhodiennes pub. pour la 1$^{re}$ fois par Schard en 1561 et insérées en 1596, par Leunclav dans une collection d'ouvrages, sur le droit Greco-Romain.


53
RES



